

Lafcadio HEARN [1850-1904]

un écrivain irlandais qui prit ensuite la nationalité japonaise  
sous le nom de Yakumo Koizumi

(1931)

# Un voyage d'été aux Tropiques

Traduit de l'Anglais par Marc LOGÉ

Avec de nombreuses notes de Pierre CABROL

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**  
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.  
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Un document produit en version numérique par Pierre Cabrol,  
bénévole, Docteur en droit privé, Maître de conférences de Droit privé à l'IUT Mi-  
chel de Montaigne Bordeaux 3 (France)

Courriel: Pierre Cabrol : [cabrolpierre@gmail.com](mailto:cabrolpierre@gmail.com)

Publications en ligne dans Les Classiques des sciences sociales :

[http://classiques.uqac.ca/contemporains/cabrol\\_pierre/cabrol\\_pierre.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/cabrol_pierre/cabrol_pierre.html)

à partir du texte de :

Lafcadio Hearn

## **Un voyage d'été aux Tropiques.**

Traduit de l'Anglais par Marc Logé. Paris : Mercure de France, 1931, 4<sup>e</sup> édition. Collection d'auteurs étrangers, 229 pp.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 16 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

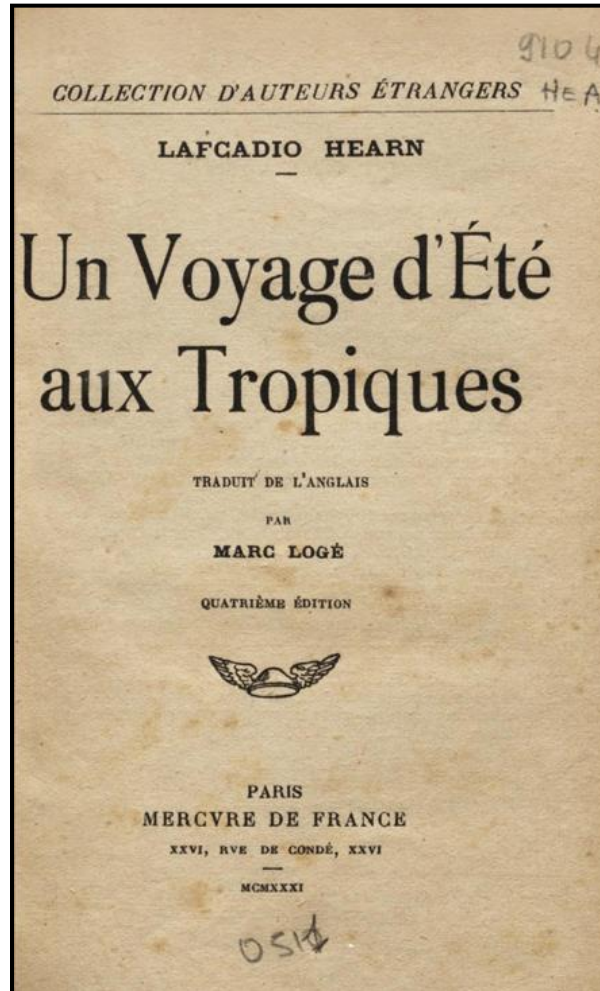
Édition numérique réalisée le 18 janvier 2024 à Chicoutimi, Québec.



## Lafcadio HEARN [1850-1904]

un écrivain irlandais qui prit ensuite la nationalité japonaise  
sous le nom de Yakumo Koizumi

### Un voyage aux Tropiques



Traduit de l'Anglais par Marc Logé. Paris : Mercure de France,  
1931, 4<sup>e</sup> édition. Collection d'auteurs étrangers, 229 pp.

Cette édition numérique de ce livre de Lafcadio Hearn a été considérablement enrichie grâce aux nombreuses notes de M. **Pierre Cabrol**, Docteur en droit privé et Maître de conférences de Droit privé à l'IUT Michel de Montaigne Bordeaux 3 (France).

Ces notes et l'ajout d'un lexique des notes permettent de mieux comprendre les termes utilisés par l'auteur. Grâce à l'érudition de M. Cabrol, nous pouvons faire une lecture beaucoup plus intelligente de cette œuvre, *Un voyage d'été aux Tropiques*.

Merci cher ami de nous faire profiter de tes connaissances en les partageant avec nous.

Les notes des "Classiques" sont toutes l'œuvre de M. Pierre Cabrol.

Jean-Marie Tremblay, C.Q., sociologue  
Professeur associé, UQAC  
fondateur, Les Classiques des sciences sociales  
Chicoutimi, Québec,  
Jeudi, le 18 janvier 2024.

**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[1]

# UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES



[2]

IL A ÉTÉ TIRÉ :

55 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma  
numérotés de 1 à 55

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés  
pour tous pays

[3]

*COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS*

---

LAFCADIO HEARN <sup>1</sup>

# Un Voyage d'Été aux Tropiques

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR  
MARC LOGÉ  
QUATRIÈME ÉDITION



PARIS  
MERCURE DE FRANCE  
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI  
MCMXXXI

---

<sup>1</sup> Note des Classiques : Patrick Lafcadio Hearn (1850/1904), écrivain d'origine irlandaise, qui, après avoir vécu aux États-Unis en tant que journaliste, puis avoir été correspondant aux Antilles du journal *Harper's Monthly*, partit vivre au Japon, comme journaliste avant de devenir professeur d'université. Marié à une japonaise, il prit la nationalité du pays sous le nom de Yakumo Koizumi. Il est à l'origine de l'introduction du judo aux États-Unis.

[4]

## DU MÊME AUTEUR

KWAIDAN ou *Histoires et Etudes de choses étranges*, traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Avec un portrait - 1 vol.

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES (*Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheiti, Baital Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala*). Traduites et précédées d'une préface par MARC LOGÉ - 1 vol.

CHITA. *Un Souvenir de l'Ile dernière*. Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ - 1 vol.

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. *Essais de psychologie japonaise*. Traduits de l'anglais par MARC LOGÉ - 1 vol.

KOTTO, traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET - 1 vol.

FANTÔMES DE CHINE. *Six Légendes*. Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ - 1 vol.

YOUUMA, roman martiniquais. Traduit par MARC LOGÉ - 1 vol.

CONTES DES TROPIQUES. Traduits de l'anglais par MARC LOGÉ - 1 vol.

LE JAPON. Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ - 1 vol.

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE. Traduit par MARC LOGÉ - 1 vol.

ESQUISSES MARTINIQUAISES. Traduit par MARC LOGÉ - 1 vol.

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA. Traduit par MARC LOGÉ - 1 vol.

LETTRES JAPONAISES, 1890-1893. Traduction de MARC LOGÉ - 1 vol.

AU JAPON SPECTRAL. Traduit par MARC LOGÉ - 1 vol.

ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES. Traduit par MARC LOGÉ - 1 vol.

*En Préparation*

PÈLERINAGES JAPONAIS -1 vol.

[227]

**Un voyage d'été aux Tropiques**

## **Table des matières**

[Un voyage d'été aux tropiques](#) [7]

[Femmes créoles des Antilles françaises](#) [185]

[Histoire créole](#) [215]

[Lexique alphabétique des notes](#) pour l'édition numérique des  
Classiques des sciences sociales par Pierre Cabrol.

[5]

# UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES

[Retour à la table des matières](#)

[6]

[7]

## Un voyage d'été aux Tropiques

# I

---

[Retour à la table des matières](#)

... Un long *steamer*<sup>2</sup> d'acier, étroit et gracieux, à deux mâts, à la cheminée orange, charge sa cargaison à l'embarcadère de la rivière de l'Est à New York. Par les écoutilles béantes on aperçoit un monceau de barils ; les treuils à vapeur grincent, tandis que le fret est descendu. Il fait une matinée de juillet, sans air, d'une chaleur accablante.

Le pont du navire éveille l'idée de voyages passés et de voyages à venir. Sous les tentes blanches des fauteuils traînent çà et là, portant chacun un occupant qui fume en silence, [8] ou qui sommeille, la tête penchée. Un jeune homme se réveille au moment où je passe, me dirigeant vers ma cabine ; il tourne vers moi des yeux noirs particulièrement lumineux, des yeux créoles. Il vient sans doute des Antilles.

Le matin est encore gris, mais le soleil dissipe la brume. Peu à peu la grisaille disparaît et un bleu vaporeux, pâle et beau, — un bleu immatériel du Nord, — colore l'eau et le ciel.

---

<sup>2</sup> Note des Classiques : navire à vapeur.

Soudain, un coup de canon fait vibrer l'air pesant : c'est notre adieu à la côte d'Amérique. Nous bougeons. L'embarcadère recule et se voile d'une teinte bleuâtre. Des buées diaphanes semblent avoir capté la couleur du ciel, et même les grands dépôts rouges prennent un léger reflet bleu à mesure que nous nous en éloignons. L'horizon a maintenant un rayonnement vert... Autrement l'impression est pareille à celle qu'on éprouve en regardant à travers des verres très légèrement bleutés.

Nous passons sous la voûte colossale du pont immense : puis la statue de la Liberté <sup>3</sup> se dresse au-dessus de nous pour quelques instants, semblant tourner vers nous, puis détourner, la beauté solennelle de son impassible visage [9] de bronze <sup>4</sup>. Les teintes s'avivent, le ciel bleuit davantage. Une brise se lève.

La mer prend ensuite une nuance nouvelle et darde des lueurs vert pâle. Elle commence à parler. De petites vagues se haussent comme pour nous regarder, caressant les flancs du navire, et se murmurant tout bas l'une à l'autre.

Au loin, la mer révèle çà et là de brefs blanchissements ; le navire se met à tanguer. Nous approchons des eaux de l'Atlantique. Maintenant le soleil est haut dans le ciel, presque au-dessus de nos têtes ! Quelques longs nuages minces sillonnent le ciel tendre, longs écheveaux blancs et floconneux. L'horizon a perdu son reflet vert ; il est d'un bleu spectral. Les mâts, les espars, les vergues, les canots blancs et la cheminée orange, les lignes claires du pont et de la balustrade blanche se détachent contre la lumière teintée et prennent un relief

---

<sup>3</sup> Note des Classiques : Statue monumentale de 46,05 mètres de hauteur sans le socle (93 mètres avec le socle), réalisée par le sculpteur Auguste Bartholdi, l'ingénieur Gustave Eiffel et l'architecte Eugène Viollet-le-Duc, offerte par la France aux Etats-Unis d'Amérique, inaugurée en 1886.

<sup>4</sup> Note des Classiques : il s'agit, en réalité de cuivre.



éblouissant. Bien que le soleil chauffe, le vent est froid ; son souffle régulier et fort vous évente et vous berce. Et le chant somnolent des machines, — *dodo hey ! dodo hey !* — vous endort.

... Vers le crépuscule, la teinte glauque de la [10] mer disparaît : l'eau est bleue. Elle est pleine de grands scintillements, comme des sillons qui s'ouvrent et se referment sur une surface blanche. Elle crache des embruns en une bruine incessante. Parfois elle s'élève et soufflette le flanc du *steamer* avec un bruit pareil à celui d'une grande main nue. Le vent se fait rude et joyeux. Des bouts de cordage cinglent comme des fouets. Un immense bourdonnement noie le son des voix, — un bourdonnement composé de bruits divers : plaintes des poulies, sifflement des cordages, battement du canevas, rugissement des bastingages dans le vent. Et ce mélange sonore, toujours plus violent, a un rythme véritable, un crescendo et un diminuendo <sup>5</sup> dont le tangage régulier du navire bat la mesure, comme une grande voix criant : *Whoh ! oh ! oh ! — whoh ! oh ! oh !...*

Nous approchons des centres vitaux des vents et des courants. On a de la peine à marcher sur le pont contre le souffle toujours plus puissant du vent. Maintenant, le monde entier est bleu ; nul nuage n'est visible, et la transparence et le vide parfait qui nous environnent font que l'immense puissance de cet agent invisible est à la fois surnaturelle et [11] effrayante. À chaque tour des machines, le loch <sup>6</sup> pleure exactement comme

---

<sup>5</sup> Note des Classiques : en musique, le crescendo est une augmentation progressive du volume sonore et le diminuendo une diminution progressive de celui-ci.

<sup>6</sup> Note des Classiques : appareil servant à mesurer la vitesse d'un navire. L'auteur parle probablement d'un loch à hélice. Celui-ci est muni d'une hélice que la pression de l'eau fait tourner lorsque le navire remorque l'appareil, ce qui permet, en comptant le nombre de révolutions (tours) complètes de l'hélice,

un petit chien, et on l'entend bien à seize mètres de distance, malgré tout le vacarme.

L'heure du couchant approche. Pendant tout le cercle du jour nous avons vogué vers le sud. Maintenant l'horizon est vert doré. Et cette lueur s'étend tout autour du ciel. Sur les confins mêmes de la mer, une grande barque gracieuse fait voile vers le couchant. S'emparant du feu vaporeux, elle semble devenir fantôme, — un navire de brume dorée ! Tous ses mâts, toutes ses voiles sont lumineux et ressemblent aux choses que l'on voit dans les rêves.

De plus en plus cramoisi, le soleil tombe à la mer. La barque fantôme s'en approche, et vogue droit à travers. Oh ! La splendeur spectrale de cette vision ! Le grand navire, toutes voiles déployées, dessine un instant une silhouette nette contre le disque monstrueux, et se pose au beau milieu du soleil vermeil dont le visage rougit bien au-dessus des mâts et au delà du gouvernail et du beaupré. Et contre cette étrange magnificence, tout le navire changé de ton : la coque, les mâts, les [12] voiles deviennent noirs, — d'un noir verdâtre. L'instant d'après, soleil et barque disparaissent ensemble. La nuit s'avance violette, et les cordages du mât de misaine <sup>7</sup> découpent une croix sur la face de la lune.

---

de mesurer la distance parcourue par le bateau à la surface. En combinant cette donnée avec le temps mis par le navire à parcourir la distance considérée, on peut calculer la vitesse de déplacement.

<sup>7</sup> Note des Classiques : mât qui, sur un grand voilier, est situé à l'avant de celui-ci, devant le grand-mât. Sa voile principale est la voile de misaine.

[13]

## Un voyage d'été aux Tropiques

# II

---

[Retour à la table des matières](#)

Deuxième journée ; le matin.

La mer est d'un bleu extraordinaire et me rappelle de l'encre violette. Tout près du navire, là où il y a des nuages d'écume, elle est délicieusement tachetée et ressemble à du marbre veiné, aux nébulosités exquis.

Un vent tiède, de blancs nuages cotonneux, — cirrus <sup>8</sup> qui grimpent de tous côtés par-dessus le rebord de la mer. Le ciel est encore bleu pâle, et une brume blanche envahit l'horizon.

... Un aimable vieux monsieur français qui vient de la Guadeloupe me dit que *ça* ce n'est pas de l'eau bleue... Il déclare qu'elle est verdâtre. [14] Et parce que je ne parviens pas encore à y distinguer le vert, il m'affirme que je ne sais pas encore ce que c'est que l'eau bleue ; *attendez un peu !*

Le ciel s'approfondit à mesure que le soleil monte, il s'approfondit délicieusement. Le vent chaud est somnolent. Je m'endors avec le jour bleu dans la figure, le bleu intense du

---

<sup>8</sup> Note des Classiques : nuages de la couche supérieure de la troposphère qui ont l'apparence de filaments blancs, ce qui explique qu'ils soient souvent appelés « *cheveux d'ange* ».

ciel de midi. Et tandis que je sommeille, un feu froid semble brûler mes paupières. Me réveillant en sursaut, tout me paraît bleuir, moi compris. « Et ceci, ne l'appellez-vous pas le vrai bleu des tropiques » ?, dis-je à mon compagnon de voyage, français. « Mon Dieu, non », réplique-t-il comme étonné de la question. « Ça, ce n'est pas du bleu. »

Alors je me demande quelle peut bien être son idée du bleu !

Des mottes de varech flottent à la surface de la mer, du varech blond. Nous approchons de la mer des Sargasses <sup>9</sup> et nous nous engageons dans le chemin des vents étésiens <sup>10</sup>. Il y a une grande houle de fond, le navire roule et tangué, et l'eau jaillissante me semble devenir toujours plus bleue. Mais mon ami de la Guadeloupe m'apprend que cette couleur que [15] j'appelle bleue provient de l'obscurité, — elle n'est que l'ombre d'une profondeur prodigieuse.

Rien d'autre à présent sauf le ciel bleu et ce que je persiste à appeler la mer bleue. Les nuages se sont dissipés dans le flamboiement lointain. Nul signe de vie là-haut dans le gouffre d'azur, ni en bas dans l'abîme bleu. On n'y distingue ni ailes, ni nageoires. Vers le crépuscule, sous l'oblique lumière dorée, la mer prend une teinte ultra-marine... Puis le soleil s'enfonce derrière un mur de nuages cuivrés.

---

<sup>9</sup> Note des Classiques : zone de l'océan atlantique nord dans laquelle s'accumulent en surface des algues dite *Sargassum*. C'est une zone calme, ordinairement sans vents ni vagues, ce qui la faisait autrefois redouter des voiliers.

<sup>10</sup> Note des Classiques : vent qui souffle du nord en Méditerranée orientale pendant l'été.

[16]

### Un voyage d'été aux Tropiques

## III

---

[Retour à la table des matières](#)

C'est le matin du troisième jour.

Même vent doux et chaud. Un ciel bleu vif avec, à l'horizon, quelques nuages très minces, comme des bouffées de vapeur. Les hublots de ma cabine paraissent, grâce à la réverbération de la mer, remplis d'un verre bleu fort épais. Il commence à faire trop chaud pour endurer les vêtements de New York.

La mer est certainement devenue beaucoup plus bleue. Elle évoque en moi l'idée d'un ciel liquéfié, dont l'écume serait faite de nuages comprimés, tant elle paraît extraordinairement blanche aujourd'hui, scintillant comme [17] de la neige au soleil. Néanmoins, le vieux monsieur de la Guadeloupe m'affirme toujours que ce n'est pas encore là le vrai bleu des tropiques !

La teinte du ciel ne s'approfondit pas aujourd'hui : elle s'avive. Le bleu flamboie comme s'il s'embrasait. Peut-être la teinte de la mer s'assombrit-elle, mais j'ai peine à croire qu'elle puisse prendre un éclat plus lumineux sans s'enflammer. Je demande au médecin de bord s'il est exact que les eaux des Antilles soient plus bleues que celles-ci. Il contemple un instant

la mer, et puis il me répond : « *Eh oui !* » Cette exclamation contient un tel accent de surprise, que je crains de lui avoir posé une question extrêmement sottise. Et son regard qui m'interroge semble me demander si je parle sérieusement. Cependant cette eau me paraît d'un bleu extravagant, insensé !

... Je lis une heure ou deux ; je m'endors dans mon fauteuil ; je me réveille tout à coup ; je regarde la mer et je pousse un cri. Cette mer est d'un bleu impossible ! Le peintre qui tenterait de l'interpréter passerait pour un fou... Et cependant, elle est transparente ; les nuages d'écume en s'affaissant deviennent [18] bleu de ciel, — un bleu de ciel qui paraît maintenant blanc comparé à la splendeur étrange et violente de la mer. On a l'impression de plonger ses regards dans une cuve insondable de teinture ! On dirait que l'océan tout entier a été épaissi d'indigo <sup>11</sup>. Et c'est absurde d'affirmer qu'il ne s'agit que d'un reflet du ciel ! Le ciel est trop pâle pour cela. Ce doit être la couleur naturelle de l'eau. Un azur flamboyant, magnifique, impossible à décrire.

Le Français de la Guadeloupe remarque doucement que la mer « commence à être bleue ».

---

<sup>11</sup> Note des Classiques : colorant tiré de divers plantes et utilisé pour teindre des tissus. La couleur indigo est un bleu très foncé, tirant vers le violet.

[19]

**Un voyage d'été aux Tropiques****IV**

---

[Retour à la table des matières](#)

Et c'est le quatrième jour.

On se réveille avec une paresse surprenante ; c'est sans doute la langueur tropicale. Même ciel qu'hier avec plus de nuages clairs, et toujours le même vent chaud. Sous ce vent étosien, tiède comme une haleine humaine, l'océan semble s'élever et s'abaisser sous l'impulsion d'une vaste respiration et expiration. Son cercle bleu s'élève et retombe alternativement devant et derrière nous ; nous nous soulevons très haut ; nous retombons très bas ; mais toujours avec un mouvement très long et très lent. Cependant l'eau paraît calme, parfaitement [20] calme ; les lames qui nous soulèvent sont invisibles, mais les sommets de ces lames ont un mille de large, — elles sont trop vastes pour être aperçues au niveau de notre front.

Dix heures du matin.

Sous le ciel la mer est d'un lapis-lazuli <sup>12</sup> éblouissant, flamboyant. Mon ami de la Guadeloupe veut bien avouer qu'elle a

---

<sup>12</sup> Note des Classiques : roche métamorphique bleu utilisée en joaillerie comme pierre semi-précieuse, ainsi que dans la décoration d'objets précieux, ce

*presque* la couleur de la mer des tropiques... Les algues qui flottent à la surface sont azurées. Pourtant le monsieur de la Guadeloupe déclare qu'il a vu de l'eau d'un bleu encore plus intense. Mais à mon regret, j'ai peine à le croire.

Midi !!!

La splendeur du soleil est étrange. Là-haut, pas de nuages : un embrasement bleu. Montant de la couleur chaude et profonde du disque de la mer, le bord du ciel flamboie comme baigné dans une flamme verdâtre ; le cercle mouvant de la mer resplendissante semble projeter des fusées gemmées jusqu'au zénith.

Les vêtements deviennent intolérables, et le vent chaud apporte une langueur pareille à une tentation. On éprouve le désir irrésistible de sommeiller sur le pont. Les chuchotements précipités des vagues, le long bercement du [21] navire, la caresse tiède du vent, tous, vous poussent au sommeil. Mais la lumière est trop vaste pour vous permettre de dormir. Sa puissance bleue vous contraint à demeurer éveillé. Et le cerveau se lasse enfin de cette double splendeur azurée de la mer et du ciel. Comme nous accueillons avec reconnaissance la venue de la nuit, avec ses ombres violettes et sa promesse de fraîcheur !

Tout ce mélange sensuel de chaleur et de force contenu dans le vent et la mer évoque de plus en plus l'idée d'un spiritualisme des éléments, la sensation de la vie du monde... Dans ces deux balancements alanguis, dans ces caresses du vent et ces sanglots de la mer, la Nature semble confesser quelque caprice passionnel... Les voyageurs se mettent à parler de choses tentantes, — de fruits tropicaux, de boissons tropicales, de femmes des tropiques... C'est l'heure des rêves, de ces rêves

---

depuis l'antiquité. Broyé en fine poudre, il produit un pigment pour la peinture d'un bleu intense, entre l'azur et l'outremer.



diurnes qui arrivent furtivement comme une brume, avec des réalisations spirituelles d'espoirs, de désirs et d'ambitions... Les hommes qui voguent vers les mines d'or de la Guyane rêvent d'or !...

Le vent semble devenir toujours plus chaud ; [22] les embruns sont tièdes comme du sang. Il faut enlever les tentes et rouler les voiles à vent. Cependant, il n'y a toujours pas de moutons ; seulement des lames énormes, trop larges pour être visibles, tandis que l'océan s'élève et s'abaisse, pareil au sein d'un rêveur.

Le couchant nous surprend avec une grande incandescence jaune, brûlante, qui envahit le ciel en s'effaçant en des verts pâles, pour se dissiper enfin en une lueur violette. Il n'y a pas de crépuscule. Les jours sont déjà plus courts. Et lorsque nous nous couchons, un grand murmure entre par les hublots ouverts, — le murmure des mers, — qui ressemble à des paroles prononcées à voix basse, comme des secrets chuchotés par des femmes.

[23]

## Un voyage d'été aux Tropiques

V

---

[Retour à la table des matières](#)

Cinquième jour.

Vents étésiens du sud-est ; immense houle de vagues pourpres comme des montagnes. Le navire donne de la bande, toutes voiles dehors. Le vent contient toujours une promesse de printemps, quelque chose qui fait songer au bourgeonnement des bois du Nord lorsque les arbres nus se voilent d'une brume vert tendre ; quelque chose qui rappelle les premiers chants d'oiseaux, la première montée de la sève vers le soleil, et qui éveille le sentiment de la plénitude de la vie.

La venue de la nuit remplit l'occident de laineux [24] nuages dorés, — la laine de la Toison d'Or <sup>13</sup>. Puis Vénus <sup>14</sup> se met à briller comme une deuxième lune, et les étoiles scintillent très clairement. Le navire plie toujours sous la pression continue du vent tiède dans ses voiles, et son sillon est du feu. De grandes étincelles y jaillissent continuellement comme des flammes effervescentes, et de larges et curieuses nuées d'un feu pâle passent en tourbillons. Au loin, là où l'eau est d'un noir de goudron, point de lumières : on dirait que le navire broie du feu sous sa quille, et fait jaillir des étincelles avec son hélice.

---

<sup>13</sup> Note des Classiques : dans la mythologie grecque, toison du bélier ailé enfanté par Poséidon, Chrysomallos. Sur ordre de Pélidas, Jason la déroba au roi Eétès à l'aide des Argonautes et de Médée. Elle symbolise vraisemblablement le retour du soleil, soit la fin de l'hiver, la réussite de cette quête constituant un rite de passage vers un niveau supérieur d'existence. L'auteur évoque probablement ici la constellation du bélier, qui représente Chrysomallos.

<sup>14</sup> Note des Classiques : deuxième planète du Système solaire par ordre d'éloignement du Soleil et deuxième objet naturel le plus brillant du ciel terrestre nocturne, la lune étant le premier.

[25]

## Un voyage d'été aux Tropiques

# VI

---

[Retour à la table des matières](#)

Sixième jour en mer.

Le vent est tiède et encore plus violent, mais le ciel est toujours très clair. Une mer indigo, avec de beaux moutons. La couleur de l'océan s'assombrit : elle est très riche, mais il me semble, moins surprenante qu'auparavant. Tout près du navire elle est d'un bleu noir, de cette couleur qui charme dans certains yeux celtiques.

Il y a de la fièvre dans l'air. La chaleur s'alourdit, le moindre effort fait transpirer, et à l'intérieur du *steamer* l'air semble s'échapper d'une fournaise. Sur le pont cependant, [26] l'effet de toute cette chaleur et de toute cette lumière n'est pas absolument désagréable. On a l'impression que de vastes forces élémentaires ne sont pas très éloignées, et que le sang a déjà deviné leur approche.

Tout le jour, c'est le même ciel pur, la même couleur toujours plus sombre de la mer, et le même vent tiède... Puis survient un superbe coucher de soleil. On distingue à l'ouest un tableau peint des couleurs de nuages, un rêve de hautes falaises

carminées <sup>15</sup> se prolongeant dans une mer verte qui cingle leurs bases d'une écume dorée.

Même après la tombée de la nuit, le toucher du vent possède la chaleur de la chair. Point de lune : le cercle de la mer est noir comme l'Achéron <sup>16</sup>, et notre sillon phosphorescent le traverse, oscillant et s'allongeant jusqu'à l'horizon... Il est plus clair ce soir, le sillon : on dirait une autre Voie Lactée, trouée çà et là de pointes qui ressemblent aux étoiles d'une nébuleuse. De notre proue, des rides bordées de feu s'enfuient à droite et à gauche comme dans la nuit, s'avivant dans leur course, puis disparaissant tout à coup comme si elles s'étaient précipitées dans un gouffre. Les crêtes [27] des vagues retombent en pluie d'étincelles, et de grandes masses d'embruns s'enflamment, se consomment et disparaissent... La Croix du Sud <sup>17</sup> est visible, penchée en arrière et de côté comme étayée contre la voûte céleste. Mes yeux inexpérimentés la distinguent difficilement, et ce n'est qu'après qu'on me l'a indiquée, que je parviens à la repérer exactement. Je découvre alors qu'elle n'est qu'une ébauche de croix, quatre étoiles placées en quadrangle, et dont certaines sont plus brillantes que les autres.

---

<sup>15</sup> Note des Classiques : le carmin est une couleur rouge profond, obtenue à partir de la cochenille.

<sup>16</sup> Note des Classiques : dans la mythologie grecque, branche du Styx, fleuve des Enfers. Il a comme affluents le Cocyte et le Phlégéthon. Ses eaux sont noires.

<sup>17</sup> Note des Classiques : petite constellation de l'hémisphère sud, utilisée pour trouver le pôle sud céleste.

Depuis deux jours on a peu parlé à bord. Cela tient sans doute en partie à l'influence somnolente du vent tiède, et aussi aux rugissements incessants des vagues et des cordages qui noient les voix humaines. Mais je m'imagine que ce silence provient plutôt des impressions d'espace, de profondeur et d'immensité, — les impressions de la mer et du ciel, qui provoquent à la fois une sensation d'étonnement et d'effroi.

[28]

**Un voyage d'été aux Tropiques****VII**

---

[Retour à la table des matières](#)

Le matin sur la Mer Caribéenne <sup>18</sup>, — une mer calme et d'un bleu très foncé. La terre est signalée, une terre montagneuse avec des lignes, aiguës, hérissées, inconnues.

Nous avons passé d'autres terres dans la nuit qui, sans doute, ressemblent aux formes qui se dressent autour de nous. Car celles-ci sont évidemment de formation volcanique : dentelées, tronquées, conéiformes, excentriques... De loin elles étaient d'un gris très pâle ; maintenant, comme la lumière augmente, elles changent de teinte et révèlent des verts brumeux [29] et des bleus de fumée. Elles s'élèvent à pic de la mer à de grandes altitudes, et le point le plus élevé est toujours couronné d'un nuage. Elles étendent de longs éperons singuliers et dressent des amoncellements qui présentent un bizarre aspect creux... Quelques-unes, très lointaines, semblent, en retenant les rayons du soleil, faites de vapeur d'air ; d'autres ont une

---

<sup>18</sup> Note des Classiques : dite encore mer des Caraïbes ou mer des Antilles. Elle s'étend du golfe du Mexique aux Petites Antilles.

teinte garance <sup>19</sup> ; ce sont les couleurs des nuages. Plus nous approchons et plus les teintes vertes s'affirment. Les masses pourpres ou bleutées des côtes révèlent lentement des surfaces vertes. Les replis et les rides de la terre verdoient peu à peu. Cependant la couleur nous apparaît toujours comme à travers un mince brouillard.

La première visiteuse tropicale vient d'aborder le navire ! C'est une mouche merveilleuse. Elle a la forme d'une mouche ordinaire, mais elle est au moins cinq fois plus grande. Son corps est d'un beau noir brillant ; ses ailes paraissent striées d'argent ; sa tête est d'un vert de joyau et ses yeux sont des émeraudes exquisement taillées.

Les îles passent et disparaissent derrière nous. Le soleil brille maintenant très haut ; le [30] ciel est d'un bleu soutenu où se balance toujours la lune tardive. Des tons lilas se jouent dans les eaux. Vers le sud de petits nuages blancs errent comme un long vol d'oiseaux Une grande forme montagneuse, toute grise, se dresse devant nous. Nous voguons vers Santa-Cruz <sup>20</sup>.

L'île présente une silhouette tout à fait volcanique aiguë et haute. Les falaises descendent à pic presque perpendiculairement. La forme est encore vaporeuse et sa couleur varie du pourpre au gris très clair. Mais partout où les pics et les éperons attrapent crûment le soleil, ils se bordent d'un merveilleux liséré vert, tandis que les ravins qui les séparent semblent remplis d'un bleu de brouillard. À mesure que nous nous approchons, les surfaces ensoleillées se détachent encore plus

---

<sup>19</sup> Note des Classiques : couleur rouge carmin, extraite à l'origine d'une plante, la garance des teinturiers (*Rubia tinctorum*).

<sup>20</sup> Note des Classiques : soit la plus grande et la plus méridionale des trois îles Vierges des Etats-Unis dans les Petites Antilles. Elle a été découverte en 1493 par Christophe Colomb lors de son second voyage.



lumineusement vertes. Les vallées abritées et les vallons retiennent encore des tons gris et bleus, mais les points baignés par le rayonnement solaire ont des reflets d'un vert enflammé pareil à ceux qui flamboient dans le plumage de certains oiseaux bourdonneurs. Et si les couleurs lustrées de ces oiseaux varient selon la variation de la lumière, l'île, elle aussi, varie [31] de teinte çà et là, de l'émeraude au bleu, du bleu au gris...

Mais nous voici tout près de terre : Santa-Cruz révèle au premier plan un délicieux amoncellement de hautes collines claires, avec, dans le lointain, une côte très longue, basse et verdoyante, frangée d'une plage blanche, et aigrettée de crêtes diaphanes de palmiers. Vis-à-vis, d'autres palmiers se balancent ; leurs troncs ressemblent à des piliers d'argent dépoli, et leur feuillage brille comme du bronze.

L'eau du havre est transparente et d'un vert pâle. On y voit beaucoup de poissons et même quelques petits requins. Des papillons blancs volent autour de nous dans l'air bleu. De petits garçons noirs, tout nus, se baignent sur la plage. Ils nagent bien, mais n'osent s'aventurer trop loin à cause des requins. Une barque est mise à la mer pour amener jusqu'à nous des jeunes filles de couleur. Elles sont grandes et pas disgracieuses, bien que très brunes de teint. Elles nous cajolent avec toutes sortes de mots d'amitié afin de nous persuader de leur acheter du bairhum <sup>21</sup>, des fruits, de l'Eau de Floride. Des barques nous emmènent à terre. L'eau du port a une odeur légèrement fétide.

---

<sup>21</sup> Note des Classiques : ou *Bay Rhum*, macération de feuilles de bois d'Inde dans du rhum et des huiles essentielles.

[32]

**Un voyage d'été aux Tropiques****VIII**

---

[Retour à la table des matières](#)

Vue de la baie, à l'ombre des vertes collines qui la dominant, la ville de Frederikstad <sup>22</sup> ressemble à une belle cité espagnole avec ses places romanesques, ses églises, ses édifices à arcades que l'on aperçoit dans les intervalles des rangées d'acajous, d'arbre-à-pain, de manguiers, de tamariniers et de palmiers, — masse irrégulière d'au moins cinquante teintes différentes allant de l'émeraude flamboyante au bleu vert très sombre. Mais en pénétrant dans les rues, cette illusion se dissipe. On se trouve dans une ville délabrée, aux maisons à deux étages en ruines. Le rez-de-chaussée, au dessin [33] arqué et espagnol, est généralement construit en lave ou en briques, et peint d'un jaune clair et chaud. Les étages supérieurs sont souvent dépourvus de peinture, et construits grossièrement en bois léger. On remarque nombre de lourdes arcades et de cours qui donnent sur la rue par d'immenses voûtes. Des blocs de lave

---

<sup>22</sup> Note des Classiques : Frederiksted, ainsi nommé en l'honneur du roi du Danemark, Frédéric V. Frederiksted. Deuxième ville de Santa-Cruz, la première étant Christiansted, elle ne doit pas être confondue avec Frederikstad, qui est une ville de Norvège.

servent de pavés ainsi qu'aux fondations des maisons, et plus d'une de ces rues étroites, qui gravit la colline dans la lumière éclatante, se fraye son chemin à travers des masses escarpées de roches volcaniques.

Mais tous les édifices sans exception présentent un air délabré. Le stuc et la peinture s'écaillent par endroits. Les murs sont lézardés, les façades s'écroulent, les toits s'effondrent. Les premiers étages, construits avec une solidité digne d'une région de tremblements de terre, semblent d'une lourdeur extravagante par opposition avec les frêles superstructures en bois. Une des raisons pour ceci est, peut-être, que la ville fut incendiée et pillée pendant une révolte des nègres <sup>23</sup> en 1878. Les rez-de-chaussée espagnols résistèrent aux flammes, et on se contenta de reconstruire les étages supérieurs. Mais le travail fut accompli très [34] hâtivement et à aussi peu de frais que possible, et non à la façon massive et résistante préconisée par les premiers constructeurs créoles.

---

<sup>23</sup> Note des Classiques : ce terme n'est plus employé de nos jours (2023) en raison de son caractère péjoratif. Il a été remplacé en français par le vocable « noir » et, en anglais, l'ouvrage étant traduit de cette langue, par « black ». Il aurait été intéressant de vérifier, dans l'édition originale, si l'auteur avait employé le terme « negro » ou le mot « nigger », le second ayant déjà à l'époque une connotation péjorative, ce qui n'était pas nécessairement le cas du premier (les deux ne s'emploient plus aujourd'hui et sont considérés comme des insultes).

À Frederikstad, la végétation est luxuriante. Les palmistes choux <sup>24</sup> et les cacaotiers <sup>25</sup> dominant toutes les rues, se penchant au-dessus de toutes les maisons, qu'elles soient des cases ou des édifices publics. Partout on aperçoit le vert fendillé des feuilles de bananier <sup>26</sup>. Dans les cours on voit de temps à autre un palmier splendide, au tronc gris argent, strié de façon à paraître articulé, comme le corps d'un annélide <sup>27</sup>.

Sur la place du marché, grand quadrilatère pavé, traversé par deux rangées de tamariniers <sup>28</sup>, et bordé d'un côté d'une *piazza* espagnole, on peut étudier tout à loisir le spectacle du pittoresque primitif. Ce marché ne contient ni bancs, ni échoppes, ni baraques. Les marchands se tiennent debout, s'asseyent ou s'accroupissent au soleil, ou sur les marches de l'arcade voisine. Leurs marchandises sont en général empilées à leurs pieds. Quelques-uns se sont munis de petites tables, mais le plus souvent les comestibles sont tout bonnement étalés sur le sol poussiéreux ou amoncelés [35] sur les marches de la *piazza* ; mangues rouges-jaunâtres comme d'énormes

---

<sup>24</sup> Note des Classiques : *Sabal palmetto*, familièrement appelé Chou palmiste ou Palmetto, plante de la famille des palmiers (Arecaceae) dont la hauteur varie de 5 à 20 mètres, au stipe (familièrement mais improprement qualifié de tronc) de couleur grise.

<sup>25</sup> Note des Classiques : *Theobroma cacao*, arbre pouvant atteindre 10 à 15 mètres de hauteur, généralement taillé entre 6 à 8 mètres lorsqu'il est cultivé pour produire les fèves comestibles dont on fait le cacao, base du chocolat.

<sup>26</sup> Note des Classiques : *Musa*, genre de plante herbacée, souvent confondue avec un arbre, dont le stipe peut atteindre, suivant l'espèce, de quelques mètres à 15 mètres de haut pour *Musa ingens*.

<sup>27</sup> Note des Classiques : vers à corps segmenté.

<sup>28</sup> Note des Classiques : *Tamarindus indica*, arbre d'origine africaine pouvant atteindre 10 à 20 mètres de hauteur. Ses gousses (fruits), parfois appelées dattes indiennes, fournissent une pulpe comestible, le tamarin, qui constitue la base de nombreuses préparations alimentaires et est un élément de certains remèdes.

pommes déformées, pyramides de noix de coco d'un vert vif, immenses oranges vert doré, et quantité d'autres fruits et légumes également inconnus des gens du Nord... Inutile de formuler une question quelconque. Les marchands nègres ne parlent aucun dialecte connu au delà des Antilles. Ils s'expriment en un petit nègre <sup>29</sup> anglicisé qui ressemble à une langue africaine : c'est un torrent de voyelles et de consonnes qui se déversent si rapidement que l'oreille inaccoutumée ne peut en détacher un seul mot intelligible. Un blanc vient aimablement à mon secours, et m'apprend une phrase : « *Massa, youwanecooknecrfoobuy ?* » (« Maître, voulez-vous acheter une noix de coco ? »)

Le marché est encombré, tout rempli de couleurs vives sous la lumière éclatante de midi. Acheteurs et vendeurs sont pour la plupart des nègres ; dans la foule très peu de teints jaunes ou bruns. Les femmes sont en majorité ; elles sont très simplement, presque primitivement vêtues d'une jupe sur laquelle retombe une robe de calicot <sup>30</sup> très courte qui descend à peine au-dessous des hanches, et qui est retenue [36] à la taille par une ceinture, exposant les jambes et les pieds nus. Un mouchoir blanc enroulé en turban enserre la tête. Des multitudes de femmes aux jambes nues passent, balançant des paniers ou des fardeaux sur leurs têtes et fumant de très longs cigares.

---

<sup>29</sup> Note des Classiques : attestée dès 1877 dans le Charivari sous la plume du journaliste Pierre Véron (1831/1900), l'expression « *petit nègre* » désigne un usage incorrect de la langue française découlant d'une simplification abusive de celle-ci mêlée d'impropriétés et d'emprunts à d'autres langues. Censé être le français parlé par les africains des territoires conquis par les troupes françaises, le « *petit nègre* » est le produit du colonialisme, ce qui conduit aujourd'hui (2023) ordinairement à ne plus employer l'expression sans note justificative.

<sup>30</sup> Note des Classiques : tissu de coton grossier.

Elles sont en général petites et râblées ; elles marchent, en se tenant très droites, avec de longs pas fermes, en portant les seins en avant. Leurs membres sont forts et bien modelés ; qu'elles marchent ou qu'elles soient immobiles, leurs poses sont toujours admirables, ou pourrait même dire gracieuses, si (ce <sup>31</sup>) n'était l'absence de toute véritable grâce de forme dans ces petites silhouettes si vigoureuses et si compactes. Toutes portent des cotonnades <sup>32</sup> de couleurs vives, et l'effet général de ce costume dans une grande foule est très agréable ; les teintes dominantes sont roses, blanches ou bleues. La moitié de ces femmes fument. Toutes bavardent très haut en parlant leur jargon anglais d'une voix tout à fait différente du timbre anglais. On dirait presque qu'elles essaient de parler anglais rapidement, suivant la prononciation et le timbre de voix français.

[37]

... Ces oranges vertes <sup>33</sup> ont un parfum délicieux et sont étonnamment juteuses. Après en avoir pelé une, on conservera pendant tout le reste de la journée les mains toutes parfumées malgré de fréquentes ablutions. Nous fumons des cigares de Puerto Rico <sup>34</sup> et nous buvons des citronnades des Antilles fortement assaisonnées de rhum... Le tabac a un goût riche et

---

<sup>31</sup> Note des Classiques : adjectif rajouté au crayon dans l'exemplaire scanné, pour remplacer ce qui a dû être interprété comme une erreur d'impression, mais qui n'était peut-être qu'une suppression censée enjoliver le propos.

<sup>32</sup> Note des Classiques : au sens strict, étoffe de coton ; par extension ici vêtement fait de cotonnade.

<sup>33</sup> Note des Classiques : si les oranges vendues en Europe ont toutes une couleur orange pour correspondre aux goûts des consommateurs, dans les pays tropicaux, ces agrumes sont en général jaunes ou verts et ne changent de couleur que s'ils sont exposés au froid.

<sup>34</sup> Note des Classiques : en français, Porto Rico. La plus ancienne manufacture de cigares de l'île est celle de Toa Alta, fondée en 1503.

sucré, le rhum est velouté, doux et d'un effet calmant fort agréable. Tous deux ont un arôme fort prononcé. Il y a une originalité saine dans le goût de ces produits, — une singularité qui certifie de leur pureté, quelque chose d'aussi opulent et d'aussi franc que le jus et le parfum des fruits et des fleurs des Tropiques.

Les rues débouchant à la plage ont une réverbération violente dans la lumière crue du soleil : le sol d'un blanc mat vous éblouit. On aperçoit quelques jolis visages ; tous les passants sont noirs. Mais par les portes entrouvertes des boutiques on remarque de temps à autre une jolie quarteronne <sup>35</sup> aux grands yeux noirs dans un visage jaune comme une banane mûre.

... C'est l'après-midi. Observant les collines, [38] on y note des variétés de couleurs étonnantes. Vert doré, vert de sève, verts bleutés et verts métalliques de teintes diverses, verts rougeâtres et verts jaunâtres. Les champs de canne à sucre sont de longues étendues d'un beau vert doré, et les frondaisons des pommes cannelles <sup>36</sup> sont presque aussi vives, comme aussi les bouquets de citronniers et d'orangers, tandis que les tamariniers sont plus lourds et plus sombres. Partout les crêtes des palmiers fument par-dessus des lignes boisées, frémissent avec un scintillement métallique contre la lumière bleue. A travers un fouillis épais de tamariniers s'élève la flèche de l'église ; squelette de pierre ajourée, sans vitraux ni volets, béante à tous les vents du ciel, elle semble ouvrir toutes ses bouches de granit pour respirer, pour haleter, dans cette chaleur azurée. Dans

---

<sup>35</sup> Note des Classiques : terme utilisée dans les sociétés coloniales pour désigner une personne ayant un quart de son ascendance africaine et les trois autres quarts européenne.

<sup>36</sup> Note des Classiques : le pommier cannelle, ou attier (*Annona squamosa*) est un arbre fruitier mesurant 3 à 5 mètres de hauteur. Son feuillage est abondant et son fruit, de la grosseur d'une pomme, a un parfum rappelant la cannelle.

la baie, l'eau est plus verte que jamais ; elle est si claire que la lumière passe sous tous les navires, sous toutes les barques jusqu'au fond. Les bateaux ne projettent que des ombres vertes très minces, si transparentes que l'on aperçoit distinctement les poissons qui passent de rayon de soleil en rayon de soleil.

[39]

Le couchant offre un spectacle magnifique de couleur pure. C'est à l'ouest un immense flamboiement jaune, une conflagration citrine, mais qui, se dissipant dans l'azur, produit une exquisite couleur verte... Nous partons demain.

... C'est le matin. Les collines surgissent hors d'une vapeur bleue. La longue pente jaune pâle, de la plage à la gauche de la ville, est déjà encombrée de baigneurs, — hommes et garçons tout nus, bruns, noirs, jaunes et blancs. Les baigneurs blancs sont les soldats danois de la garnison : la blancheur septentrionale de leur peau forme un contraste presque effrayant avec les couleurs intenses de la nature qui les entoure, avec les teints sombres des indigènes. Quelques adolescents bruns, minces et gracieux, se baignent en même temps que les soldats. Ils sont légèrement bâtis, comme des cerfs ; ce sont sans doute des créoles. Certains des baigneurs nègres sont lourds et ont des jambes d'une longueur incroyable. Puis des petits garçons arrivent menant des chevaux : ils se dévêtent, sautent sur le dos des animaux et avancent dans la mer en criant, en hurlant, et en éclaboussant l'eau dans la [40] lumière du jour naissant. Certains de ces enfants sont d'une très belle couleur qui ressemble à du vieux bronze. Rien ne saurait être plus statuesque que les attitudes inconscientes de ces corps bronzés, bondissant, luttant, courant, se lançant des coquillages. Leur grâce simple est admirablement en harmonie avec celles des créations verdoyantes de la nature qui les entoure, et s'accorde avec l'équilibre parfait des palmiers se balançant le long de la côte.



*Boom !...* Les échos répercutent un roulement de tonnerre. Nous nous éloignons lentement du fort, puis nous nous dirigeons rapidement vers le sud-est. L'île paraît virer à demi et s'éloigner de nous. Devant nous une longue bande de lumière verte s'étend par-dessus la mer comme un mince prolongement teinté de l'éperon de verdure qui termine l'extrémité ouest de l'île. C'est un dangereux récif submergé. Sur ce récif, se détachant nettement contre la lumière bleue, un navire naufragé gît sur ses bouts de baux <sup>37</sup> : la carcasse d'un brigantin. Ses ponts sont défoncés, les toits de ses cabines ont disparu ; ses mâts sont brisés, sa cale vide bâille, nue, dans le soleil ; toute sa [41] partie supérieure est d'un blanc jaunâtre comme un os blanchi au soleil.

Derrière nous les montagnes reculent toujours. Leur vert brillant prend çà et là des tons bleuâtres, mais leurs contours sont encore très définis, et sur leurs pentes douces on aperçoit les éparpillements blancs de villages ou de villes. Ces taches claires diminuent vite et se rapetissent au point de n'être pas plus grandes que des grains de sel. Enfin elles disparaissent. Alors l'île devient uniformément bleue, nuageuse, vague comme un rêve de montagnes ; puis d'un gris fumée, et elle se confond enfin avec l'horizon.

Autre coucher de soleil jaune que viennent rehausser des formes de nuages fantastiques, denses et noires. La nuit s'assombrit ; de nouveau la Croix du Sud scintille devant notre proue ; et les deux Voies Lactées se révèlent, celle du Cosmos, et celle plus irréaliste encore qui s'étend derrière nous au-dessus de l'abîme noir. Celle-ci s'élargit et se rétrécit alternativement à des intervalles réguliers suivant le rythme du navire. Les

---

<sup>37</sup> Note des Classiques : ou barrots. Il s'agit de pièces de bois transversales de la coque d'un bateau, qui renforcent le bordé en allant d'un bord à l'autre. Ils supportent le plancher du pont.

avants crachent du feu devant nous : à l'arrière, il y a un rugissement et un flamboiement pareils à ceux du Phlégéthon <sup>38</sup>, [42] et les voix du vent et de la mer s'élèvent si puissantes qu'il nous est impossible de parler, car nous ne parvenons plus à nous faire entendre, même en criant.

---

<sup>38</sup> Note des Classiques : dans la mythologie grecque, le Phlégéthon, que l'on peut traduire par Flamboyant, est un fleuve de feu qui coule dans les Enfers et se jette dans l'Achéron.

[43]

**Un voyage d'été aux Tropiques****IX**

---

[Retour à la table des matières](#)

L'aube du huitième jour.

Nous sommes amarrés dans un autre port bleu, — grand bassin semi-circulaire, bordé de hautes collines ondulées toutes vertes de la frange de plage jaune jusqu'à leur sommet le plus élevé et le plus ennuagé. La terre présente cet aspect bouleversé qui trahit une origine volcanique. Certaines hauteurs sont curieusement dentelées, et bien qu'étant de couleur émeraude de leur base à leur crête, elles conservent pourtant toute la physionomie des volcans ; sous toute cette verdure, leurs flancs côtelés doivent être de lave. À l'ouest [44] une longue chaîne, de cratères s'étend à perte de vue en des successions de vert vif, de vert pâle, de bleu-vert et de gris vaporeux. Tronquées, dentelées, ou arrondies, toutes ces élévations sont réunies entre elles par leurs vallons infléchis ou par des filaments de terre de vallées très basses. Et comme à travers la distance elles prennent diverses dégradations de couleur, ces chaînes de collines assument une apparence articulée fort

curieuse ; elles ressemblent à des formes d'insectes, à d'énormes corps de fourmis... C'est l'île de Saint-Christophe <sup>39</sup>.

Nous ramons à terre par-dessus une eau bleue et profonde ; puis, quittant le débarcadère, nous passons sous un grand arc, nous traversons ensuite une sorte de pont et nous pénétrons dans la ville de Basse-Terre <sup>40</sup> en coudoyant une foule noire et brune.

Cette ville a l'air extrêmement tropicale, mais elle est plus sombre que Frederikstad. Il y a partout des palmiers, des caotiers, des palmistes ; il y a aussi beaucoup d'arbres-à-pain <sup>41</sup>, de tamariniers, de bananiers, de figuiers des Indes <sup>42</sup>, des manguiers <sup>43</sup> et d'autres plantes inconnues que les nègres désignent par des [45] noms incompréhensibles : *sansaps*, *dhool-flhools*... Mais il y a moins de couleur, moins de reflets de lumière qu'à Santa-Cruz. C'est aussi moins pittoresque ; ici point de constructions espagnoles, point d'arcades jaune-canari. Toutes les rues étroites sont grises ou de teintes neutres ;

---

<sup>39</sup> Note des Classiques : Saint Kitts en anglais, île située dans le nord des Petites Antilles, découverte en 1493 par Christophe Colomb lors de son deuxième voyage.

<sup>40</sup> Note des Classiques : capitale de l'état de Saint-Christophe-et-Niévès dans les Petites Antilles. Sa population était estimée à 14 000 habitants en 2018.

<sup>41</sup> Note des Classiques : *Artocarpus altilis*. Arbre qui peut atteindre 20 mètres de hauteur et qui produit un gros fruit comestible pouvant atteindre 25 cm de diamètre et peser 2 kg. Il a été introduit aux Antilles à la fin du dix-huitième siècle pour nourrir les esclaves et il est devenu un ingrédient très utilisé dans la cuisine locale.

<sup>42</sup> Note des Classiques : figuier d'Inde est le nom vernaculaire donné à deux cactus du genre *Opuntia*, dont *Opuntia ficus-indica*, communément appelé figuier de Barbarie, qui donne un fruit comestible appelé figue de Barbarie. Ce grand cactus peut atteindre une hauteur de 3 à 5 mètres. Le mot « Inde » fait référence aux Indes occidentales, c'est-à-dire aux Amériques.

<sup>43</sup> Note des Classiques : *Mangifera indica*, arbre fruitier introduit au dix-septième siècle aux Antilles. Il peut atteindre 10 à 25 mètres de hauteur.

le sol est d'une sombre couleur cendrée. La plupart des demeures sont en bois, reposant sur des soutiens de briques ou surélevées sur des blocs de lave. On dirait que l'haleine de la montagne énorme et toujours ennuagée qui surplombe la ville a tout noirci, même les couleurs de la végétation.

La population de Saint-Christophe n'est pas pittoresque. Le brun et le bleu foncé sont plus portés que le rose, le jaune et le violet. Parfois on remarque un beau type de *sang-mêlé*, quelque grande fille brune dont l'allure a la grâce ondulante d'un *sloop* <sup>44</sup> en pleine mer, mais c'est rare. La plupart des femmes sont noires ou d'un noir brun. Beaucoup de boutiquiers sont jaunes avec des cheveux et des yeux d'un noir intense ; ils ne sourient jamais. Ce sont des Portugais. Quelques rares édifices sont assez beaux. Mais ce que cette petite ville a de plus agréable à offrir aux visiteurs, c'est [46] le joli jardin botanique avec ses figuiers des Indes et ses palmiers, ses lys monstrueux, ses extraordinaires arbres-à-fruit, et ses jolies petites fontaines. De certains arbres une *tillandsia* <sup>45</sup> d'une espèce particulière retombe en cascade, et rappelle la mousse espagnole, seulement en noir !

Comme nous nous éloignons vers le sud, les contours de l'île prennent dans le recul un aspect de plus en plus volcanique. Elle consiste en une chaîne de collines et de cônes, tous très verts, réunis par des bandes de vallées si basses que le bord du cercle de la mer, du côté opposé de l'île, se voit dans les intervalles. Nous passons devant des collines tronquées, devant des hauteurs qui ressemblent à des tronçons de pics coupés en deux ; ce sont d'anciennes « bouches-à-feu » étouffées

---

<sup>44</sup> Note des Classiques : voilier à un mât gréé en voile aurique à un seul foc, apprécié pour sa rapidité et sa maniabilité.

<sup>45</sup> Note des Classiques : genre de plante comprenant plus de 700 espèces, essentiellement présentes sur le continent américain.

par la verdure tropicale. Au sud, au delà de la chaîne vert foncé, surgissent d'autres formes volcaniques, très éloignées et d'un gris si pâle qu'on les confond presque avec les nuages. Ce sont les cimes de Névis<sup>46</sup>, autre création des feux souterrains.

L'île s'approche et se définit peu à peu : une grande montagne flanquée de deux plus petites. [47] Trois sommets ; le plus élevé soulevant une haute pile de nuages paraît encore fumer : le deuxième montre la forme de cratère la plus symétrique que j'aie encore vue. Tous trois sont encore gris-bleu ou gris. Petit à petit, de longs scintillements verts viennent briser l'uniformité bleue.

En nous approchant, l'île verdit tout entière de la mer au ciel. Le grand cratère mort révèle son immense couronne de verdure perpétuelle. Sur les pentes les plus basses s'éparpillent de petites colonies blanches, rouges et brunes : maisons, moulins, raffinerie, hautes cheminées : et les plantations de canne à sucre déploient des surfaces vert-jaunes.

Nous passons. L'île ne s'effondre pas derrière nous ; elle s'efface plutôt, tel un spectre. Tous les contours deviennent indéfinis. Elle reste encore verte un court laps de temps, mais c'est un vert brumeux, irréel, comme de la vapeur colorée. Aujourd'hui la mer est presque noire ; le suroît<sup>47</sup> a rempli la journée d'une brume lumineuse, et le fantôme de Névis se dissipe dans le flamboiement et s'y dissout entièrement. Nous avons, encore une fois, perdu la terre de vue, au centre d'un cercle [48] de mer bleu-noir. La ligne d'eau se dessine très noire contre l'immense lumière de l'horizon, — énorme gloire

---

<sup>46</sup> Note des Classiques : nom anglais de l'île de Niévès, seconde île de l'Etat de Saint-Christophe-et-Niéves. Sa population était, en 2006, d'un peu plus de 12 000 habitants.

<sup>47</sup> Note des Classiques : vent du sud-ouest.

blanche qui s'enflamme très haut avant de s'effacer et de fondre  
dans le bleu éternel.

[49]

**Un voyage d'été aux Tropiques****X**

---

[Retour à la table des matières](#)

Puis une haute forme blanche, pareille à un nuage, apparaît sur la lisière pourpre foncée de la mer ; on dirait qu'un nuage s'élargit et se hausse sans changer de couleur. Et pourtant ce n'est pas un nuage, mais une autre île <sup>48</sup> ! Ses contours se définissent, soulignés légèrement par des traits de couleur. Des vallons indéfinis apparaissent, des vallons spectraux, des pentes fantômes de bleu ou de vert pâle. L'apparition ressemble tant à un nuage que l'on a peine à se persuader qu'il s'agit vraiment d'une terre, — que ce n'est pas un rêve. Elle semble surgir spontanément de cette [50] brume embrasée. Nous la dépassons et elle disparaît de nouveau dans le brouillard.

... Un autre fantôme plus grand ; nous marchons directement vers lui jusqu'au moment où il se matérialise : c'est

---

<sup>48</sup> Note des Classiques : la carte actuelle (2023) des Petites Antilles ne montre pas d'île sur la route directe entre Niévès et Montserrat. L'auteur, qui ne cite pas de nom a peut-être été victime d'une confusion.



Montserrat <sup>49</sup>. Cette île possède une ressemblance de famille avec toutes celles que nous venons de passer ; c'est une altitude dominante entourée d'un amas de cratères verts reliés entre eux par des vallons très bas. Autour du sommet le plus élevé plane un vol de nuages. Au pied de l'immense colline se pelotonne la petite ville blanche et rouge de Plymouth <sup>50</sup>. Une stupéfiante bordée d'échos répond à l'unique salut de notre canon.

Plymouth est plus qu'à demi cachée par le riche feuillage qui frange à leur base la végétation merveilleusement ridée des collines. Elle est voilée par un rideau de palmiers. En approchant on ne distingue qu'une ou deux façades au-dessus du parapet du long quai sur lequel les jeunes palmiers poussent drus comme des cannes à sucre. Mais, en parvenant à la rue qui descend à la plage aux rochers gris, on se trouve dans un petit bourg délicieusement somnolent, une ville des tropiques en miniature, avec de très étroites voies [51] pavées, irrégulières, escarpées, dont toutes les courbes et tous les angles sont imprévus, et pourvues de minuscules courettes d'où fusent des poufs de plumes de palmiers, tandis que des grands cactus en forme de flambeaux surgissent au-dessus des murs de pierre. Ici tout est ancien, tranquille, bizarre et étriqué. Les palmiers

---

<sup>49</sup> Note des Classiques : petite île (102 km<sup>2</sup>) des Caraïbes, territoire britannique d'outre-mer. Le 18 juillet 1995, l'éruption du volcan de la Soufrière de Montserrat a rendu inhabitable pour des décennies toute la moitié sud de l'île, ce qui a entraîné la création d'une zone d'exclusion administrative.

<sup>50</sup> Note des Classiques : ancienne capitale de l'île. Endommagée par l'éruption de 1995, elle a été entièrement détruite par une nouvelle éruption en 1997 (suivis d'éruptions en 2006, 2008 et 2010). L'île a également été frappée par des ouragans dévastateurs. Une partie de la population a émigrée, mais les autorités ont décidé de reconstruire des infrastructures. La nouvelle capitale, Port Diana, du nom de la princesse de Galles disparue, se trouve dans le nord de l'île. Un petit aéroport a été aménagé, tandis que des travaux ont été lancés pour la construction d'un port pouvant accueillir des navires de 300 mètres de long.

eux-mêmes sont petits, minces et délicats. Leur attitude et leur délicatesse rappellent un peu le charme de jeunes filles qui n'ont pas encore cessé d'être des enfants, mais qui seront bientôt des femmes.

Il y a un coucher de soleil glorieux, — une ardente couleur orangée qui grimpe vers les étoiles et s'ombre de rose et de vert tendre. Les bateliers nègres s'avancent à l'arrière du navire et se disputent furieusement le privilège de porter un passager à terre. Et comme ils crient et gesticulent, à demi-nus, leurs silhouettes, vues contre le couchant, ressemblent aux formes dégingandées de grands singes noirs <sup>51</sup>...

... Toutes voiles dehors et à pleine vapeur, nous faisons route vers le sud par un vent chaud qui souffle du sud-est, — un vent humide, très puissant et soporifique. En le [52] recevant de face on a presque froid, mais, dès qu'on s'abrite, on transpire abondamment. Le navire tangue sur d'immenses lames ; la nuit tombe très noire ; il y a des jeux étonnants de phosphorescence <sup>52</sup>.

---

<sup>51</sup> Note des Classiques : comparaison raciste qui a plusieurs siècles d'existence et qui est hélas toujours d'actualité de nos jours.

<sup>52</sup> Note des Classiques : bioluminescence due à la présence de micro-organismes phosphorescents.

[53]

## Un voyage d'été aux Tropiques

# XI

---

[Retour à la table des matières](#)

... Le matin. Une aurore d'or sur une mer indigo. Le vent est une grande caresse chaude. Le ciel est d'un bleu immaculé. Nous nous dirigeons vers la Dominique <sup>53</sup>, l'île la plus élevée des Petites Antilles <sup>54</sup>. Tandis que sa silhouette est encore toute violette dans le lointain, on ne saurait rien imaginer d'une beauté plus solennelle : une vaste forme de cathédrale dont les flèches sont des pics de montagne, et qui se dresse à l'horizon perpendiculairement à la mer.

Nous ne faisons escale à Roseau <sup>55</sup> que le temps nécessaire pour débarquer la malle <sup>56</sup> et [54] pour nous extasier devant la beauté de l'île. C'est une masse merveilleusement plissée de

---

<sup>53</sup> Note des Classiques : l'auteur passe ici sous silence le fait que la Guadeloupe se trouve sur la route directe allant de Montserrat à la Dominique.

<sup>54</sup> Note des Classiques : grande île (754 km<sup>2</sup>) de l'archipel des Caraïbes, découverte par Christophe Colomb en 1493 lors de son deuxième voyage, indépendante depuis 1978. Le piton le plus élevé de sa chaîne de volcans, le morne Diablotin, culmine à 1447 mètres de hauteur.

<sup>55</sup> Note des Classiques : capitale de la Dominique. Sa population dépassait, en 2006, les 16 000 habitants.

<sup>56</sup> Note des Classiques : pour malle poste, soit le service du courrier.

vert, de bleu et de gris, un amas de terre étrangement escarpé. Derrière les cimes vertes surgissent des cimes bleues, et derrière celles-ci encore apparaissent des cimes grises toutes crénelées contre le ciel, se dressant au fond de brèches, ou derrière des promontoires. Les replis et les excavations de la côte émeraude sont d'une beauté indescriptible. Dans les vallées et les vallons, les champs de canne à sucre brillent comme des étangs de bronze fluide, comme si l'essence lumineuse, des teintes de la colline y avait égoutté en se clarifiant. Très loin sur notre gauche, un éperon vert perce la mer turquoise ; au-delà une très belle forme montagneuse, arrondie comme une hanche, descend vers l'océan, révélant çà et là de lumineuses rides vertes. Et au premier plan, contre cette silhouette bleue à peine ébauchée, les cacaotiers se courbent nets et brillants dans le soleil.

Une heure plus tard, la Martinique <sup>57</sup> se dresse devant nous. D'abord elle paraît toute grise, d'un gris vaporeux... Ensuite elle devient d'un gris bleuté, et enfin verte.

[55]

Elle aussi appartient à cette belle famille volcanique. Ses collines ont ces formes qui nous sont maintenant familières. Sa cime la plus élevée est encapuchonnée d'un nuage bien connu. Nous retrouvons les mêmes plaines d'un jaune d'or, les mêmes surprenantes variétés de verdure ; les mêmes longs éperons verts piquant dans la mer, formés sans doute par d'anciens torrents de lave. Mais tout cela se répète à la Martinique d'une façon plus imposante, étant conçu sur une plus vaste

---

<sup>57</sup> Note des Classiques : île française de l'archipel des Petites Antilles, qui a un statut de Collectivité territoriale unique. D'une superficie totale de 1128 km<sup>2</sup>, elle est la troisième plus grande île de l'archipel, après Trinidad et la Guadeloupe. Sa population dépassait, en 2020, 360 000 habitants. Son point culminant est le volcan de la montagne Pelée, qui culmine à 1395 mètres de hauteur.

échelle que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. La courbe en demi-cercle du havre, dominée par le sommet éternellement voilé de la Montagne Pelée <sup>58</sup> (bien mal nommée, car elle est verdoyante jusqu'aux nuages mêmes) d'où la terre descend de chaque côté vers la mer par d'immenses ondulations, est un des plus beaux spectacles que l'œil humain puisse contempler. Ainsi vue, toute l'île semble une masse de verdure, avec çà et là des lignes et des ombres pourprées, — obscurité de ravins, de forêts où la terre paraît avoir glissé le long de la colline qui la domine, tant les rues dégringolent à pic jusqu'au port, en des cascades de maçonnerie dominées par l'ondoiement [56] des toits en tuiles rouges au milieu desquels se dressent d'énormes palmiers plus élevés même que les tours jumelles d'un blanc crémeux de la cathédrale.

Nous jetons l'ancre dans une eau limpide et bleue. A notre coup de canon répond le roulement prolongé des échos des montagnes. Puis de la côte, une flottille étrange se dirige vers nous, composée d'une barque, de trois canots, et d'une quantité de bizarres petites embarcations qui ne sont que des caisses en bois, à fond plat, dans lesquelles sont assis des jeunes garçons nus, de dix à quatorze ans, et dont le teint varie d'un beau jaune clair au chocolat foncé. Deux petits morceaux de bois carré leur servent de pagaies, et ils manient ces rames improvisées, avec une précision absolue et en parfaite mesure, tous les petits bras nus paraissant mus par une seule impulsion. Cette façon de pagayer, pleine d'une grâce inconsciente, exige beaucoup d'adresse. Puis toutes ces ridicules embarcations se mettent à

---

<sup>58</sup> Note des Classiques : stratovolcan gris calco-alcalin, qui constitue le point culminant de la Martinique. Il est tristement célèbre pour son éruption de 1902, qui a détruit la ville de Saint-Pierre et tué plus de 30 000 personnes. L'auteur déclare que son nom paraît surprenant au vue de la végétation qui le recouvre intégralement, mais le choix de ce nom s'explique par le fait que, au moment de la colonisation, en 1636, son sommet était dénudé.

décrire des cercles autour du navire, se croisant et s'entrecroisant de si près qu'on dirait qu'elles vont se heurter : pourtant elles ne se touchent jamais. Ces garçonnets sont venus pour plonger [57] après des piécettes que les passagers du *steamer* leur jetteront. Ils piaillent tous en créole d'une voix perçante, tandis que leurs yeux vifs et clairs, comme des yeux d'oiseaux, scrutent les visages des passagers sur le pont.

— Tention là ! crient tout à coup une douzaine de sopranos aigus.

Un passager a glissé ses doigts dans la poche de son gilet, et devant ce geste, tous les garçons sont sur le qui-vive ! A travers l'espace, un shilling anglais <sup>59</sup> scintille, tourbillonne et disparaît dans la mer, un peu au delà de la petite flottille. Brusquement, tous les enfants bondissent et se précipitent la tête en avant hors de leurs petits *tubs* <sup>60</sup>, plongeant à la recherche de l'argent. Dans l'eau bleue, leurs corps souples paraissent tout à fait rouges ; sauf la plante de leurs pieds qui est presque blanche. Presque aussitôt ils paraissent tous à la surface : l'un d'eux tient au-dessus de sa tête la piécette reconquise qu'il met ensuite dans sa bouche pour plus de sûreté. Nous leur jetons pièce après pièce et ils les retrouvent toutes ; ensuite une averse de petites pièces d'argent, dont pas une n'est perdue. Ces gamins se meuvent à travers l'eau sans effort apparent avec [58] la souplesse de poissons. La plupart sont de beaux enfants aux membres admirablement arrondis et aux extrémités délicatement formées. Le meilleur plongeur de la bande, qui est également le nageur le plus rapide, est un garçon rouge ; son

---

<sup>59</sup> Note des Classiques : ancienne pièce de monnaie du Royaume-Uni. Le shilling valait douze pence, soit un vingtième d'une livre sterling.

<sup>60</sup> Note des Classiques : terme anglais désignant une large cuvette servant à se baigner. L'auteur emploie ici le terme pour qualifier les embarcations de fortune des enfants en faisant un bon mot.

visage est fort ordinaire, mais son corps mince a la grâce d'un bronze antique.

... Nous avons débarqué à Saint-Pierre <sup>61</sup>, la plus bizarre, la plus amusante et cependant la plus jolie de toutes les villes des Antilles françaises. Elle est entièrement construite de pierre, pavée de pierre, avec des rues très étroites, des auvents en bois ou en zinc, des toits pointus de tuiles rouges percés de lucarnes à pignons. La plupart des maisons sont peintes d'un jaune clair qui contraste délicieusement avec le brûlant ruban bleu du ciel tropical qui les domine : aucune rue n'est absolument plate ; presque toutes escaladent des collines, tournent, s'entrelacent et décrivent des angles brusques. On entend partout le murmure bruyant d'eau courante qui coule dans les profonds ruisseaux creusés entre la chaussée pavée et les absurdes petits trottoirs qui sont d'un à trois pieds de large... L'architecture [59] est ancienne, du XVII<sup>e</sup> siècle sans doute et rappelle beaucoup celle qui caractérise le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans <sup>62</sup>. Toutes les teintes, toutes les formes, toutes les vues semblent avoir été choisies tout spécialement pour servir d'études d'aquarelles et satisfaire le caprice de quelque artiste extravagant. Les fenêtres sont des ouvertures sans châssis et sans vitres ; toutes sont pourvues de lourds volets aux lattes mobiles, à travers lesquels l'air et la lumière pénètrent par des stores vénitiens. Les volets sont en général peints en vert ou en bleu-gris très vif.

---

<sup>61</sup> Note des Classiques : fondée en 1635 par Pierre Belain d'Esnambuc, Saint-Pierre est la plus ancienne ville de la Martinique. Détruite en 1902 par l'éruption de la montagne Pelée, elle a été progressivement reconstruite à partir de 1923.

<sup>62</sup> Note des Classiques : ville de l'état de Louisiane aux Etats-Unis d'Amérique, fondée en 1718 par Jean-Baptiste Le Moyne. Le centre historique de la ville est appelé *Quartier Français* ou *Vieux Carré*.

Les rues descendent vers le port par de vieux degrés de pierre moussue, et elles sont si escarpées, qu'en regardant en bas vers l'eau bleue, on a l'impression d'être sur une falaise. Par certaines échappées dans la rue principale, — la rue Victor-Hugo, — on a une vue à vol d'oiseau du port et des navires. Les toits de la rue voisine sont à la hauteur de vos pieds, et d'autres rues grimpent derrière vous à la rencontre des sentiers de montagne. Elles montent très escarpées et se terminent parfois en des degrés de rochers de lave tout moussus et touffus d'herbe.

[60]

La ville a un aspect de grande solidité ; c'est une création de roc ; on dirait presque qu'elle a été taillée dans un fragment de montagne, au lieu d'avoir été construite pierre par pierre. Les maisons ne comprennent en général que deux étages et un grenier, mais elles ont des murs de trois pieds d'épaisseur. Dans une des rues, face à la mer, les murs sont encore plus épais et s'avancent comme des remparts, de sorte que les recoins perpendiculaires des portes et des fenêtres donnent l'impression de s'ouvrir entre des arcs-boutants. Ce fut peut-être comme précaution contre les tremblements de terre et aussi par souci de la fraîcheur que les premiers architectes coloniaux construisaient ainsi, assurant à la ville une physionomie si digne de son nom, — le nom du saint du rocher.

Et partout coule l'eau de la montagne, fraîche et claire, nettoyant les rues. De temps à autre, on rencontre une fontaine publique lançant vers le soleil sa plume argentée, ou faisant pleuvoir des embruns scintillants sur un groupe de Tritons noirs et de cygnes de bronze. On n'oublie pas facilement les Tritons de la place Bertin. Leurs torsos recourbés pourraient [61] avoir été modelés d'après les formes de ces hommes noirs qui peinent inlassablement toute la journée sur cette place dans la chaleur accablante, à rouler les barils de sucre ou des



tonneaux de rhum. Et on remarque souvent, au cours d'une promenade, de petites fontaines d'eau potable creusées dans l'angle d'une maison et dans les murs épais bordant les boulevards ou les jardins publics : fils d'eau brillants qui jaillissent des gueules de lions de pierre... C'est un torrent des montagnes habilement capté et réparti qui rafraîchit continuellement la ville, alimentant les fontaines et nettoyant les cours. C'est l'eau de la Goyave, et ce n'est pas le même ruisseau qui nettoie les rues. Du pittoresque et de la couleur : voilà les charmes particuliers et incomparables de Saint-Pierre. En suivant la Grand'Rue ou la rue Victor-Hugo qui traverse la ville sur toute sa longueur, ondulant par-dessus les pentes des collines et franchissant un pont, on est de plus en plus enchanté par le contraste que forment les murs jaunes ombragés avec l'étroit ruban déchiqueté du ciel bleu de gentiane <sup>63</sup>. Du côté inférieur de la voie principale d'autres rues s'ouvrent sur de merveilleuses [62] échappées d'azur ; l'azur chaud de l'horizon et de la mer. Les marches qui descendent de ces rues jusqu'à la baie sont noircies par l'âge et un peu moussues sur les bords ; là où elles touchent le mur elles ont une déclivité alarmante et il serait facile de tomber d'une rue haute dans une rue inférieure. En regardant vers la mer par des trouées dans la Grand'Rue, on remarque que la ligne d'eau du port coupe l'espace bleu au niveau de l'étage supérieur d'une maison à l'angle de la rue inférieure. Parfois, à cent pieds au-dessous de soi, on voit un navire qui repose dans l'anfractuosité bleue comme suspendu dans le ciel, ou flottant dans la lumière bleue. Et partout et toujours, au soleil et   l'ombre, l'odeur de la ville parvient jusqu'  vous, — l'odeur caractéristique de Saint-Pierre ; odeur

---

<sup>63</sup> Note des Classiques : nuance de bleu qui évoque la couleur de la gentiane bleue.

composée qui rappelle un mélange d'ail et de sucre, et ces étranges mets tropicaux si chers aux créoles.

[63]

## Un voyage d'été aux Tropiques

# XII

---

[Retour à la table des matières](#)

Une population fantastique, surprenante, — une population des Mille et Une Nuits. Elle est de couleurs variées, mais son ton dominant est le jaune, — jaune comme la ville elle-même, avec tous ces tons intermédiaires <sup>64</sup> qui caractérisent la *mulâtresse* <sup>65</sup>, la *capresse* <sup>66</sup>, la *griffe* <sup>67</sup>, la *quarteronne* <sup>68</sup>, la *métisse* <sup>69</sup>, la *chabine* <sup>70</sup>, et qui produit un effet général d'un beau

---

<sup>64</sup> Note des Classiques : les termes qui suivent ne sont plus utilisés de nos jours (2023), car considérés comme racialement connotés.

<sup>65</sup> Note des Classiques : femme dont l'un des parents est noir et l'autre blanc.

<sup>66</sup> Note des Classiques : femme dont l'un des parents est noir et l'autre mulâtre, capresse et griffe étant synonymes.

<sup>67</sup> Note des Classiques : femme dont l'un des parents est noir et l'autre mulâtre, capresse et griffe étant synonymes.

<sup>68</sup> Note des Classiques : femme dont l'un des parents est blanc et l'autre mulâtre.

<sup>69</sup> Note des Classiques : femme dont les deux parents ont des origines ethniques différentes.

<sup>70</sup> Note des Classiques : femme issue de parents antillais et combinant des traits africains, notamment des cheveux crépus, avec une peau claire et, parfois, des cheveux et des yeux clairs.

jaune brunâtre. On est entouré d'un peuple de *sang-mêlé*<sup>71</sup>, la plus belle race mêlée des Antilles.

Droits comme des palmiers, souples et élancés, ces hommes et ces femmes de couleur produisent [64] une profonde impression par leur allure si digne, et par l'élégance aisée de leurs mouvements. Ils marchent sans balancer les épaules ; le torse, parfaitement équilibré, semble demeurer rigide. Pourtant ils marchent d'un long pas plein, tout le poids de leur corps pesant sur la pointe extrême de leurs pieds nus. Tous, ou presque tous, vont nu-pieds, et le bruit de ces innombrables pieds nus, frappant les pavés surchauffés, ressemble à un chuchotement continu.

L'impression la plus nouvelle est, peut-être, celle que produit l'éclat et la singularité de certains costumes de femmes. Ces costumes furent créés, il y a au moins d'un siècle, par une curieuse loi somptuaire<sup>72</sup> qui réglait l'habillement des esclaves et des affranchis<sup>73</sup> de couleur, — loi qui permettait beaucoup de liberté quant aux étoffes employées et aux couleurs choisies, mais qui déterminait très strictement la forme. Certaines de ces formes évoquent des souvenirs de l'Orient ; elles offrent de belles audaces en contrastes de couleurs, et la coiffure des jours de fête est si orientale que l'on est presque tenté de croire qu'elle fut introduite dans la colonie par quelque esclave [65] musulmane. C'est simplement un immense madras<sup>74</sup> plié

---

<sup>71</sup> Note des Classiques : terme générique recouvrant les catégories précédentes, racialement connoté, ce qui a conduit à ne plus en user de nos jours (2023).

<sup>72</sup> Note des Classiques : loi réglementant des habitudes de consommation, notamment en limitant le luxe vestimentaire en fonction de l'appartenance sociale des personnes.

<sup>73</sup> Note des Classiques : ancien esclave s'étant vu accorder sa liberté.

<sup>74</sup> Note des Classiques : étoffe à chaîne de soie et à trame de coton, de couleurs vives, à motifs de carreaux ou de rayures.

autour de la tête avec un art admirable, comme un turban ; une extrémité, passée dans le devant du turban, s'y dresse telle une plume. Puis ce turban, toujours égayé de touches jaune-canari, est fixé par des broches d'or, dont l'une s'attache devant, tandis que deux autres sont piquées de chaque côté. Quant au reste du costume, il est fort simple ; une chemise à manches, décolletée et brodée ; une jupe très longue derrière, mais rattrapée devant et attachée sous la poitrine de façon à amener l'ourlet au niveau de la longue chemise ; et enfin un fichu <sup>75</sup> jeté sur les épaules. Cependant les dessins et les couleurs des robes et des foulards sont exquis. Cramoisés, jaunes, bleus, verts vifs, lilas, violets, roses, disposés parfois en écossais, en damiers, en rayures : noir et orange, bleu de ciel et violet. Et quelles que soient les couleurs du costume, qui peuvent être étonnamment variées, la coiffure doit toujours être jaune, — d'un jaune brillant, éclatant. A tout cela ajoutez l'éclat de bijoux coûteux et anciens : immenses boucles d'oreilles dont chaque pendant est formé de cinq cylindres d'or soudés [66] l'un à l'autre ; colliers à triple, à quadruple, à quintuple rangée de grandes perles creuses généralement d'or mat, — mais parfois ciselées avec art ; le merveilleux *collier-choux* <sup>76</sup>. Et ces bijoux scintillants ne sont pas de simples imitations du cristal pur ; les boucles d'oreille valent cent soixante-quinze francs la paire, et le collier d'une Martiniquaise coûte de cinq cents à mille francs. C'est peut-être le cadeau de son amant, son *doudoum* <sup>77</sup> ; mais

---

<sup>75</sup> Note des Classiques : triangle, ou carré plié en triangle, d'étoffe, utilisé par les femmes pour se couvrir la tête et les épaules.

<sup>76</sup> Note des Classiques : bijou créole traditionnel. D'origine martiniquaise, le collier-choux est formé d'une succession de grains d'or en forme de petits choux enfilés sur une chaînette. Il peut faire deux à trois fois le tour du cou.

<sup>77</sup> Note des Classiques : corrigé sur l'exemplaire scanné au crayon en « doudou », mot créole antillais, témoignage d'affection envers un homme.

en général elle s'achète ces parures soit sur crédit, soit perle par perle, jusqu'à ce qu'elle ait le nombre désiré.

Mais celles qui ont de si riches atours sont peu nombreuses. La plupart des femmes portent de lourds fardeaux sur leur tête, ou colportent des fruits, des légumes, des gâteaux, des mets tout cuits. Elles sont très simplement vêtues d'une seule robe de couleur vive, ou *douillette* <sup>78</sup>, qui tombe du cou aux pieds, très longue mais retroussée en général de façon à coller étroitement au corps, et à laisser les jambes nues parfaitement libres. Toute la journée ces femmes montent et descendent des collines sous le soleil ardent, nu-pieds, portant des fardeaux de cent à cent cinquante [67] livres sur la tête. Sans doute l'habitude de tout porter ainsi dès leur enfance contribue-t-elle beaucoup à assurer la vigueur et le port si altier de la population. J'ai vu transporter ainsi un piano à queue sur la tête de quatre hommes. Il est rare que les femmes assurent l'équilibre de leur charge avec les mains une fois qu'elles l'ont mise en place. Leur tête demeure presque immobile, mais leurs yeux noirs et perçants se tournent vers toutes les portes, vers toutes les fenêtres, guettant le signe d'un client. Et les cris de la rue créole, proférés sur un ton aigu mais sonore, se confondent et produisent des harmonies fortuites très agréables à entendre.

...*Ce mouné là, ça qui lé bel mangé ?* Son panier rempli de mangues pèse certainement presque autant qu'elle-même... *Ça qui lé bel avocat ?* La poire avocat <sup>79</sup> coupée a le goût d'un beau fromage vert... *Ça qui lé escargot ?* Appelez-la vite si

---

<sup>78</sup> Note des Classiques : habit faisant partie du costume traditionnel créole. Vêtement de tous les jours, la douillette est une robe serrée à la taille, en cotonnade fleurie, à carreau, ou à rayures. Elle se porte avec un jupon.

<sup>79</sup> Note des Classiques : ou fuerte, variété d'avocat en forme de poire, à la saveur prononcée.

vous aimez les escargots... *Ça qui lé titiri* <sup>80</sup> ? Poissons minuscules dont mille rempliraient à peine une tasse à thé... *Ça qui lé charbon ? Ça qui lé canne ? Ça qui lé pain aube ?* (Qui veut du charbon, des canards, du pain au beurre ?) *Ça qui lé painmi ?* Petite [68] galette de maïs en forme de pain de sucre, enveloppée dans une feuille de bananier... *Ça qui lé fromassé ?* (pharmacie) *lapotécai créole ?* Celle-ci vend des racines et des herbes créoles, et toutes les herbes pour infusions, cataplasmes et remèdes : *matriquin, feuille corossol, balai-doux, manioc-chapelle, Marie-Perrine, graine-enba-feuill, bois l'homme, zhébé-gras, bonnet-carré, zhébé-codeinne, zhébé-à-femme, zhébé-à-chatte, canne-d'eau, poque, fleu-papillon, lateinne, et vingt autres dont on n'a jamais entendu parler. Çé qui lé dica-ments ?* (des blouses pour laboureurs ?) *Çé moune-là, si ou pa lé acheté canari-à-das, lanmoin, moin, moin, ké crazé y.* C'est la marchande de *canaris* (marmites) de terre rouge ; il ne lui en reste qu'une, et si on ne la lui achète pas, elle va être brisée !

*Ho ! zenfants-là, en de-ho !* Courez vite à sa rencontre, petits enfants, si vous aimez les gâteaux au riz sucrés... *Hé ! gens pa enho', gens pa' enbas, gens digaletas, moin ni bel gaououôs poisson !* Ho ! gens d'en haut ! gens d'en bas ! gens des gale-tas ! sachez que j'ai de très beaux et gros poissons ! *Hé ! ce qui lé mangé yonné !* Ce sont les akras : galettes plates et brunes de [69] morue pilée et de haricots, assaisonnées de poivre et frites dans du beurre...

Et puis voici le pâtissier ambulant ; noir comme de l'ébène, tout de blanc vêtu, portant le tablier et le béret blancs d'un chef français, et qui chante moitié en français, moitié en créole :

---

<sup>80</sup> Note des Classiques : alevins de différentes espèces de poissons pêchés tout juste éclos dans l'embouchure des rivières.

C'est l'ouvrier de la pâtisserie qui passe,  
Qui ta ké veillé pou' gagner son existence,  
Toujours content,  
Toujours joyeux.  
Oh ! qu'ils sont bons !  
Oh ! qu'ils sont doux !

C'est le pâtissier qui passe.

Les amusantes boutiques qui bordent la rue des deux côtés ne portent ni noms ni enseignes au-dessus de leurs immenses portes voûtées ; il faut regarder à l'intérieur pour savoir ce qu'on y vend. Et même alors on a peine à déterminer la nature du commerce, car on vend des poêles à frire et des grils dans les merceries, des images saintes et des rosaires dans les bazars, des bonbons et des sucreries chez le marchand de faïence, du café et de la papeterie chez les modistes, des cigares et du tabac chez les potiers, des rubans et des [70] dentelles chez les bijoutiers, du sucre et de la gelée de goyave dans les bureaux de tabac !

Mais de tous les objets mis en vente, celui qui est le plus attrayant parce qu'il est le plus exotique, c'est la poupée martiniquaise. Il y a deux sortes de poupées : la *poupée câpresse*, dont le corps est recouvert d'un cuir brun et lisse qui imite la couleur de la race <sup>81</sup> câpresse, et la *poupée négresse*, recouverte de cuir noir. Vêtues, ces poupées valent de onze à trente-cinq francs chacune ; certaines, habillées sur mesure, sont encore plus coûteuses. Et une jolie câpresse est un charmant objet de curiosité. Les deux espèces de poupées sont vêtues du

---

<sup>81</sup> Note des Classiques : la notion de race n'est plus utilisée de nos jours (2023) pour caractériser des groupes humains, celle-ci étant vue comme une représentation arbitraire ordinairement destinée à justifier une prétendue supériorité d'un groupe de personnes sur un autre.



costume populaire, mais la négresse est en général habillée plus simplement. Chaque poupée a une chemise brodée, une jupe de couleur criarde drapée avec goût, un foulard de soie, un *collier-choux*, des boucles d'oreilles à cinq cylindres, — *zanneaux-clous* <sup>82</sup>, — et un charmant petit madras rayé. Telle poupée est un véritable modèle réduit des modes martiniquaises, jusque dans les moindres détails. Elle est presque trop artistique pour servir de jouet.

Ces anciennes couleurs des costumes de la [71] Martinique, toujours relevées par de brillantes rayures ou damiers jaunes, sauf dans le cas de robes violettes spéciales, portées à l'occasion de certaines cérémonies religieuses, ont une luminosité indescriptible, qui met merveilleusement en valeur les beaux tons chauds de cette chair des tropiques. Et ce sont, en effet, les teintes des costumes chatoyants que la Nature a prêtées aux êtres qui lui sont les plus chers et les plus proches : aux amoureux du miel, les insectes. Ce sont les couleurs des guêpes. Je ne sais si cette idée s'est jamais présentée à l'imagination enfantine de cette race étrange, mais ce fut une expression créole qui m'y fit songer pour la première fois. En patois créole, la phrase : *pouend guêpe* (prendre une guêpe) veut dire parler d'amour à une jolie fille de couleur. Et plus on regarde ces costumes, plus on comprend que seule la Nature a su enseigner une si rare compréhension de la puissance de tonalités harmonieuses, une telle connaissance des charmes des lois chromatiques.

Ce soir, tandis que j'écris, la Pelée est plus lourdement coiffée que d'habitude. Sa coiffure est faite de nuages pourpres et

---

<sup>82</sup> Note des Classiques : anneaux clous, bijou créole martiniquais traditionnel, formé de fines plaques d'or enroulées en forme de cylindres vides, garnis de perles d'or aux extrémités, celles-ci étant reliés par une tige courbée servant à les suspendre au lobe de l'oreille.

lilas, magnifique [72] madras que le couchant strie de jaune. La Pelée est parée de son costume de fête comme une cypresse habillée pour un baptême ou un bal, et, dans son turban fantôme, une étoile scintille en guise de broche.

[73]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XIII**

---

[Retour à la table des matières](#)

En suivant la rue Victor-Hugo dans la direction du port et en franchissant la rivière Roxelane ou Rivière des Blanchisseuses, dont le lit rocailleux est, à perte de vue, tout blanc de linge non rincé, on descend par certaines rues tortueuses et étroites jusqu'à la place du Marché principal. C'est un quadrilatère bien pavé et bien ombragé avec, au milieu, une fontaine. Ici les marchands sont assis en rangées. Une moitié du marché est consacrée aux fruits et aux légumes, — l'autre moitié à la vente du poisson frais et de la viande. En y pénétrant on est tout d'abord étourdi par la [74] cohue, et assourdi par la tempête de babil créole qui vous assaille. Ensuite on discerne un ordre quelconque dans ce chaos, et on observe beaucoup de choses curieuses.

Au milieu de la place pavée, autour de la fontaine, on voit des barques remplies de poissons qui ont été portées à dos d'homme, ou, si elles sont très lourdes, roulées sur des diables. Et quels poissons ! Bleu, rose, lilas, écarlates, dorés. Ce ne sont point des teintes spectrales que celles-ci, mais des couleurs lumineuses, violentes comme des flammes ! On voit

aussi des tas de poissons longs et minces comme des barres d'argent, empilés les uns sur les autres, éblouissants, et d'égale grosseur de la tête à la queue ! Tout près, sont des monceaux de poissons bleus et roses, et là-bas on aperçoit une masse de dos azurs et de panses dorées... Sur des étalages on peut étudier des monstres de douze à quinze pieds de long ; le requin, la vierge, la tonne, — ou bien les excentricités. Voici des disques très minces pourvus de longs tentacules brillants et vermiculaires au lieu de nageoires, qui se tordent dans tous les sens comme les brins mouvants d'une frange d'argent. D'autres sont [75] hérissés d'épines ; d'autres encore, au corps de serpents, sont tachetés de façon à ressembler à des formes de granit rouge et poli. Ce sont les *moringues* <sup>83</sup>. Les *balépu* <sup>84</sup>, les *couliou* <sup>85</sup>, *macriau* <sup>86</sup>, *yazard* <sup>87</sup>, *tché-tcha* <sup>88</sup>, *bonnique* <sup>89</sup>, et *zorphi* <sup>90</sup> représentent à peu près toutes les teintes possibles du bleu et du violet. La *souris* <sup>91</sup> est rose et jaune ; la *patate* est

---

<sup>83</sup> Note des Classiques : *Gymnothorax moringa*, murène tachetée.

<sup>84</sup> Note des Classiques : ou balaou, petit poisson osseux argenté de la famille des *scomberésocidés*.

<sup>85</sup> Note des Classiques : ou coulirous, chinchard, caringue, du genre *Trachurus*.

<sup>86</sup> Note des Classiques : ou maquereau, nom vernaculaire de divers taxons.

<sup>87</sup> Note des Classiques : ou thazard, nom vernaculaire de plusieurs espèces de poissons proches des maquereaux.

<sup>88</sup> Note des Classiques : non identifié avec certitude, peut-être le sergent-major des Antilles ?

<sup>89</sup> Note des Classiques : ou bonite, nom vernaculaire donné à plusieurs poissons de la famille des Scombridae : maquereaux, thazards, thons.

<sup>90</sup> Note des Classiques : orphie, nom vernaculaire désignant des poissons serpentiformes du genre *Belone*.

<sup>91</sup> Note des Classiques : souris de mer, nom vernaculaire pouvant désigner des poissons d'espèces différentes.

noire et jaune ; le *gros-zié*<sup>92</sup> est vermeil ; la *couronne*<sup>93</sup> est rouge et noire. Leurs noms ne sont pas moins inconnus que leurs teintes : l'anguille de mer<sup>94</sup> est longue et mince comme un crayon ; le *Bon Dié manié moin* porte des empreintes de doigts ; le *lambi*<sup>95</sup>, énorme escargot de mer ; la *pisquette*<sup>96</sup> ; la *la-Une* ; la *lune*<sup>97</sup> ; le *crapaud de mer*<sup>98</sup>, à la dangereuse nageoire dorsale ; le *vermeil*<sup>99</sup> ; le *jaquel* ; le *chaponne*<sup>100</sup>, et cinquante autres encore, et à mesure que le soleil monte dans le ciel, on cache les poissons sous des feuilles de bananier et de balisier.

Plus surprenantes encore peut-être sont les variétés étonnantes de légumes verts, jaunes et multicolores, — de fruits de tous les tons et de toutes les formes dont on ne conserve qu'une impression générale d'odeurs délicieuses et de douces couleurs. Cependant certaines [76] excentricités produisent sur le visiteur une impression toute particulière. Voici un grand cylindre couleur ivoire qui a la forme d'une défense d'éléphant non courbée ; c'est un *chou-palmiste*, bourgeon terminal d'un

---

<sup>92</sup> Note des Classiques : Gros yeux, ou Vivaneau royal (*Etelis oculatus*).

<sup>93</sup> Note des Classiques : probablement la Vieille de corail ou Mérrou rouge (*Cephalopodis miniata*).

<sup>94</sup> Note des Classiques : poissons appartenant au genre des congres (*conger*).

<sup>95</sup> Note des Classiques : strombe géant (*Lobatus gigas*), gros escargot de mer.

<sup>96</sup> Note des Classiques : *Caranx ruber*, ou Carangue comade, Carangue franche, Carange à pisquettes...

<sup>97</sup> Note des Classiques : *Mola mola*, ou môle, poisson-lune...

<sup>98</sup> Note des Classiques : nom vernaculaire pouvant désigner plusieurs espèces de poissons de la famille des *Cottidae*.

<sup>99</sup> Note des Classiques : probablement le Vivaneau soie (*Lutianus vivanus*), mais le mot peut désigner d'autres espèces de poisson.

<sup>100</sup> Note des Classiques : probablement l'ombrine tachetée, ou tambour rouge (*sciaenops ocellatus*).

palmier, le cerveau d'un des plus nobles arbres des tropiques, que l'on abat pour obtenir ce fruit ! Cru ou cuit il se mange de bien des façons diverses, — en salade, en compote, en akras. Et aussitôt que ce cylindre compact de jeunes feuilles en germe a été enlevé, de grands vers apparaissent dans la cavité de l'arbre mort, des *vers-palmistes* <sup>101</sup> que l'on vend également sur ce marché où ils grouillent dans des bols ou dans des brocs. Frits vivants, ils ont, paraît-il, le goût d'amandes, et ils sont considérés (comme) un mets très délicat.

... Ensuite vous vous amusez à observer tous ces gens noirs, bruns ou jaunes, qui vous dévisagent avec curiosité sous leurs madras ou à l'ombre de leurs chapeaux de paille en forme de champignons, larges comme des parapluies. Et comme vous remarquez leurs dos, épaules, jambes, pieds et bras nus, vous constaterez que les couleurs de cette chair sont encore plus variées et plus surprenantes [77] que celle des fruits. Pourtant la plupart de ces peaux ne sont comparables qu'à des fruits ; les seuls termes de comparaison qu'emploient les gens de couleur eux-mêmes sont tous tirés des noms de fruits : comme, par exemple, la *peau sapotille*. La sapotille est le fruit brun et juteux du sapotier <sup>102</sup>, son écorce satinée ressemble à la peau humaine, et a la couleur exacte, quand elle est bien mûre, de certaines peaux de *sangs mêlés*. Mais les teints des races mêlées plus claires ressemblent, à mon avis, encore plus aux couleurs de fruits ; il y a des teints bananes, des tons citrons, ou orangés, parfois un reflet rougeâtre comme celui d'une mangue mûrissante. Les tons sombres sont sans doute très agréables à regarder et sont souvent remarquables ; parmi eux on voit tous les

---

<sup>101</sup> Note des Classiques : *Rhynchophorus palmarum*, charançon de 2 à 4 cm de longueur. Sa larve est comestible.

<sup>102</sup> Note des Classiques : *Pouteria sapota*, arbre pouvant atteindre une hauteur de 15 à 45 mètres. Son fruit, la sapote, a une pulpe rouge-orangée.

tons du bronze clair ; mais les teintes plus vives sont vraiment belles. Debout, parfaitement nus sur les pas des portes, ou jouant tout nus au soleil, on voit parfois des enfants étonnants ; des bébés couleur banane ou orange. Il existe également un type très rare qui est absolument différent de tous les autres et dont la peau dorée est d'un exquis jaune métallique. Les yeux sont allongés, bordés de [78] longs cils soyeux, les cheveux forment une masse de boucles qui, au soleil, révèlent des reflets bleus. Quel est le mélange de races qui a produit ce beau type ? Il y a un sang étrange dans cette fusion, qui n'est ni coolie <sup>103</sup>, ni africain, ni chinois, bien que l'on rencontre ici des types chinois d'une beauté indéniable.

Toute cette population est vigoureuse, gracieuse et saine. Tous les passants sont bien faits ; on ne voit ni visages malades ni membres chétifs. Si par hasard on rencontre quelqu'un ayant perdu un bras ou une jambe, c'est sûrement une victime du fer-de-lance <sup>104</sup>, ce serpent dont le venin putrifie les tissus vivants. Sans craindre d'exagérer, j'affirme qu'il faut avoir vu le développement musculaire des ouvriers de la Martinique pour le croire ; pour l'étudier il faut regarder les noirs et les sangs mêlés qui travaillent, nus jusqu'à la ceinture, sur les débarcadères, dans les fabriques de gaz, dans les abattoirs et sur les plantations les plus proches. Ils ne sont pas en général très grands, ils ne sont même pas d'une force extraordinaire, mais ils ont l'aspect de modèles pour sculpteurs. Ils semblent absolument dépourvus de tissus adipeux et leurs muscles [79]

---

<sup>103</sup> Note des Classiques : terme employé au dix-neuvième siècle pour désigner les travailleurs agricoles d'origine asiatique. Considéré de nos jours comme péjoratif, il n'est plus usité.

<sup>104</sup> Note des Classiques : deux serpents venimeux peuvent être appelés Fer de lance en Martinique : le Fer de lance commun (*Bothrops atrox*) et le Trigonocephale ou Fer de lance de la Martinique (*Bothrops lanceolatus*).

Saillissent <sup>105</sup> d'une façon qui vous surprend. Dans une tannerie, tandis que je regardais une dizaine de nègres, un jeune mulâtre vint à passer. Il avait le visage malin d'un faune et il ne portait qu'un *lantcho* <sup>106</sup> autour des reins. Et, même dans un bronze, jamais je n'ai vu un aussi beau jeu de muscles. Un professeur d'anatomie aurait pu s'en inspirer comme modèle. Un sculpteur, voulant créer un type de Mercure <sup>107</sup>, se serait contenté de prendre un moulage de ce corps, sans songer à y apporter la moindre modification. Cette condition physique provient du régime frugal, m'a assuré un jeune professeur français. Tous ces hommes vivent de morue salée et de fruits. Mais la frugalité seule ne suffirait certainement pas à produire cette symétrie et cette musculature ; celles-ci proviennent du croisement de races, du climat, de l'exercice continuel, du travail sain et de bien d'autres conditions. Il est également certain que le soleil des tropiques tend plutôt à dissoudre la chair superflue et à fondre tout tissu excessif, en ne laissant que la fibre musculaire dense et solide comme de l'acajou. Au *mouillage*, au pied d'un morne <sup>108</sup> vert, se [80] trouve l'emplacement des bains. Une plage rocailleuse s'arrondit sous les hauteurs des bois tropicaux. Les palmiers se courbent au-dessus de la plage. Des bateaux sont à l'ancre sur une eau bleue, contre un horizon jaune d'or. Un vaste flamboiement bleu. L'eau est claire comme du cristal, et tiède.

Il est à peine une heure après le lever du soleil, et les cimes du Mont Pelé sont encore tout estompées dans une brume

---

<sup>105</sup> Note des Classiques : impropriété de vocabulaire, le terme correct étant « *sail-lent* ».

<sup>106</sup> Note des Classiques : vêtement créole.

<sup>107</sup> Note des Classiques : dieu romain du commerce, puis, après son assimilation à l'Hermès grec, dieu des voleurs et messenger des dieux.

<sup>108</sup> Note des Classiques : en Martinique, hauteur au sommet arrondi.



bleue. Sous les palmiers, parmi les rocs de lave, et aussi plus haut dans de petites cabines perchées sur la pente, les baigneurs se déshabillent ou s'habillent. Les têtes de nageurs surgissent çà et là de l'eau. Les femmes et les jeunes filles entrent dans l'eau voilées de la tête aux pieds ; les hommes y pénètrent à peine vêtus, et certains adolescents sont même tout nus. De jeunes gamins bruns et jaunes y entrent en courant, nus, et nagent jusqu'aux rochers pointus qui surgissent noirs au-dessus de l'eau claire. Ils y grimpent un à un, et puis font un plongeon. Ainsi posés, prêts à plonger, sur le roc de lave noire, et se détachant contre l'éclat bleu du ciel, chaque silhouette souple, dorée par le soleil matinal, prend un aspect [81] statuesque et lumineux que les mots ne sauraient décrire. Ces petits corps paraissent irradier de la couleur, et la clarté azurée- intensifie la teinte. C'est à la fois idyllique et incroyable. Coomans <sup>109</sup> se servit de nuances plus pâles dans ses études pompéiennes, et ses figures ne furent jamais aussi symétriques. Cette chair ne ressemble pas à de la chair, mais plutôt à la pulpe de fruits.

---

<sup>109</sup> Note des Classiques : Pierre Olivier Joseph Coomans (1816/1889), peintre, illustrateur et graveur belge, inventeur du genre pompéien en peinture.

[82]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XIV**

---

[Retour à la table des matières](#)

Partout des croix, des petits autels, des calvaires, et des statues de saints. On remarque des crucifix et des statuette, même dans les branches, ou dans les creux des arbres qui ombragent les grandes routes. Lorsqu'on gravit les chemins vers l'intérieur du pays, on rencontre à chaque kilomètre une chapelle, ou une petite croix érigée sur un piédestal de maçonnerie ou dans une petite niche creusée exprès dans le mur, protégée par un grillage, derrière lequel on aperçoit l'image du Christ et de la Madone. Des lampes brûlent toute la nuit devant ces figurines.

[83]

Le village de Morne-Rouge, à environ deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer et à une heure de voiture de Saint-Pierre, est célèbre pour ses sanctuaires. C'est un lieu de pèlerinage aussi bien qu'un séjour balnéaire. Au-dessus du village, sur la pente escarpée d'un morne plus élevé, on remarque une succession singulière de petits édifices qui s'échelonnent jusqu'au sommet, quatorze petits tabernacles qui contiennent chacun un relief représentant un incident de la Passion du Christ.

C'est le Calvaire <sup>110</sup>, — et il faut être animé d'une foi vraiment plus que modérée pour accomplir l'exercice religieux de (le) gravir jusqu'au sommet du morne en récitant une prière devant chaque petit autel. Du porche de l'édifice le plus élevé, le village de Morne-Rouge apparaît si bas dans le lointain que l'on éprouve le vertige rien qu'à le regarder. Mais l'ascension vaut la peine d'être entreprise, même pour le profane, à cause de la vue superbe qu'on a du haut du morne. Sur toutes les hauteurs avoisinantes se dressent des chapelles votives et de grands crucifix.

Saint-Pierre est moins peuplé d'images que Morne-Rouge. Mais il y en a pourtant quelques-unes [84] de colossales qui sont visibles de toutes les parties du port. Sur les sommets dominant les quartiers du centre, un Christ gigantesque se dresse au-dessus de la baie ; et du Morne-Rouge qui limite la ville au sud, une grande Vierge blanche, — Notre-Dame de la Garde — veille sur les navires à l'ancre au mouillage.

Trois fois chaque jour un carillon superbe s'égrène sur la ville des tours de la Cathédrale blanche. Les jours de grande fête, les cloches sonnent d'une façon merveilleuse ; les sonneurs sont africains, et quelque chose du sentiment africain se devine dans leur façon impressionnante de sonner. Le bourdon a dû coûter une fortune ; qu'on le fasse parler, l'effet est saisissant : la ville entière vibre avec un son étrange, difficile à décrire : un gémissement profond et frémissant qui produit des harmonies inconnues lorsqu'il saisit et s'approprie les voix des plus petites cloches... On n'oublie pas facilement les sonneries d'un *bel midi*.

Derrière la Cathédrale, par-dessus les toits pointus de la ville et au pied du Morne-Orange boisé, se trouve le cimetière

---

<sup>110</sup> Note des Classiques : calvaire de la Délivrande.

du Mouillage. Il [85] est plein de beauté, cet étrange cimetière tropical ; la plupart des tombes basses sont couvertes de petites dalles noires et blanches, posées exactement à la façon du damier d'un jeu d'échecs. Au pied de chaque petite tombe se dresse une croix noire munie d'une plaque blanche qui porte, inscrit en lettres délicates et gracieuses, le nom du défunt. Ces petites tombes sont si jolies qu'on se croirait presque dans un cimetière de poupées. Çà et là, de minuscules chapelles de marbre ont été construites au-dessus des morts, et contiennent des Madones, des Christs et des petits anges blancs, tandis que des plantes grimpantes aux fleurs blanches s'enroulent autour des piliers. La mort semble si lumineuse ici que l'on y songe inconsciemment comme à une douce résurrection de cette douce terre verte, comme une vapeur invisible qui se fond dans le jour prodigieux. Tout est clair, net et beau ; l'air est alourdi par le parfum du jasmin et des lys blancs, et le palmier, emblème de l'immortalité, dresse sa tête à cent pieds d'altitude dans la lumière bleue. Il y a des rangées de ces arbres symboliques et majestueux dans le cimetière de Saint-Pierre ; deux énormes palmiers [86] en gardent l'entrée ; les autres, aux troncs blancs, s'élèvent parmi les tombes, dressant leurs immenses parasols de verdure plus haut que les tours de la Cathédrale.

Et derrière tout cela, la vie muette et verte des Mornes lutte pour descendre et envahir le repos des morts. Elle avance des tentacules verts au-dessus des murs sous lesquels elle pousse des racines solides ; elle attaque chaque joint de la maçonnerie patiemment, imperceptiblement, et pourtant presque irrésistiblement.

Un jour il y aura peut-être un grand changement dans la petite ville de Saint-Pierre <sup>111</sup>. On y trouvera peut-être moins d'argent, moins de zèle de se souvenir des morts. Alors, pardessus le mur, la légion verte du Morne s'avancera sans rencontrer de résistance ; les plantes grimpantes frayeront le chemin, disloquant les jolies tombes, arrachant les dalles noires et blanches. Puis viendront les géants qui saperont plus profondément en tâtant afin de trouver les poussières des cœurs, en fouillant parmi les ossements... Et alors tout ce que l'amour a caché dans ce cimetière sera restitué [87] à la Nature, absorbé par les riches sèves de sa végétation pour revivre dans ses éclats de couleur, et pour ressusciter dans les offrandes d'émeraude et d'or qu'elle tend vers le grand soleil.

---

<sup>111</sup> Hearn écrivit ces paroles prophétiques en 1887.

[88]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XV**

---

[Retour à la table des matières](#)

... Vue de la baie, la petite ville rouge, blanche et jaune ne forme qu'une raie multicolore contre le vert brillant de cette île montagneuse. Il n'y a pas de sol nu ; pas de rocher nu. Les chaînes de montagnes s'élèvent par rangées successives vers l'intérieur, et sont encore couvertes de forêts ; les bois tropicaux montent jusqu'aux cimes à une hauteur de quatre ou cinq mille pieds <sup>112</sup>. Décrire la beauté de ces bois, même de ceux qui couvrent les mornes aux alentours immédiats de Saint-Pierre, me semble presque impossible. Pour décrire certaines formes et certaines couleurs, [89] il faudrait créer des mots nouveaux. Ceci est surtout vrai pour ce qui concerne la couleur ; celui qui ne connaît que les tons de la végétation septentrionale ne peut se former une idée précise du vert d'une forêt tropicale, couleur qui rappelle celle d'un embrasement vert. On n'a qu'à suivre la route de Saint-Pierre par la Savane du Port, pour se trouver après vingt minutes de marche en face du Morne Parnasse et à l'orée d'un grand bois, reste de l'énorme

---

<sup>112</sup> Note des classiques : environ 1200 à 1500 mètres.

végétation qui recouvrait jadis toute l'île. Alors, on commence à comprendre avec une sorte d'effroi ce que c'est qu'une forêt tropicale, en regardant cette montée de belles formes vertes qui s'élève jusqu'à mille pieds d'altitude. On dirait une surface apparemment solide de couleurs voyantes, rugueuses comme une falaise. On ne distingue pas facilement dans cette masse des arbres entiers, on n'aperçoit que des ébauches : les rêves d'arbres, des *Dorésqueries* <sup>113</sup>. Des formes qui semblent fléchir sous le poids de plantes grimpantes se dressent à cent pieds de hauteur. D'autres, également grandes, s'élèvent au-dessus de celles-là, — et plus haut encore une véritable légion de monstruosité végétales [90] se penchent, s'inclinent et se courbent, élevant des bras verts, projetant des coudes et des courbes pareils à des dos ou des épaules, traçant des caricatures de dos et de jambes... Aucun faite distinct n'apparaît, sauf là où un palmier dresse sa crête très haut dans cette lutte pour atteindre le soleil. Tout le reste semble voilé, à demi caché, à demi étouffé par de lourdes plantes grimpantes. Des lianes d'un vert ardent dissimulent toutes les branches et toutes les tiges : elles forment des draperies, des tentures et des cascades immobiles qui se déversent comme un silencieux et épais débordement, — surprenante invasion de vie parasitaire. Tout ceci est d'une beauté étrange et effroyable, et pourtant le spectacle est imparfait. Les plus beaux arbres ont été abattus, on ne voit que la ruine de ce qui a été. Pour voir la véritable forêt vierge, il faut pénétrer très loin dans l'intérieur de l'île.

Cependant le vert n'est pas toujours le ton dominant dans ces bois. Pendant une brève saison qui correspond à certains de nos mois d'hiver, les forêts éclatent tout d'un coup en une

---

<sup>113</sup> Note des Classiques : qualificatif de l'invention de l'auteur visant probablement à comparer l'exubérance de la végétation à la richesse des compositions de l'illustrateur français, Gustave Doré (1832/1883).

véritable conflagration de couleurs, causée par l'épanouissement des lianes cramoisies, [91] jaune-canari, bleues et blanches. Il y a d'autres floraisons, mais celle des lianes, à elle seule, a une force chromatique suffisante pour transformer tout l'aspect du paysage.



[92]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XVI**

---

[Retour à la table des matières](#)

La forêt des Antilles ne saurait être décrite plus puissamment que par le Docteur F. Rufz <sup>114</sup>, un créole <sup>115</sup> martiniquais, dont je me permets de citer les pages suivantes :

« La mer, la mer seule, parce qu'elle est le plus colossal des spectacles mondiaux, peut nous fournir un terme de comparaison dans notre effort pour décrire les grands bois... Mais, même alors, il faut s'imaginer la mer par une journée de tempête, soudain immobilisée dans l'expression de sa plus grande furie. Car les sommets de ces bois immenses répètent toutes les inégalités de terrain qu'ils [93] recouvrent. Et ces inégalités sont des montagnes de 4.200 à 4.800 pieds d'altitude, et des vallées d'une profondeur correspondante. Tout ceci est caché,

---

<sup>114</sup> Note des Classiques : Etienne Rufz de Lavison (1806/1884), maire de Saint-Pierre, Président du Conseil Général de la Martinique, directeur du jardin d'acclimatation.

<sup>115</sup> Note des classiques : le terme désigne aujourd'hui toutes les personnes nées dans les anciennes colonies européennes d'Amérique et des Mascareignes, mais, à l'époque de l'auteur, il ne désignait que les colons d'ascendance européenne.

fusionné ensemble et égalisé par la verdure en ondulations denses et énormes, — en d'immenses houles de feuillage. Seulement, au lieu d'une ligne blanche à l'horizon, on a une ligne verte ; au lieu de scintillements bleus, ce sont des scintillements verts, — et cela dans toutes les teintes, dans toutes les combinaisons dont le vert est capable ; vert foncé, vert clair, vert jaune, vert noir.

Lorsque nos yeux se lassent, — si c'est possible, — de contempler l'extérieur de ces bois gigantesques, essayons de pénétrer à l'intérieur. Quel chaos inextricable ! Les sables de la mer ne sont pas plus serrés les uns contre les autres que ne le sont ici les arbres : certains sont droits ; d'autres recourbés, d'autres infléchis, tombés, appuyés les uns contre les autres ou dressés en haute pile. Des lianes grimpantes qui franchissent l'espace séparant un arbre d'un autre, comme des cordes passant de mât en mât, aident à combler tous les vides de ce treillage ; et des parasites, — non [94] des parasites timides comme le lierre ou la mousse, — mais des parasites qui sont de véritables arbres greffés sur d'autres arbres, dominant les troncs primitifs, les terrassent, usurpant la place de leurs feuillage et retombant à terre en formant des saules pleureurs factices. Ici on ne trouve pas, comme dans les grandes forêts du Nord, l'éternelle monotonie de bouleaux ou de sapins ; non, ici c'est le royaume de la variété infinie ; les essences les plus diverses se heurtent, s'entrelacent et se dévorent. Tous les rangs, tous les ordres se confondent comme dans une foule humaine. Le doux et tendre balisier <sup>116</sup> ouvre son parasol de feuilles à

---

<sup>116</sup> Note des Classiques : *Heliconia caribaea*, ou balisier des Caraïbes, plante à fleurs de la famille des *Heliconiaceae*.

côté du gommier <sup>117</sup> qui est le cèdre des colonies. On voit l'*acomat* <sup>118</sup>, le *courbaril* <sup>119</sup>, l'*acajou* <sup>120</sup>, le *tendre-à-caillai* <sup>121</sup>, le *bois-de-fer* <sup>122</sup>... Mais autant énumérer par leur nom tous les soldats d'une armée. Notre chêne, le *balata* <sup>123</sup>, oblige le palmier lui-même à s'allonger prodigieusement afin d'attraper quelques minces rayons de soleil... Car ici il est aussi difficile pour les pauvres arbres d'obtenir un rayon de ce roi du monde que pour nous, sujets d'une monarchie, d'obtenir un regard de notre souverain. Quant au sol, inutile d'essayer de [95] l'examiner ; il se trouve en-dessous de nous à une profondeur sans doute aussi grande que le fond de la mer ; il a disparu, il y a longtemps, sous l'amoncellement des débris, sous une sorte de fumier qui s'y est accumulé depuis la Création ; on y enfonce comme dans une boue argileuse ; on marche sur des troncs putréfiés dans une poussière innommable. C'est ici, en vérité, que l'on peut se rendre compte de ce que signifie

---

<sup>117</sup> Note des Classiques : nom générique des arbres produisant de la gomme, soit, pour les Antilles, le Gommier rouge (*Bursera simaruba*) et le Gommier blanc (*Dacryodes excelsa*).

<sup>118</sup> Note des Classiques : genre d'arbres mellifères pouvant atteindre une grande taille pour certaines espèces.

<sup>119</sup> Note des Classiques : *Hymenaea courbaril*, grand arbre pouvant atteindre 30 mètres de hauteur. Son bois, très dur, est recherché en ébénisterie pour ses qualités mécaniques.

<sup>120</sup> Note des Classiques : nom vernaculaire désignant un ensemble d'arbres tropicaux, de la famille des *Méliacées*, à bois de couleur rose pâle à rouge.

<sup>121</sup> Note des Classiques : ou tendre-à-caillou (*Acacia muricata*), arbre pouvant atteindre une quinzaine de mètres de hauteur, au bois d'une extrême dureté.

<sup>122</sup> Note des Classiques : nom vernaculaire pouvant renvoyer à des arbres de genres différents.

<sup>123</sup> Note des Classiques : balata franc (*Manilkara bidentata*), grand arbre pouvant atteindre 45 mètres de hauteur. Il est utilisé en charpente et en menuiserie, ce qui explique sans doute la curieuse comparaison effectuée dans le texte avec le chêne.

vraiment l'antiquité végétale... Une lumière livide, verdâtre, bleuâtre, comme la clarté de la lune à minuit, confond les formes vraies et fantastiques. Une humidité méphitique <sup>124</sup> s'exhale de toutes parts ; il règne une odeur de mort, et un calme qui n'est pas le silence (car l'oreille croit percevoir le grand mouvement perpétuel de la composition et de la décomposition) vous inspire cette horreur mystérieuse et ancienne que les Anciens ressentaient dans les forêts primitives de la Germanie ou de la Gaule :

*Arboribus suis horror inest* <sup>125</sup>. »

---

<sup>124</sup> Note des Classiques : qui génère des exhalaisons toxiques et à l'odeur désagréable.

<sup>125</sup> *Enquête sur le Serpent de la Martinique* (Vipère Fer-de-Lance, Bothrops Lancéolé, etc.). Par le Docteur E. Rufz : éd. 1859. Paris ; Germer-Ballière, pp. 55-57 (note). Ajout des Classiques : traduction littérale de la fin d'une citation latine tirée de la *Pharsale* de Lucain : « *Il y a de l'horreur dans les arbres* ». La citation complète est « *Non ulli frondem praebentibus aerae Arboribus suis horror inest* ».

[96]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XVII**

---

[Retour à la table des matières](#)

Le sentiment d'effroi qu'inspire une forêt tropicale est certainement plus intense que la crainte mystique qu'aucun désert boisé du Nord a jamais pu éveiller... L'éclat presque surnaturel des couleurs, l'intensité de cet océan de frondaisons, et l'obscurité violette des rares brèches qui révèlent sa profondeur inconcevable ; les millions de sons mystérieux qui forment son murmure continu, tout cela évoque l'idée d'une force créatrice qui terrifie. L'homme se sent ici comme un insecte ; il est craintif comme un lépidoptère <sup>126</sup>, sur le qui-vive contre des ennemis impitoyables, [97] et cette crainte n'est pas sans fondement. Ce serait une folie que de pénétrer sans guide dans ces abîmes verts, car même avec les meilleurs guides il y a du péril. La Nature y est dangereuse ; les forces qui créent sont celles qui putréfient ; ici la vie et la mort se transmettent continuellement leurs offices dans l'incessante transformation des forces, — fondant et reformant la substance dans le même

---

<sup>126</sup> Note des Classiques : ordre des papillons. Le terme est ici employé comme un succédané « *savant* » au mot « *papillons* ».

vaste creuset. Il y a des arbres qui distillent du venin ; il y a des plantes qui ont des dards ; il y a des parfums qui troublent le cerveau ; il y a des plantes grimpantes froides et vertes, dont le contact provoque des ampoules comme le contact du feu ; tandis que dans tous les coins, dans toutes les ombres, il y a un grouillement de vie inconnue, belle ou hideuse, — insectes, reptiles, oiseaux, — qui luttent, s'entre-dévorent et s'entre-tuent. Mais le grand péril de la forêt, le danger qui en écarte même le naturaliste, c'est la présence du terrible *fer-de-lance*, — *trigonocephus lanceolatus*, *bothrops lanceolatus*, le plus mortel des reptiles occidentaux, et sans doute un des serpents les plus redoutables du monde entier. Il n'y en a pas moins de huit espèces différentes, [98] la plus ordinaire étant la vipère gris foncé tachetée de noir, couleur qui permet à ce reptile de se cacher parmi les racines protubérantes des arbres en s'y enroulant et en dissimulant sa tête triangulaire. Parfois le serpent est d'un jaune clair ; alors il est difficile de le distinguer du régime de bananes autour duquel il s'enroule. Ou bien encore, il est jaune foncé ou jaune brun, ou lie de vin tacheté de rose et noir, ou noir mat, avec un ventre jaune, — en somme de toutes couleurs du sol des forêts tropicales, couleur de vieille écorce ou d'arbres en décomposition. L'iris de l'œil de ce reptile est orange avec des étincelles rouges ; la nuit il reluit comme un charbon ardent.

Et le *fer-de-lance* règne en monarque absolu sur les montagnes et dans les ravins. Le jour il est seigneur des forêts et des solitudes ; et la nuit il étend son empire sur les grandes routes, les chemins familiers, les parcs, les jardins publics. À moins de vivre dans la ville même, il faut demeurer chez soi une fois la nuit tombée. S'il vous arrive d'être en visite après le coucher du soleil, à même un mille de la ville, vos amis vous préviendront avec inquiétude [99] de ne pas suivre le boulevard pour rentrer chez vous, et de vous tenir autant que

possible au milieu du chemin. Même en plein midi, il ne faut pas songer à pénétrer dans les bois sans un guide expérimenté ; on ne pourrait se fier à ses propres yeux pour discerner le danger ; à tout moment une branche, un nœud de lianes, une racine rose ou grise, un régime de fruits jaunes peuvent s'animer, se tordre, bondir, frapper... Alors vraiment on éprouve le besoin d'une aide rapide. Car dès quelques battements de cœur, la chair se tuméfie, se glace et s'amollit. Bientôt elle se décolore et se couvre de taches violacées, tandis qu'un froid glacial se répand dans tout le sang. Si le « panseur » ou le médecin arrive à temps, et qu'aucune veine n'ait été transpercée, il y a encore de l'espoir. Mais si, comme il arrive souvent, le serpent a mordu directement dans une veine du pied ou de la cheville, rien ne pourra sauver la victime. Même lorsque la vie est sauvée, le danger n'est pas écarté. La nécrose des tissus se déclare ; la chair se corrompt et se détache des os par lambeaux, et les couleurs de la putréfaction simulent les tons de la décomposition végétale : les gris, les [100] roses, les jaunes sinistres des troncs qui pourrissent dans le sol sombre qui leur a donné la vie. La victime humaine pourrit comme pourrissent les arbres, — s'effrite et se dissout comme s'effrite la substance des palmiers et des *balatas* morts ; elle meurt par la *Mort des Bois*...

Aujourd'hui on trouve rarement un *fer-de-lance* mesurant plus de six pieds de long ; les dimensions du reptile semblent avoir été considérablement réduites par la guerre inlassable que l'homme lui a livrée depuis l'époque du Père Labat <sup>127</sup> qui dit avoir vu un *fer-de-lance* de neuf pieds de long et de cinq

---

<sup>127</sup> Note des Classiques : Jean-Baptiste Labat, dit le Père Labat (1663/1738), prêtre missionnaire dominicain, explorateur et colonisateur, auteur de célèbres récits de voyage.

pouces de diamètre. Il parle aussi d'un *couresse* <sup>128</sup>, — serpent beau et inoffensif, ennemi, paraît-il, des *fers-de-lance*, — qui aurait mesuré dix-pieds de long et qui était gros comme le bras d'un homme. Mais maintenant on voit rarement un grand *couresse*. Les forestiers nègres tuent les deux reptiles indistinctement ; et comme les vieux reptiles sont ceux qui ont le moins de chance d'échapper à l'observation, les chances de la survie d'exemples de reptiles remarquables diminuent chaque année avec le décroissement du pays boisé.

[101]

Mais on peut pourtant douter que le nombre de reptiles dangereux ait beaucoup diminué depuis la première période coloniale. Chaque femelle pond de quarante à soixante petits par portée. Les repaires préférés du *fer-de-lance* sont généralement inaccessibles et inconnus, et il se multiplie de façon prodigieuse. Ce n'est, en somme, que le surplus de sa progéniture qui envahit les champs de canne à sucre et qui rend les routes dangereuses après le coucher du soleil ; et pourtant en une année on a tué plus de trois cents serpents sur une seule plantation ! L'introduction de la mangouste des Indes <sup>129</sup> fut tout à fait utile comme méthode de suppression. La mangouste tue, en effet, le *fer-de-lance* quand elle (en) a l'occasion, — mais elle tue aussi les poules et leur suce le sang. Et ceci la condamne irrévocablement chez les nègres campagnards, qui vivent, en grande partie, de l'élevage et de la vente des poules.

---

<sup>128</sup> Note des Classiques : *Erythrolamprus cursor*, espère de serpent endémique de la Martinique. Elle est considérée comme probablement éteinte depuis 1996, la dernière observation certaine ayant été faite au Rocher du Diamant en 1968.

<sup>129</sup> Note des Classiques : la mangouste est un carnivore de la famille des *Herpestidae*. Il en existe plus d'une trentaine d'espèces.



... Les animaux domestiques discernent souvent la présence de leur ennemi mortel bien avant que l'œil humain n'ait pu l'apercevoir. Si votre cheval se cabre dans l'obscurité, et se met à trembler et à suer, n'essayez point de [102] continuer votre route avant d'être certain que le chemin est libre. Votre chien revient vers vous en pleurant et frissonnant ? Vous ferez bien de faire attention à cet avertissement. Les animaux qui vivent sur les propriétés de campagne essaient, en général, de lutter pour leurs vies : la poule se bat pour ses poussins ; le taureau s'efforce de piétiner et d'éventrer son souple ennemi ; le porc livre un combat plus heureux, mais l'animal qui craint le moins ce monstre, c'est le chat. En apercevant un serpent, la chatte met immédiatement ses petits à l'abri, puis elle s'avance crânement à sa rencontre. Elle s'avancera jusqu'à la limite extrême de la portée du serpent, et se mettra à feindre en le taquinant, en l'effrayant, en essayant de le forcer à frapper. Il faut alors voir briller les yeux d'émeraude et de topaze. Ils lancent de véritables flammes ! Un instant plus tard et la tête triangulaire se soulève, sifflant au-dessus de ses anneaux et frappe, rapide, comme mue par des ailes. Mais plus rapide encore est la patte armée qui l'écarte et la précipite, blessée, dans la poussière. Cependant la chatte n'ose toujours pas bondir ; l'ennemi, encore actif, a presque aussitôt [103] reformé ses anneaux. Mais elle est toujours devant lui, le guettant, pupille verticale contre pupille verticale. De nouveau le serpent fouette et darde ; de nouveau la chatte pare le coup ; la mort vivante est écartée une deuxième fois ; la peau écaillée est lacérée et un œil a cessé de briller. Une troisième fois le serpent frappe et la chatte répète son coup rapide, tranchant. Mais le trigonocéphale est aveuglé, étourdi : avant même qu'il ait pu s'enrouler, la chatte bondit, clouant l'horrible tête plate à terre de ses deux pattes musclées. Mais cependant il peut se tordre, s'enrouler, frapper le sol de sa queue, essayer d'étrangler son adversaire. En vain ! Il ne relèvera jamais la tête. Un instant plus tard et il s'immobilise :

les dents aiguës et blanches de la chatte ont coupé la vertèbre  
à l'arrière du crâne triangulaire.

[104]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XVIII**

---

[Retour à la table des matières](#)

Le Jardin des Plantes n'est pas absolument à l'abri des serpents, car le trigonocéphale va partout, rampant même jusqu'aux sommets des cacaotiers, nageant dans les rivières, escaladant les murs, se cachant dans les toits de chaume de palmier, et pondant dans les tas de bagasse <sup>130</sup>. Donc, si on désire se former une idée de la magnificence de la végétation de la Martinique sans courir le risque de pénétrer dans les grands bois, on n'a qu'à visiter le Jardin des Plantes, en ayant soin de bien regarder lorsqu'on franchit des arbres abattus, et lorsqu'on se fraie un chemin à travers des [105] branches mortes. Le Jardin est situé à moins de deux kilomètres de la ville sur les pentes du Morne-Parnasse, et, pour le former, on a utilisé la forêt primitive elle-même, de sorte que la plus grande partie du Jardin est une véritable forêt vierge. La Nature a accompli ici infiniment plus que l'Art de l'homme, — bien que cet art ait beaucoup contribué à créer le charme de l'endroit, — et jusqu'à tout dernièrement le résultat obtenu pouvait être considéré comme une des merveilles du monde. Dès que l'on franchit la

---

<sup>130</sup> Note des Classiques : résidu des tiges de canne à sucre dont on a extrait le jus.

grille d'entrée, on se trouve dans le crépuscule, quoique le soleil soit peut-être aveuglant dehors sur la route blanche. Tout est dans une pénombre verte, à travers laquelle on devine des troncs immenses. En suivant le premier chemin à gauche, on peut obtenir la meilleure vue d'ensemble. Comme on s'avance, le Jardin s'approfondit à droite toujours de plus en plus en une sorte de ravin ; à gauche s'élève une espèce de falaise toute voilée de feuillage, et tout cela est baigné par la belle pénombre crépusculaire des frondaisons d'arbres séculaires dont les faîtes se rejoignent. Des palmiers aux racines qui s'étendent à cent pieds sous terre [106] dressent leurs têtes à cent pieds d'altitude <sup>131</sup>, et cependant ils atteignent à peine la lumière. Plus loin le ravin s'élargit pour encadrer deux petits lacs tachetés d'îles artificielles, qui sont des miniatures de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Dominique. Ces îles sont couvertes de plantes des tropiques, dont beaucoup sont inconnues même ici ; elles viennent des Indes, du Sénégal, d'Algérie et de l'Orient le plus extrême. Ses fougères arborescentes, d'une grâce ignorée, montent en frémissant du chemin qui longe le bord du lac ; et le grand *arbre-du-voyageur* <sup>132</sup> déploie son éventail colossal. Des lianes géantes pendent en guirlandes et en festons au-dessus du chemin ; des cordes vertes tordues, plantes grimpantes qui descendent à terre pour reprendre racine, pendent partout ; et des parasites aux tiges épaisses comme des câbles s'enroulent autour des arbres comme des boas... Sur les troncs qui s'élancent à perte de vue vers l'immensité verte d'en haut, on ne voit pas d'écorce. On ne peut deviner à quelle essence ils appartiennent ; ils sont enveloppés

---

<sup>131</sup> Note des Classiques : un peu plus de trente mètres, le pied valant 30,48 cm.

<sup>132</sup> Note des Classiques : *Ravenala madagascariensis*, plante herbacée possédant une sève abondante et potable, ce qui lui a valu d'être considérée comme la providence du voyageur, d'où son nom.

d'une gaine si épaisse de plantes parasites qu'ils ressemblent à des piliers de feuilles. Entre soi et le ciel, où tout lutte [107] pour parvenir au soleil, se déploie une voûte presque ininterrompue de feuilles, une vague confusion verte, où on ne distingue rien de particulier.

De temps à autre, on parvient à des brèches dans le ravin vert à gauche, ouvertures créées par des cascades qui se précipitent d'un bassin de pierre brune et moussue dans un autre, ou des trouées occupées par des degrés de roc, verdis par des mousses et décolorés par le temps. Ces marches mènent à des sentiers plus élevés, et tous les ouvrages de pierre, — grottes, ponts, bassins et marches, — sont noircis par le temps et veloutés de mousse. Ce jardin appartient à un autre siècle ; des décrets spéciaux furent passés à son sujet en l'an II de la République. Il est très étrange et suggère un idéal artistique aussi ancien, et même plus ancien que Versailles... Mais aujourd'hui encore il est incomparablement beau.

Enfin on approche à l'extrémité du chemin pour entendre le rugissement de la cataracte. Une brèche perce la voûte verte au-dessus du lit d'une rivière à vos pieds ; et à un brusque tournant, vous apercevez tout à coup la cascade. Devant vous se dresse le Morne-Parnasse [108] lui-même, et contre la chute lumineuse qui tombe d'en haut, on remarque le bord d'un précipice. Et l'écume roulante d'une cataracte le franchit comme une fumée qui tombe, pour être rattrapée plus bas par une suite de bassins moussus... Le premier bond de l'eau franchit 70 pieds de hauteur... Joséphine <sup>133</sup> vint-elle jamais rêver sur ce

---

<sup>133</sup> Note des Classiques : Marie Joséphe Rose Tascher de La Pagerie, dite Joséphine de Beauharnais (1763/1814). Première épouse de l'empereur Napoléon Ier, elle était née aux Trois-Ilets en Martinique

banc ombragé tout près de la cascade ?... Elle connaissait tous ces sentiers par cœur, et ils durent sûrement hanter ses rêves.

Revenant par un autre chemin, on apercevra peut-être d'autres chutes d'eau, — mais aucune aussi imposante que la première. Cependant elles sont très belles, et on oubliera difficilement l'une d'elles, flanquée à son sommet de palmiers aux troncs blancs, qui élèvent leurs feuilles si haut dans la lumière que leur altitude donne le vertige. Etourdissante aussi est la magnificence de la grande colonnade de palmiers et d'angélines de deux cents pieds de haut <sup>134</sup> dans laquelle on s'engage si on suit le chemin qui longe la rivière à partir de la cascade, — la fameuse *Allée des Duels* <sup>135</sup>.

L'immense hauteur, la solennité de la colonnade de ces arbres anciens dans la pénombre [109] verte, — l'étrangeté de formes à peine distinctes et qui évoque des idées d'aspiration silencieuse, de triomphe ou de désespoir, — tout cela contribue à produire une singulière impression d'effroi. On est seul, on n'entend aucune voix humaine, aucun son, sauf la course de la rivière par-dessus les rochers volcaniques et le fourmillement de milliers de lézards, de grenouilles d'arbres, et de petits crapauds. On n'aperçoit aucun visage humain, mais tout autour de soi on remarque le travail de l'homme partout rongé et dévoré par la Nature ; — ponts démolis, marches qui glissent, arcades abattues, fontaines étouffées aux bassins vides, — et de partout s'élève une acre odeur de décomposition... Cette odeur omniprésente vous affecte désagréablement ; elle ne

---

<sup>134</sup> Note des Classiques : environ 61 mètres de hauteur.

<sup>135</sup> Note des Classiques : allée bordée de palmiers aux troncs blancs culminant à plus de soixante mètres de hauteur. Ce jardin d'acclimatation et de promenade, d'une étendue de six hectares à son apogée, s'élevait sur les pentes du morne Parnasse. Il a été détruit par l'éruption de 1902.

cesse de vous rappeler que là où la Nature est la plus puissante à charmer, elle est aussi la plus puissante à détruire.

Le beau jardin n'est plus aujourd'hui que la ruine de ce qu'il fut jadis. Depuis la chute du Second Empire, il a été terriblement négligé et saccagé. Un agronome quelconque, que la République a chargé du soin de l'entretenir, en commença la destruction en abattant des [110] arbres énormes et magnifiques, y inclus une superbe allée de palmiers, *dans le seul but d'y cultiver des roses*. Mais les rosiers ne voulurent jamais y pousser, et les serpents se vengèrent de ce massacre, en transformant la roseraie en une zone dangereuse, car ils pullulent toujours dans les fourrés et parmi les arbustes lorsqu'on a arraché les arbres de la forêt... Plus tard le jardin fut très détérioré par des ouragans et des pluies torrentielles ; la rivière de la montagne déborda, emportant les ponts et démolissant tous les ouvrages de pierre. On n'essaya pas de réparer ces destructions, mais la négligence seule n'eût pas suffi à ruiner la beauté de cet endroit. Il fallait pour cela la barbarie. Sous le régime nègre-radical actuel <sup>136</sup>, on a donné l'ordre de détruire les arbres qui sont plus anciens que la colonie elle-même ; et des merveilles, qui ne sauraient être remplacées avant des centaines de générations, furent abattues et converties en charbon de bois pour, l'usage des institutions publiques !

---

<sup>136</sup> Note des Classiques : à l'époque du voyage de l'auteur, soit en 1887, la Martinique était secouée par des mouvements sociaux en lien avec la crise économique mondiale provoquée par la surproduction du sucre. Il fait peut-être allusion ici à la répression féroce qui s'ensuivit et qui frappa les esclaves. L'expression choque aujourd'hui par la connotation raciste qui peut lui être associée.

[111]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XIX**

---

[Retour à la table des matières](#)

... Comme les paroles des poètes semblent grises en présence de cette Nature ! L'énorme poème silencieux de couleur et de lumière (vous qui ne connaissez que le Nord, vous ne connaissez pas la lumière) du ciel et de la mer, des bois et des cimes, dépasse l'imagination au point de la paralyser, — se moquant du langage de l'admiration, déliant toute puissance d'expression. Ce qui se déploie devant vous ne saurait être ni peint ni chanté, car il n'y a nulle subtilité d'art ou de paroles qui puisse le refléter. La Nature réalise nos idéaux <sup>137</sup> [112] les plus élevés de beauté, comme on donne des jouets à un enfant. Et la vue de cette suprême expression terrestre, de magie créatrice, engourdit la pensée... Dans les grands centres de la civilisation, nous n'admirons et nous n'étudions que les résultats de l'esprit, — les produits de l'effort humain ; ici nous ne considérons que les œuvres de la Nature, — mais de la Nature dans toute sa puissance primitive comme à l'aube légendaire

---

<sup>137</sup> Note des Classiques : le texte porte « idéals », alors que le pluriel du mot « idéal » est « idéaux ».



de la terre. L'homme ici ne semble guère avoir plus de rapport que l'insecte avec la vie verte qui l'entoure ; et les résultats de l'effort humain semblent impotents comparés au travail de ces vastes forces aveugles qui habillent les pics et couronnent les cratères éteints d'une forêt impénétrable. L'air même s'oppose à la pensée, — il est soporifique, et cependant imprégné d'activités de dissolution si puissantes que l'arbre le plus fort se met à fondre comme de la cire dès l'instant où il a cessé de vivre. Pour l'homme, le seul fait d'exister est un effort. Sans doute, la lutte perpétuelle que soutient le sang pour se protéger contre la fermentation exige-t-elle une si grande déperdition d'énergie vitale qu'il ne [113] reste de superflu pour aucun effort cérébral...

... Il me semble que l'artiste ressentirait son impuissance à peine moins que le poète ou le philosophe. Dans Saint-Pierre, il découvrira peut-être un pittoresque étonnant qui tentera son crayon. Mais lorsqu'il se trouvera seul avec la Nature, il comprendra qu'il ne possède pas de couleurs. Les luminosités du feuillage tropical ne sauraient être imitées que par le feu. Le peintre qui désire représenter une forêt des Antilles, — un paysage des Antilles, — doit prendre son point de vue d'une très grande hauteur, où les couleurs ne lui parviennent qu'atténuées et affaiblies par la distance, teintées de bleu et de pourpre par l'atmosphère surprenante.

Comme j'écris ces lignes, le soleil se couche, et il se déclenche de véritables ensorcellements de couleurs. Et, au bout de la rue étroite et raide qui descend jusqu'à la baie, je vois l'immobile silhouette du *steamer* se dessinant contre une prodigieuse lumière jaune, sur une mer parfaitement verte sous un ciel lilas.

[114]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XX**

---

[Retour à la table des matières](#)

Dans ces latitudes tropicales, la nuit ne tombe pas, ne descend pas sur la terre aux nombreuses cimes ; elle paraît plutôt s'élever du sol comme une exhalaison. La ligne de la côte s'assombrit la première ; puis les coteaux ; les collines et les vallées se remplissent d'ombre : ensuite, très vite, l'obscurité monte jusqu'aux hauteurs, dont la cime la plus élevée continuera peut-être à flamboyer à son extrémité comme un volcan, pendant plusieurs minutes encore après que tout le reste de l'île est voilé d'obscurité, et que toutes les étoiles brillent au ciel...

[115]

... Les nuits tropicales ont une splendeur qui est étrange aux yeux des septentrionaux. Le ciel ne paraît pas si élevé ni si éloigné que dans le Nord ; mais les étoiles sont plus grandes et d'une luminosité plus intense.

Avec le lever de la lune, tout le violet du ciel rougit, et on voit presque cette couleur rosée, annonciatrice de l'aube du Nord. Puis la lune apparaît au-dessus des Mornes, très grande, très brillante, plus brillante certainement que bien des soleils brumeux que l'on distingue pendant les novembres

septentrionaux. Et elle semble avoir un magnétisme particulier, cette lune tropicale. Les oiseaux nocturnes, les insectes, les grenouilles, — tout ce qui chante, — se met à chanter très bas, par les nuits de pleine lune. La vie des bois tropicaux commence avec la nuit ; dans l'immense clarté blanche d'une pleine lune, cette vie nocturne paraît ne pas oser crier comme d'habitude... Et cette lune produit aussi un singulier effet sur les nerfs. Il est très difficile de s'endormir par des nuits aussi claires ; on éprouve une vague inquiétude pareille à celle qui précède la venue d'un grand orage...

[116]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXI**

---

[Retour à la table des matières](#)

... On se rend à Fort-de-France <sup>138</sup>, capitale de la Martinique, par mer de Saint-Pierre, en environ une heure et demie. Il y a bien une route par terre qui s'appelle La Trace, mais c'est un voyage de vingt-cinq milles, et très fatigant dans un tel climat, malgré la beauté indescriptible des points de vue qu'elle commande. Toute reconstruite en bois après qu'un tremblement de terre eut presque entièrement détruit ses pittoresques rues de pierre de jadis, la ville de Fort-de-France, appelée autrefois Fort-Royal, présente extérieurement moins d'intérêt que Saint-Pierre. Elle est située dans [117] une plaine basse et humide, et possède quelques édifices remarquables ; on peut la parcourir entièrement en une demi-heure. Mais elle vaut bien la peine d'être visitée, rien que pour voir la Savane <sup>139</sup>, ce

---

<sup>138</sup> Note des Classiques : chef-lieu de la Martinique. Au premier port de carénage baptisé Cul-de-Sac, succède Fort-Royal, puis Fort-de-la-République et, enfin, Fort-de France.

<sup>139</sup> Note des Classiques : champ d'instruction militaire du dix-huitième siècle, transformé en jardin vers 1830, agrandie en 1935, la Savane est aujourd'hui

grand jardin public avec ses tamariniers et ses sabliers, même si le souvenir en marbre de Joséphine n'évoquait pas un passé romanesque <sup>140</sup>.

... Je suis allé regarder son fantôme blanc, création de maîtres-sculpteurs... Elle me paraît absolument belle.

Les vents marins l'ont mordue, les pluies tropicales l'ont rayée ; une végétation microscopique a noirci la courbe exquise de sa gorge. Et pourtant le charme humain de cette statue est tel que l'on s'imagine volontiers contempler une présence humaine... Peut-être le profil est-il moins artistiquement vrai, — statuesque <sup>141</sup> au point de trahir le ciseau du sculpteur. Mais lorsqu'on regarde bien en face le beau et doux visage créole, on peut bien croire qu'elle vit ; tout le charme surprenant de la femme des Antilles est en elle.

Elle se tient au milieu de la Savane, vêtue à la mode du Premier Empire ; ses bras et ses épaules gracieuses sont nus ; une main repose [118] sur un médaillon qui porte le profil d'aigle de Napoléon. Sept grands palmiers l'entourent en cercle, tendant leurs belles têtes vers la gloire bleue du jour tropical. Dans leur cercle enchanté on a l'impression de fouler un sol sacré, le sol sacré de l'artiste et du poète. Ici les souvenirs des écrivains de Mémoires disparaissent ; les potins de l'histoire se taisent ; on ne se soucie plus de savoir ce que la rumeur rapporte sur

---

(2023) une vaste place de cinq hectares, qui constitue un lieu de promenade apprécié sur le front de mer et accueille de nombreux événements culturels.

<sup>140</sup> Note des Classiques : statue en marbre de Carrare de l'impératrice Joséphine en grand manteau impérial, œuvre de Vital Gabriel Dubray. Décapitée en 1991 par des iconoclastes anonymes, malgré son inscription à l'inventaire des monuments historiques, elle a finalement été déboulonnée et détruite par des individus se réclamant du collectif anticolonial Rouge-vert-Noir, cet acte de vandalisme étant présenté comme s'inscrivant dans le cadre d'un mouvement de décolonisation de l'espace public.

<sup>141</sup> Note des Classiques : se dit d'une femme à la beauté sculpturale.

ses paroles, ses sourires ou ses pleurs... Seul son charme survit sous les ombres minces, douces et ondulantes de ces palmiers féminins... Par-dessus l'espace violet de la mer d'été, à travers une vaste splendeur de lumière azurée ses regards se portent vers son lieu de naissance, vers les Trois-Iles, belles et ensoleillées, et elle sourit toujours de ce sourire moitié rêveur, moitié plaintif, — inexpressiblement <sup>142</sup> touchant.

---

<sup>142</sup> Note des Classiques : impropiété de vocabulaire sans doute due à une maladresse dans la traduction et renvoyant au terme « *inexpressible* », soit « *que l'on ne peut exprimer* ».

[119]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXII**

---

[Retour à la table des matières](#)

On quitte la Martinique avec regret, même après un aussi court séjour. L'ancienne vie coloniale elle-même, pas moins que la révélation de la nature tropicale, ont une qualité unique, un charme spécial <sup>143</sup>, différent de tout ce qu'on a vu jusque-là. Nous filons directement vers la Barbade <sup>144</sup> ; — à son retour le navire fera escale aux îles intermédiaires.

... Nous faisons route contre le vent brûlant du sud sous un ciel dont la beauté s'approfondit toujours. Vers le soir, des nuages sombres s'élèvent devant nous ; et à la nuit tombante, ils étendent une obscurité noire ébène par-dessus [120] tout le ciel... Ensuite surgit le vent par grandes rafales qui soulèvent l'eau, — mais c'est un vent qui est encore étrangement tiède. Le navire tangue lourdement dans l'obscurité pendant une

---

<sup>143</sup> Note des Classiques : observation qui serait aujourd'hui condamnée comme participant de l'apologie du colonialisme.

<sup>144</sup> Note des Classiques : île d'environ 430 km<sup>2</sup>, indépendante depuis 1966 en tant que royaume du Commonwealth, puis en tant que république depuis 2021.

heure ou deux ; mais des torrents de pluie tiède calment la mer ; les nuages passent, et la transparence violette de la nuit tropicale reparait, enflammée d'étoiles.

À l'aube, une terre longue et basse se dessine à l'horizon, tout à fait différente des autres îles que nous avons vues : elle est sans formes volcaniques visibles. C'est la Barbade, — côte de corail brûlante et plate, — ligne verte bordée de blanc sur le bord de la mer. Mais des heures passent sans que la ligne verte trahisse des ébauches de feuillage. Nous approchons du port, un lourd nuage noir éclate dans une pluie lumineuse, à travers laquelle les formes des navires ancrés apparaissent magnifiées comme à travers un brouillard doré. La pluie cesse aussi brusquement qu'elle a commencé, le nuage disparaît entièrement et l'azur se révèle pur, éblouissant, merveilleux. C'est un spectacle qui mérite qu'on fasse tout le voyage, cette splendeur du soleil de midi à la Barbade ; le rayonnement de l'horizon est [121] presque aveuglant, — la ligne de la mer est tranchante comme la lame d'un rasoir, — et, immobiles sur l'eau saphir, cent navires sont amarrés, les mâts, les perches, les barres et les cordages se détachant contre l'étonnante magnificence bleue... Cependant la côte de l'île a fait subtilement ressortir toutes ses beautés ; on remarque d'abord le long filet sinueux et blanc de la plage, — corail et sable brillant ; puis l'épaisse frange verte de végétation à travers laquelle les toits et les clochers percent çà et là, ainsi que les têtes frémissantes et emplumées des palmiers aux troncs blancs... Le ton général de cette végétation est vert foncé, bien que plein de lustre ; on y remarque un scintillement pareil à des reflets métalliques. Au delà de cette ligne côtière s'élèvent de longues ondulations d'un vert pâle et brumeux ; pentes lointaines de collines basses et de plaines ; la ligne courbe la plus élevée, la crête de l'île, porte une rangée de cacaotiers. Ils sont si éloignés que leurs troncs diminuent jusqu'à l'invisibilité ; les crêtes seules sont



tout à fait distinctes, comme des araignées suspendues entre le ciel et la mer. Mais il n'y a pas de forêts ; aussi loin que l'œil peut voir au-delà [122] de la côte, le pays est un vert nu et sans arbres. Il n'y a pas d'espace perdu à la Barbade ; c'est peut-être un des endroits les plus peuplés de la terre : mille trente-cinq habitants au mille carré <sup>145</sup>. Chaque année des milliers de laboureurs nègres — le surplus de la population, — sont expédiés à toutes les autres colonies anglaises.

La ville de Bridgetown <sup>146</sup> déçoit l'étranger qui s'attend à voir des traits exotiques d'architecture ou de costumes ; sous ce rapport elle est plus déconcertante qu'aucun autre port tropical. Dans ses rues principales on a l'impression de circuler dans une ville anglaise, et non pas une ville d'autrefois, mais dans une ville moderne tout ordinaire, en dépit du monument de Nelson <sup>147</sup>. Les palmiers eux-mêmes sont impuissants à prêter un air vraiment tropical à cet endroit. Les rues sont étroites sans être pittoresques, blanches comme des routes calcaires et toutes aussi remplies de réverbération. Les costumes, la façon de vivre, la méthode des affaires sont purement anglais. La

---

<sup>145</sup> Note des Classiques : avec plus de 300 000 habitants en 2023, La Barbade est le quatrième pays le plus densément peuplé d'Amérique et le dix-huitième mondialement.

<sup>146</sup> Note des Classiques : capitale et plus grande ville de La Barbade, avec environ 100 000 habitants, soit le tiers de la population de l'île.

<sup>147</sup> Note des Classiques : Horatio Nelson (1758/1805), vice-amiral britannique célèbre pour avoir remporté sur la flotte française la victoire de Trafalgar au cours de laquelle il perdit la vie. Œuvre de l'artiste Richard Westmacott, érigée en 1813 dans ce qui était alors Trafalgar square, aménagement urbain censé célébrer la victoire du même nom pour avoir protégé l'île d'une invasion française. La statue a été vandalisée le 30 novembre 2017, jour anniversaire de l'indépendance, à l'aide de peinture jaune et bleue, couleur du drapeau national, par des militants anti-esclavagistes affirmant qu'un « *raciste, suprémaciste blanc* » ayant soutenu l'esclavage n'avait rien à faire sur une place dédiée aux héros de la République. En 2020, elle a été déboulonnée sur ordre du gouvernement et transférée au Musée national.

population manque d'originalité apparente, — et son activité extraordinaire, si étrangement opposée à la tranquille indolence des [123] autres habitants des Antilles, ne semble presque pas naturelle. La surpopulation a sans doute beaucoup contribué à développer cette caractéristique ; cependant la Barbade serait toujours, par raison de sa position même, une colonie très active. Etant l'île la plus au vent de toutes les Antilles, elle est naturellement devenue non seulement le port principal, mais aussi le plus important emporium <sup>148</sup> des Antilles. Elle possède des chemins de fer, des assurances contre l'incendie, et sur la vie, de bons hôtels, des bibliothèques et d'excellentes écoles communales. Son exportation seule s'élève annuellement à presque six millions de dollars <sup>149</sup>.

Ce qui frappe l'étranger en visitant la ville, c'est que cette activité commerciale est en général représentée par des nègres, — négociants, boutiquiers et vendeurs noirs. Et même l'ensemble de la population de la Barbade est une des plus sombres des Antilles. Les régiments noirs défilent dans la rue au son des musiques anglaises en uniforme de zouave ; des agents de ville noirs, habillés de blanc avec [124] des casques de liège, maintiennent l'ordre ; des facteurs noirs distribuent les courriers ; des cochers noirs véhiculent leurs clients à *un shilling* l'heure. Physiquement ce n'est certainement pas une population attrayante, — au contraire ; et puis elle est franchement brutale, très différente de la race de couleur de la Martinique. Mais les nègres de la Barbade sont doués d'une énergie immense, et ils parlent un anglais excellent. On est surpris de les entendre parler avec un accent très anglais ; sans voir celui qui parle, on a peine à croire que cet anglais soit prononcé par des

---

<sup>148</sup> Note des Classiques : dans l'antiquité romaine, comptoir commercial en pays étranger.

<sup>149</sup> Lafcadio Hearn, il faut se le rappeler, a écrit ceci en 1887.

lèvres noires ; et le débardeur nègre le plus commun, qui traîne autour du port, a une tout aussi bonne prononciation qu'un Londonien. La pureté de l'anglais de la Barbade est due, sans doute en partie, à ce que, contrairement à toutes les autres îles, la Barbade est toujours demeurée entre les mains de la Grande-Bretagne. Dès 1676, la Barbade était infiniment plus prospère que les autres colonies, et présentait un aspect social tout à fait différent ; ayant déjà une population de 50.000 blancs à cette époque, l'île pouvait lever 20.000 soldats d'infanterie et 3.000 cavaliers ; il y avait 60.000 [125] esclaves. Bridgetown comprenait 1.500 maisons et un nombre considérable de boutiques. Et il ne fallait pas moins de 200 navires pour exporter la production annuelle du sucre.

Cependant la Barbade diffère aussi géologiquement de la plupart des Antilles, et il est hors de doute que la nature du sol a exercé une influence considérable sur le caractère physique de ses habitants. Bien qu'aujourd'hui la Barbade soit reconnue comme étant d'origine volcanique <sup>150</sup>, — fait que nul observateur ordinaire ne supposerait d'après sa longue surface basse et ondulante, — elle est superficiellement de formation calcaire ; et l'effet remarquable que produit un sol calcaire sur le développement physique d'un peuple n'est pas moins marqué dans cette latitude qu'ailleurs <sup>151</sup>. Dans la plupart des Antilles, la race blanche se rapetisse et dégénère sous l'influence du climat et de l'environnement. Mais le créole de la Barbade, grand,

---

<sup>150</sup> Note des Classiques : l'auteur est imparfaitement renseigné sur ce point. Contrairement à la majorité des îles des Antilles qui sont d'origine volcanique, la Barbade est composée de roches sédimentaires.

<sup>151</sup> Note des Classiques : croyance erronée qui pourrait peut-être s'expliquer par le fait que la consommation d'une eau calcaire apporte au corps humain la quantité de calcium et de magnésium dont il a besoin.

musclé et de forte ossature, conserve et perpétue dans les Tropiques la forme et la robustesse de ses ancêtres anglais.

[126]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXIII**

---

[Retour à la table des matières](#)

... La nuit. Nous voguons vers la Guyane anglaise <sup>152</sup> ; nous ne ferons pas escale avant d'amarrer à Démérara <sup>153</sup>. Il souffle un vent fort et chaud qui nous oblige à rentrer toutes les bouches à vent. Une pluie tiède et oblique tombe et l'obscurité intense est rompue seulement par la phosphorescence de la mer qui, ce soir, déploie un rayonnement extraordinaire.

Le sillon du navire est une large et bouillante rivière de feu, blanche comme sous un fort clair de lune ; l'éclat est si vif qu'on peut y lire. Le sillon est plus brillant au centre ; [127]

---

<sup>152</sup> Note des Classiques : ancienne colonie britannique devenue indépendante le 26 mai 1966. En 1970, elle a pris le nom de République coopérative du Guyana, généralement abrégé en Guyana.

<sup>153</sup> Note des Classiques : la Guyane anglaise fut formée par le regroupement des colonies de Démérara (ancienne colonie néerlandaise et française), Essequibo et Berbice. La colonie de Démérara tirait son nom d'un fleuve sur les rives duquel avait été fondée la ville dont parle l'auteur. Celle-ci, qui se nomme en réalité Georgetown depuis 1812 en l'honneur du roi d'Angleterre Georges III, après s'être appelée Nouvelle Ville du temps de l'occupation française puis Stabroek lorsque le pouvoir repassa aux mains des néerlandais, est aujourd'hui la capitale et la plus grande ville du pays.

vers chaque rebord il pâlit, s'enroulant comme une fumée de phosphore. De grandes et vives lueurs en surgissent de temps à autre, comme des météores. Plus étranges encore que ce sillon sont les longs feux qui brillent autour de nous au loin, là-bas dans l'obscurité. Des flammes serpentine se tordent et il y a de longues houles aiguillées de feu, qui semblent formées de millions d'étincelles minuscules qui s'éclairent toutes au même instant, rayonnent un moment, disparaissent, reparaissent et s'éloignent, tourbillonnant en brûlant sourdement...

Toutes les nuits, il y a des vents chauds et des pluies lourdes, car c'est la saison des ouragans, et ceux-ci deviennent toujours plus violents à mesure que nous faisons voile vers le sud. Cependant nous approchons de ces régions équinoxiales où le calme de la Nature n'est jamais troublé par des tempêtes.

... Le matin : nous filons toujours vers le sud à travers une vaste clarté bleue. L'azur du ciel s'approfondit continuellement. À l'horizon, il y a un rayonnement bleu-blanc si vif qu'on peut à peine le regarder... Une mer indigo, et la splendeur continue jusqu'au couchant. Une [128] autre nuit lumineuse et calme. Les constellations du sud brûlent d'un éclat blanc. Nous approchons des grandes basses de la côte sud-américaine.

[129]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXIV**

---

[Retour à la table des matières](#)

... C'est le matin du troisième jour depuis que nous avons quitté la Barbade. Pour la première fois depuis que nous avons pénétré dans les eaux des Tropiques, tout semble changé. L'atmosphère est alourdie de brouillards étranges. La clarté d'un soleil orange, immensément magnifié par les vapeurs, illumine une mer vert-jaunâtre, sale et opaque, comme si elle était stagnante... Je me souviens d'une autre identique sur la côte du Golfe de la Louisiane.

Nous sommes dans les basses, et nous avançons très lentement. Un sondeur crie, à intervalles [130] réguliers, les résultats de ses sondages, qui diffèrent peu. L'air chaud est d'une pesanteur malade, comme l'atmosphère d'un marécage ; l'eau montre alternativement des tons olivâtres et ocres ; l'écume de notre sillon est jaune... Ces couleurs pourraient toutes être celles d'une inondation d'eau douce.

Un compagnon de voyage me dit, comme nous nous penchons au-dessus de la balustrade du navire, que cette même mer visqueuse et glauque lave la grande colonie pénitentiaire

de Cayenne qu'il a visitée <sup>154</sup>. Lorsqu'un forçat y meurt, on coud le cadavre dans un sac et on le porte jusqu'à la mer tandis que le tocsin sonne. Alors la surface calme est soudain brisée par d'innombrables nageoires, — les nageoires noires des requins qui se hâtent tous aux hideuses obsèques ; ils connaissent le son de la cloche. La terre est en vue, — une terre très basse, — longue et mince ligne sombre qui évoque l'idée de marécages ; et l'odeur nauséabonde de l'eau devient toujours plus forte.

Comme la terre se rapproche, elle révèle une belle apparence tropicale. La sombre ligne verte s'éclaircit, se définit en une merveilleuse frange de chênes verts, hérissés de crêtes de [131] palmiers. Ensuite nous apercevons une digue moussue, — pierres grises et ternes doublées de vert à toutes leurs jointures. Il y a un fort. Un écho étrange se moque du sifflet du navire, et le coup de canon se répercute une fois, — une seule fois ; il n'y a pas de montagnes ici pour multiplier le son... Et toujours l'eau devient d'un vert plus épais et plus trouble ; le sillon est de plus en plus ocré, l'écume toujours plus épaisse et plus jaune. Les navires à l'abri du vent tachent la surface unie de la mer comme des insectes posés sur un miroir. Tout à coup, il se met à pleuvoir à torrents, et on ne peut plus rien discerner à travers la tempête blanche des gouttes qui tombent.

---

<sup>154</sup> Note des Classiques : bain français qui a fonctionné de 1852 à 1946, avec des interruptions. Plus de 40 % des condamnés européens y mourant dans leur première année sur place en raison de l'insalubrité, il fut surnommé la « *guillotine sèche* ».



[132]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXV**

---

[Retour à la table des matières](#)

À Georgetown, les navires qui remontent la rivière s'amarrent tout près du quai. Nous pouvons donc pénétrer dans les docks du Gouvernement sans nous mouiller. Quinze minutes plus tard, l'averse a cessé ; nous quittons les docks et nous nous trouvons dans une large rue bordée de palmiers et illuminée par le jour le plus prodigieux qui ait encore éclairé notre voyage. La pluie a éclairci l'atmosphère et dissipé les nuées, et la lumière est merveilleuse.

Mon souvenir personnel de Démérara sera toujours un souvenir de lumière étonnante. [133] L'irradiation a ici une force indescriptible et éblouissante qui évoque l'idée de feux électriques. L'horizon aveugle comme la fulguration immobile d'un éclair ; on n'ose regarder le zénith. La journée d'été la plus radieuse du Nord n'est qu'un crépuscule à côté d'une clarté pareille. On ne se promène qu'à l'ombre de parasols, les yeux baissés. Et les pavés déjà secs flamboient presque insupportablement.

Georgetown a un aspect exotique très particulier, — différent de celui de toute autre ville des Antilles que nous ayons

visitée jusqu'ici. Cela provient surtout de la présence des palmiers, car les édifices, le plan et l'idée générale de la ville sont modernes ; les rues blanches et très larges pour donner accès aux rafales de vent et drainées par des canaux qui les traversent, au milieu, avec des ponts et des rues transversales, sont un exemple de la science du XIX<sup>e</sup> siècle appliquée à l'architecture au point de vue de la fraîcheur comme aussi à celui de la beauté. L'architecture pourrait être décrite « style suisse des Tropiques » : les larmiers <sup>155</sup> suisses apparaissent très souvent dans les toits à vérandas ; et les porches suisses se prolongent et s'allongent en de belles *piazzas* <sup>156</sup> et des [134] balcons. Les hommes qui ont imaginé ces larges *halls* frais, ces chambres admirablement ventilées, ces fenêtres à treillis qui s'ouvrent jusqu'au plafond, ont peut-être habité aux Indes. Mais la physionomie de la ville révèle aussi un sentiment de la beauté chez tous ces architectes : tout ce qui est beau et étrange dans la végétation des Tropiques y a sa place réservée. Chaque maison a son jardin, et chaque jardin flamboie de couleurs belles et singulières. Mais partout et toujours se dressent les palmiers. Il y a des colonnades de palmiers, des bosquets de palmiers, des bouquets de palmiers, — des choux-palmiers, des sagoutiers <sup>157</sup>, et des rotangs <sup>158</sup> ; On voit que le palmier est aimé ici, qu'il est chéri pour sa beauté, comme une femme. Partout on

---

<sup>155</sup> Note des Classiques : ou coupe-larme, partie saillante basse d'une corniche, d'un bandeau ou d'un appui extérieur de fenêtre, qui sert à empêcher le ruissellement de la pluie sur le mur. Sa partie supérieure comporte ordinairement un canal d'évacuation de l'eau, le bec ou goutte d'eau, dont le bord extérieur est appelé mouchette.

<sup>156</sup> Note des Classiques : places publiques en Italie.

<sup>157</sup> Note des Classiques : *Metroxylon sagu*, plante de la famille des palmiers, dont la hauteur peut varier de 7 à 25 mètres.

<sup>158</sup> Note des Classiques : terme qui peut désigner deux types de palmiers, *Calamus rotang* et *Calamus pseudorotang*.

trouve des palmiers dans tous les degrés de leur développement, de la première pousse vert tendre qui surgit au niveau du sol, au colosse merveilleux qui dresse sa tête à cent pieds au-dessus des toits ; des palmiers bordent les allées des jardins en colonnades ; ils se groupent en des attitudes exquises autour des vasques des fontaines ; ils flanquent, — piliers magnifiques, — les grilles d'entrée ; ils regardent, indiscrets, par les fenêtres [135] les plus hautes des bâtiments publics et des hôtels.

... Pendant des milles et des milles nous roulons le long d'avenues de palmiers, — avenues conduisant à d'opulents champs de canne-à-sucre et qui traversent d'amusants villages de coolies. Se dressant de chaque côté de la route jusqu'à la même hauteur, les palmiers présentent l'aspect d'une longue colonnade double de troncs d'argent mat, grands piliers brillants aux panaches vert sombre, se touchant presque et formant, pour ainsi dire, le rêve d'un arc mauresque interminable. Parfois pendant un mille, les arbres n'atteignent que trente ou quarante pieds de hauteur <sup>159</sup>. Puis, pénétrant dans une allée plus ancienne, nous roulons pendant une demi-heure entre des géants qui ont environ cent pieds d'altitude <sup>160</sup>. La double perspective de leurs crêtes, qui se joignent en une pénombre bronzée, ne trahit qu'à de longs intervalles une variation de couleur, là où une feuille morte pend comme une immense plume jaune.

---

<sup>159</sup> Note des Classiques : soit neuf à douze mètres de hauteur.

<sup>160</sup> Note des Classiques : soit une trentaine de mètres de hauteur.

[136]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXVI**

---

[Retour à la table des matières](#)

Dans la merveilleuse lumière qui fait ressortir tous les cercles de leur écorce, ces palmiers présentent parfois une impression singulière de vie sensible, subtile, de la chair, et semblent se mouvoir d'un mouvement lent et furtif lorsqu'on les dépasse à cheval ou en voiture. Plus on les regarde et plus cette idée prend forme, — plus ils semblent vivre, — plus leurs longs corps articulés gris d'argent paraissent prendre des poses, onduler, s'étendre. Certainement les palmiers d'une route de campagne de Démérara n'évoquent pas d'émotion aussi vraie que celle produite par les palmiers stupéfiants [137] du Jardin des Plantes de la Martinique. Cette belle vie solennelle et silencieuse se haussant vers le soleil, vers la chaleur, à travers la forêt tropicale, m'a rempli, je me souviens, d'un sentiment d'effroi différent de tout ce que j'avais éprouvé jusquelà... Mais même ici, en Guyane, seul sous le ciel, le palmier évoque plutôt l'idée d'un être que celle d'un arbre, — l'idée d'une personnalité ; on est tenté de croire que chacune de ses formes souples est animée par une force pensante, — et que toutes vous considèrent avec ce calme impassible que la légende prête aux êtres surnaturels ! Et je me demande si ce n'est

pas une idée similaire qui a inspiré les colons français lorsqu'ils ont appelé les palmiers mâles des *angélins*.

Le Jardin Botanique est très remarquable. Il est nouveau ; il n'y a ni bosquets, ni grands arbres, ni ombrages. Pourtant les jardins bien dessinés (alternances de pelouses et de corbeilles) offrent partout des spectacles étonnants. On observe des arbustes d'une curieuse couleur orange ; des plantes tachetées de quatre couleurs différentes ; des plantes qui ressemblent à des perruques de cheveux verts ; plantes aux [138] feuilles énormes et larges, comme taillées dans du cristal de couleur ; plantes qui n'ont pas l'air de végétations naturelles, mais plutôt de plantes idéalisées, de belles fantaisies imaginées par des sculpteurs... Nous apercevons tout cela à travers la fenêtre de notre voiture, plantes jaunes, indigo, noires, cramoisies... Nous faisons halte pour contempler dans les étangs les feuilles vertes de la *Victoria Regia* <sup>161</sup>, le monstre des nénuphars. Ce nénuphar couvre tous les étangs et beaucoup de canaux. Près des rives, ses feuilles ne sont pas remarquablement grandes ; mais leurs dimensions augmentent à mesure qu'elles s'en éloignent, comme si elles grandissaient en proportion de la profondeur de l'eau. À quelques mètres elles sont grandes comme des assiettes ; plus loin elles ressemblent à des plateaux, et au centre de l'étang ou du canal, elles ont atteint la circonférence de tables à thé ! Elles ont toutes le rebord retroussé, comme un rebord perpendiculaire. Ça et là on voit la fleur impériale qui surgit au-dessus de ses feuilles... Peut-être, si votre cocher est un bon guide, vous montrera-t-il la *noix-à-serpent* (fruit d'un arbre extraordinaire, natif des forêts de la [139] Guyane). Cette noix brune a la forme d'un coquillage bivalve, s'ouvrant de même façon le long de ses bords aigus, et renferme un contenu presque incroyable. L'amande est recouverte d'une enveloppe

---

<sup>161</sup> Note des Classiques : ou *Victoria amazonica*.

pâle ; enlevez-la et vous trouverez sous vos doigts une petite vipère à la tête triangulaire roulée trois fois sur elle-même, parfaite dans les moindres détails, de la tête à la queue. Est-ce que cette imitation merveilleuse fut conçue dans un but de protection ? Car ce n'est pas une excentricité, puisque dans chaque noix l'amande-serpent est enroulée ainsi.

... Cependant, malgré cent impressions nouvelles, quelle joie n'éprouve-t-on pas lorsque, retournant vers la ville, à travers les avenues de palmiers, on a de nouveau l'impression d'être surveillé sans amour, mais sans haine, par toutes ces formes souples, élancées, gracieuses et muettes !

[140]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXVII**

---

[Retour à la table des matières](#)

Hindous, coolies, hommes, femmes et enfants debout, assis ou se promenant sous le soleil, à l'ombre des palmiers. Les hommes sont accroupis, les mains enserrant leurs genoux noirs, et ils vous regardent fixement sous leurs turbans blancs, l'air renfrogné. Tous ces visages hindous ont la même expression tendue et sévère, le même froncement des sourcils ; et leur regard perçant n'est pas absolument agréable. Il frise l'hostilité ; c'est un regard d'évaluation physique et morale. Dans le fourmillement de l'Inde, ces hommes ont appris [141] la signification entière et toute la force de la loi de la vie, comme nous autres Occidentaux ne l'apprenons que rarement. Et sous le froncement sombre et fixe des sourcils, les yeux scintillent comme ceux du serpent.

Presque tous portent leur costume national ; un turban à plis, généralement blanc, — des culottes blanches qui laissent nus genoux et mollets, — une veste blanche. Quelques-uns revêtent des longues robes bleues, et portent un turban de

couleur ; ce sont les *babagées* <sup>162</sup>, les prêtres. La plupart de ces hommes sont grands, minces et d'ossature légère. Ils sont graves et parlent à voix basse ; ils sourient rarement. Ceux qui ont de longues barbes noires sont sans doute des musulmans ; on me dit qu'ils ont ici leurs mosquées, et que sur de nombreuses plantations le muezzin <sup>163</sup> lance trois fois par jour un appel à la prière. D'autres se rasent, mais les musulmans permettent à leur barbe de pousser.

... Certaines des femmes sont bien charmantes dans leurs robes courtes et collantes et leurs voiles aguichants, — costume qui laisse les bras, les épaules et les pieds nus. Les bras sombres sont toujours minces et arrondis ; la [142] cheville à l'anneau d'argent s'attache toujours avec élégance au pied droit et léger. Beaucoup de jeunes filles, soit en se promenant, soit au repos, offrent de remarquables études de grâce ; et lorsqu'elles se tiennent droites, leur attitude rappelle par la légèreté et sa souplesse la pose d'une danseuse.

Une mère coolie passe portant sur la hanche un très joli bébé nu. L'enfant est d'une délicatesse exquise ; ses petites chevilles sont encerclées de minces et brillants anneaux d'argent ; il ressemble à une petite statue de bronze de Kama <sup>164</sup>, l'Eros <sup>165</sup> indien. Les bras de la mère sont couverts du coude au poignet de

---

<sup>162</sup> Note des Classiques : le terme « baba », qui signifie littéralement « père » ou « grand-père » en persan, est utilisé comme marque de respect pour s'adresser à une personne âgée. Il peut désigner un religieux dans le sikhisme, ainsi que dans le soufisme.

<sup>163</sup> Note des Classiques : religieux musulman chargé d'appeler les fidèles à la prière, du haut du minaret.

<sup>164</sup> Note des Classiques : ou Kamadeva, de kama (désir) et deva (dieu). Comme l'Eros grec, il propage l'amour en tirant des flèches avec un arc.

<sup>165</sup> Note des Classiques : divinité grecque de l'amour, dont l'avatar romain est Cupidon. Il décoche avec son arc des flèches d'amour.



bracelets d'argent, — certains plats et gravés, d'autres grossiers, ronds et lisses, dont les extrémités ont été bosselées en forme de têtes de vipères. À ses oreilles, elle porte de grandes fleurs d'or, et une fleurette d'or est piquée dans son petit nez délicat. Cet ornement nasal ne semble pas absurde ; sur ces peaux sombres l'effet est parfois aussi agréable qu'il est bizarre. Ces bijoux sont en métal pur ; c'est ainsi que les coolies portent leurs économies sur eux, faisant fondre les pièces d'or et d'argent, et les remodelant sous forme de bracelets, [143] de boucles d'oreilles et d'ornements nasaux.

... Le crépuscule est bref ; au cours de notre voyage les jours se sont raccourcis ; il fera nuit à six heures du soir. On n'aura pas de regrets ; la gloire d'une journée tropicale telle que celle-ci est presque trop ardente pour qu'on puisse la supporter douze heures de suite. Le soleil baisse déjà ; il est jaune avec un reflet orange ; et comme il s'affale entre les palmiers, son regard colore le monde d'une teinte étrange : lueur fantastique telle que pourrait la dégager un soleil à demi consumé. L'air est plein d'odeurs inconnues. Nous passons sous un arbuste couleur de flammes ; un parfum extraordinaire, étrange, riche et doux nous enveloppe comme une caresse ; c'est l'âme du jasmin rouge.

Quel coucher du soleil tropical que celui-ci, à deux journées de voyage par mer de l'équateur ! Le ciel s'enflamme de la mer presque jusqu'au zénith, — une immense incandescence orange qui se fonce rapidement et se vermeille à mesure que le soleil s'abaisse. L'intensité indescriptible de cette conflagration immense ne nous prépare nullement pour sa [144] disparition soudaine ; on dirait que l'immense irradiation est attirée vers les profondeurs derrière la mer. Instantanément le monde se teinte d'indigo. L'air devient humide, lourd de vapeurs ; les grenouilles commencent à faire un bizarre bruit bouillonnant ; et, dans les arbres, un insecte inconnu entonne une musique

singulière qui n'est pas le trille de notre grillon, mais une note continue, aiguë, très haute et perçante, comme un mince jet de vapeur sifflant à travers une valve. De fortes senteurs végétales, aromatiques et nouvelles s'élèvent. Sous les arbres de notre hôtel j'entends un bruit continu de gouttes qui tombent. Ces gouttes tombent lourdement comme des corps d'insectes maladroits... Mais ce n'est ni la rosée, ni les insectes ; c'est une épaisse gelée transparente, espèce de liqueur, qui tombe par gouttes énormes... La nuit est froide de rosées et d'haleines végétales.

[145]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXVIII**

---

[Retour à la table des matières](#)

En nous éloignant de la Guyane, nous voyons un deuxième coucher de soleil qui ressemble à la conflagration d'un monde ; — une autre nuit sans nuages, et le matin ramène dans l'eau ce bleu clair qui nous a manqué pour la première fois à notre approche de terre. Toute la journée il y a une grande houle, et des vents tièdes soufflent ; mais vers le soir l'eau change une deuxième fois de couleur et se teinte d'olive, car le flot puissant de l'Orénoque <sup>166</sup> se rapproche.

Par-dessus le rebord de la mer, des formes s'élèvent, roses et gris pâle ; formes indistinctes [146] qui grandissent et s'allongent comme nous avançons... Nous sommes tout près de la Trinidad <sup>167</sup>.

---

<sup>166</sup> Note des Classiques : fleuve du Venezuela et de Colombie qui se jette dans l'océan Atlantique. En termes d'importance du débit, c'est le troisième fleuve au monde, après l'Amazone et le Congo.

<sup>167</sup> Note des Classiques : soit l'une des deux principales îles de la République de Trinité-et-Tobago (Trinidad étant le mot anglais pour Trinité), île d'une

L'île prend tout d'abord la forme définie d'une chaîne de montagnes ondoyante et grise (la couleur d'une sierra <sup>168</sup>). De plus près, nous distinguons d'autres sommets de collines qui s'arrondissent et s'éteignent derrière la chaîne même. Puis les plus grandes altitudes verdissent lentement. Devant l'éperon le plus avancé de la falaise, des formes fantastiques de rocs se dressent hors de l'eau, panachées de vert et de gris rougeâtre, là où la surface n'est revêtue ni de plantes grimpanes ni de broussailles. Et entre elles, la mer bondit et blanchit.

Nous longeons une côte tropicale magnifique, devant une houle de collines enveloppées de forêts de la mer jusqu'aux sommets, forêts étonnantes, denses, sombres, impénétrables au soleil, — dont chaque brèche est d'une noirceur d'ocre. Ça et là des palmiers géants dominant le feuillage plus dense ; et de curieux arbres monstrueux s'élèvent au-dessus du niveau des forêts contre l'azur, — s'étendant en d'immenses crêtes plates d'où retombent des masses de lianes. Ce front de forêt a la solidité apparente [147] d'un mur, et il ondule sans interruption devant nous pendant quarante-cinq milles <sup>169</sup>, s'élevant en terrasses, s'avancant en tourelles, ou surgissant en des imitations de cathédrales, ou en des évocations de castels <sup>170</sup>... Mais les secrets de ces bois n'ont jamais été explorés ; un des écrivains les plus nobles de notre époque les a décrits si merveilleusement qu'il ne laisse presque rien à dire aux autres. Celui

---

superficie de 4827 km<sup>2</sup>. Le pays, qui dispose d'importantes réserves d'hydrocarbures, figure sur la liste noire des paradis fiscaux de l'OCDE.

<sup>168</sup> Note des Classiques : mot espagnol désignant un massif de montagnes.

<sup>169</sup> Note des Classiques : un peu plus de 72,4 km, 1 mille valant 1,609 km environ.

<sup>170</sup> Note des Classiques : petit château, gentilhommière.

qui a lu *At LAST* <sup>171</sup> (*Enfin*) de Charles Kingsley <sup>172</sup> connaît sans doute les bois de la Trinidad beaucoup mieux que ceux qui passent journallement devant eux.

Même vues du pont d'un navire, les montagnes et les forêts de la Trinidad présentent un aspect très différent de ceux des autres Antilles. Les cimes sont moins élevées, moins escarpées et moins abruptes, avec des sommets arrondis ; les pics de la Martinique et de la Dominique s'élèvent au moins à 2.000 pieds plus haut. La terre elle-même est d'une formation absolument différente ; elle faisait autrefois partie du continent, et sa flore et sa faune sont celles de l'Amérique du Sud.

... Un souffle de vent frais survient, un autre, et puis un autre encore ; ensuite une [148] haleine puissante se met à souffler sur nous, l'haleine de l'Orénoque... La nuit tombe avant que nous nous engagions dans la Gueule du Singe <sup>173</sup> pour jeter l'ancre dans un des havres les plus beaux du monde, et que les ouragans ne troublent jamais. Les lumières de Port of Spain <sup>174</sup> dardent de longs rayons tranquilles au-dessus de l'eau immobile. La nuit se rafraîchit, et le souffle du fleuve énorme et les vapeurs des grands bois glacent l'air.

---

<sup>171</sup> Note des Classiques : *At last : A Christmas in the West Indies*, 1871, qui est le récit d'un voyage aux Antilles pendant la période de Noël.

<sup>172</sup> Note des Classiques : Charles Kingsley (1819/1875), écrivain britannique et prêtre anglican. Il a été critiqué pour son racisme, notamment pour avoir comparé les catholiques irlandais à des chimpanzés blancs.

<sup>173</sup> Note des Classiques : les navires qui s'engagent dans le delta de l'Orénoque au fond du golfe de Paria empruntent ordinairement, au niveau de Barrancas, le bras principal du fleuve, Braso Macareo, dont l'embouchure se nomme Boca Grande ou Boca de Navios, puis le Cano (canal) Macareo.

<sup>174</sup> Note des Classiques : ou Port-d'Espagne, capitale de l'île et de l'Etat.

[149]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXIX**

---

[Retour à la table des matières](#)

... L'aurore ; une matinée d'une beauté surnaturelle, — un ciel de conte de fée, — une mer qui est un poème d'amour.

Sur le firmament d'un bleu d'une tendresse exquise, toute la mer calme a une couleur tourterelle parfaitement lumineuse, — l'horizon est rempli très haut d'une nuée vert-dorée, brume d'une teinte indescriptiblement douce, nuance qui, imitée dans une aquarelle, paraîtrait impossible. Et pourtant les collines sont presque toutes grises, — les forêts qui les recouvrent sont également grises et fantastiques, — car le soleil vient à peine de se lever [150] au-dessus d'elles, et des vapeurs pendent comme des voiles dans l'espace. Au-dessus de l'étendue miroitante de l'océan, des raies de pourpre, de violet, de bleu pâle et d'or fluide fument, tremblent et s'élargissent ; ce sont les courants du matin qui attrapent des teintes changeantes avec l'épanouissement du jour et le flux de la marée. Puis, comme le soleil se lève, des masses vertes scintillent parmi tous ces gris ; les couleurs des sommets des forêts se définissent à travers la lumière vaporeuse à droite et à gauche du grand flamboiement. Seule la ville est toujours invisible : elle s'étend entre nous et

l'averse de splendeur solaire, et les nuées ont pris un rayonnement tel que tout semble caché par un brouillard de feu. Peu à peu le vert doré de l'horizon devient un jaune pur ; les collines prennent de douces et opulentes couleurs sensuelles. Une des plus éloignées a emprunté un ton merveilleux, doré, d'apparence diaphane, le fantôme même de l'or. Mais enfin elles se dessinent très bleues, révélant de clairs replis et des striures vertes à travers leurs brumes. Les vallées demeurent encore quelque peu ennuagées, comme remplies de fumées bleues ; mais [151] les masses avancées des falaises et des pentes échangent vite leur vert brumeux pour une nuance plus chaude. Toutes ces teintes, toutes ces couleurs ont un charme spectral, une beauté surnaturelle. Tout semble adouci, atténué, à demi vapoureux, — les seules silhouettes très nettement dessinées étant celles des petits navires amarrés à l'abri, éparpillés sur l'eau à l'ouest, qui tous étendent des ailes de couleur pour saisir la brise matinale.

Plus le soleil se lève, plus le paysage se dégage rapidement de ce bleu vapoureux ; les collines sont toutes plaquées de vert et révèlent même des détails de frondaisons. Le vent enfle les voiles qui attendent, — blanches, rouges et jaunes, — ébouriffe l'eau, la fait verdir. Les petits poissons se mettent à sauter ; ils bondissent et retombent en pluies scintillantes comme de l'écume opalescente. Et, enfin, à travers la vapeur qui s'efface, des toits aux tuiles rouges, scintillants de rosée, se révèlent ; la ville est dévoilée, — assez bizarre, d'aspect espagnol, ressemblant un peu à Saint-Pierre, un peu au vieux quartier de la Nouvelle-Orléans. Il y a partout de beaux et grands palmiers.

[152]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXX**

---

[Retour à la table des matières](#)

Nous débarquons au milieu d'une foule sombre et d'un grand bourdonnement de bavardage créole... De chaudes rues jaunes sous un jour brûlant ; une impression confuse de longues perspectives, de jolies maisons basses plus ou moins pittoresques, baignées de soleil et de peinture à l'eau jaune, — des avenues d'arbres ombrageux et de murs bas surmontés de feuilles de bananiers et de frondaisons de palmiers... Une sensation générale de chaleur somnolente, d'immense lumière et de végétation exotique, — et une vague déception devant l'absence de cette humanité pittoresque qui nous a charmés dans [153] les rues de Saint-Pierre, Martinique. Ici point de costumes voyants, comme ceux que l'on admire dans les colonies françaises ; il n'y a rien de semblable dans aucune des îles anglaises. Cependant cette merveilleuse île de la Trinité est aussi unique au point de vue ethnologique qu'elle est remarquable à d'autres points de vue parmi toutes les autres Antilles. Elle a trois populations distinctes : les Anglais, les Français et les Espagnols, — sans compter ses colons allemands et ceux qui



viennent de l'île de Madère <sup>175</sup>. Il y a aussi un élément noir ou métis, très particulier qui correspond à chaque race créole et qui en parle la langue ; il y a cinquante mille coolies hindous et un nombre important de Chinois. Pourtant, cette diversité extraordinaire de races ne frappe pas immédiatement l'étranger. La première impression qu'il éprouve en frayant son chemin parmi la cohue noire sur le débarcadère est de se trouver au milieu d'une population presque aussi africaine que celle de la Barbade. Et en effet, l'élément noir domine au point que, dans les rues, ce sont les visages blancs qui paraissent étranges par comparaison. Quand un visage blanc fait son apparition, il est en [154] général très barbu et austère à l'ombre d'un casque de liège. C'est la physionomie de celui qui a l'habitude de commander. Contre le fantastique fond ethnique de toute cette vie coloniale, ce vigoureux visage anglais prend un relief presque héroïque : on comprend d'une façon absolument nouvelle la dignité de la peau blanche.

Je hèle un fiacre <sup>176</sup> pour me faire conduire au village coolie le plus proche ; c'est une promenade délicieuse. Parfois la route poussiéreuse et unie serpente autour de la pente d'une montagne boisée ; parfois elle domine une vallée où brillent vingt différentes nuances de vert ; parfois elle traverse de merveilleuses arcades naturelles formées par l'entrecroisement et l'enlacement de bambous qui ont cinquante pieds de haut. S'élevant en vastes bouquets et s'étendant en gerbes du sol vers le soleil, les courbes de leurs belles tiges articulées se rencontrent à des angles si parfaits au-dessus du chemin et de chaque côté, qu'elles imitent presque exactement les arches gothiques ciselées des vieux cloîtres. Au-dessus de la route, ombrageant

---

<sup>175</sup> Note des Classiques : principale île de l'archipel portugais du même nom, dans l'Océan Atlantique.

<sup>176</sup> Note des Classiques : voiture à cheval qui se loue à l'heure ou à la course.

les pentes des collines élevées, les forêts saillissent <sup>177</sup> en de vertigineux [155] précipices de verdure. Elles sont vertes, d'un vert brûlant, étincelant, recouvertes de plantes parasites vertes, et de vignes ; elles révèlent des formes énormes, ou plutôt des rêves de formes fétichistes et effrayantes. Les feuilles de bananiers tremblent et s'agitent le long du chemin ; les palmiers fusent à de vastes altitudes, comme des piliers de métal blanc ; et il y a une évolution perpétuelle de la couleur du feuillage jaune-orange, — du vert émeraude ou vert noir. Mais la note dominante ressemble toujours à la couleur du plumage d'un perroquet vert.

... Nous pénétrons dans le village coolie par un sentier plus étroit, bordé de platanes, de bananiers, de flamboyants <sup>178</sup> et d'arbustes inconnus aux larges feuilles. Çà et là j'aperçois des cacaotiers. Au delà de petits fossés de chaque côté de la route, et qui occupent des brèches dans la haie naturelle, se trouvent les demeures, — huttes de bois, séparées les unes des autres. Les allées étroites qui débouchent sur la route sont également bordées d'habitations à moitié cachées par des bananiers. Il y a une réverbération prodigieuse et une chaleur intense. Autour et au-dessus des arbres et des [156] toits s'élèvent les lointaines collines, — quelques-unes brillamment verdoyantes, d'autres bleu-brumeuses, d'autres grises. La route et les allées sont à peu près désertes ; de temps à autre une mince fillette brune, ou un bébé tout nu apparaissent au seuil d'une porte. La voiture s'arrête devant un abri construit contre un mur, — simple toit de chaume de palmier soutenu par des poteaux de bambou.

---

<sup>177</sup> Note des Classiques : « saillent », cf. note 105.

<sup>178</sup> Note des Classiques : nom vernaculaire désignant des arbres de la famille des *Caesalpiniaceae*, voire d'autres arbres à fleurs rouges.

C'est un petit temple coolie. Quelques laboureurs hindous fatigués y sommeillent à l'ombre ; de jolis enfants nus aux chevilles ornées d'anneaux d'argent y jouent avec un chien blanc. Peintes sur le mur en dessins rouges, bruns, jaunes et verts sur un fond blanc, d'étonnantes silhouettes de dieux et de déesses se détachent. Ils ont plusieurs paires de bras et brandissent des objets mystérieux ; ils semblent danser, gesticuler, menacer ; mais ils sont tous très naïfs et ils rappellent les premiers efforts artistiques d'un enfant à qui on a donné une boîte de couleurs... Comme je regarde les dessins, un coolie après l'autre s'éveille (ces hommes ont un sommeil très léger) et se met à m'observer avec presque autant de curiosité et, je le crains, moins de [157] bienveillance que je n'ai regardé leurs dieux.

Je leur demande :

— Où est votre *babagée* ?

Personne ne me répond. La gravité de tous ces visages sombres ne s'allège point. Et cependant j'aurais beaucoup aimé faire une offrande à Siva <sup>179</sup>.

... A l'extérieur de la hutte de l'orfèvre hindou, les ombres des palmiers se balancent ça et là dans la blanche réverbération comme des formes de tarentules. A l'intérieur, la chaleur est accrue par le petit brasier de charbon de bois qui rougeoie à côté d'une enclume minuscule encastrée dans un bloc de bois enterré au ras du sol. Par une porte pénètrent les parfums de fleurs inconnues, et le feuillage brillant et frais de bananiers... Un instant d'attente dans le silence chaud ; puis silencieusement, comme un fantôme, l'orfèvre entre par la porte donnant accès au jardin, s'accroupit, sans prononcer une parole, sur la petite natte près de la petite enclume, et tourne vers moi

---

<sup>179</sup> Note des Classiques : ou Shiva, l'un des trois principaux dieux de l'hindouisme, avec Brahma et Vishnou.

interrogativement son visage à demi voilé par une barbe noire, — son visage hindou enturbanné, sévère et à l'expression légèrement désagréable.

[158]

— *Vlé bérás* <sup>180</sup> ! explique mon cocher créole.

Aussitôt l'orfèvre entrouvre les lèvres et lance sur le ton d'un appel la syllabe :

— *Ba* !

Puis il croise les bras.

Presque aussitôt une jeune femme hindoue entre et s'accroupit sur le pavé de terre battue au bout du banc qui est le seul meuble de la boutique. Elle tourne vers moi les yeux noirs les plus beaux que j'aie jamais vus, — les yeux d'une biche. Elle est très simplement vêtue d'une robe coolie qui dégage les bras et les chevilles, mais qui colle au corps en plis gracieux. La femme est d'un brun clair brillant comme un bronze neuf ; son visage est d'un bel ovale et délicieusement aquilin. J'aperçois une petite bague d'argent en forme de serpent enroulé sur le deuxième doigt mince de chaque pied nu. Elle porte au moins deux anneaux d'argent à chaque bras ; de larges anneaux d'or encerclent ses chevilles ; une fleur d'or est fixée dans une narine par un petit crochet, et deux immenses cercles d'argent scintillent à ses oreilles. L'orfèvre lui murmure une phrase dans son langage hindou. Elle se lève, et s'asseyant sur le banc à mes côtés, en une [159] pose d'une grâce parfaite, elle tend vers moi un beau bras afin que je puisse choisir un bracelet.

Le bras mérite beaucoup plus d'attention que les bracelets ; il a le ton, la douceur, la symétrie d'une statue en métal ; l'arrière bras, tatoué d'un cercle d'arabesques bleuâtres, n'a pas

---

<sup>180</sup> Note des Classiques : « nous voulons des bracelets pour enfants ».

d'autres ornements ; tous les bracelets sont portés sur l'avant-bras. Vus de près, ils apparaissent très grossiers et lourds ; c'était la belle peau sombre qui, par un contraste de couleur, les faisait paraître si jolis. Je choisis le premier bracelet, cercle rond dont les extrémités se terminent en têtes de vipères. L'orfèvre écarte les extrémités du bracelet à l'aide de pincettes, et le bracelet est enlevé. Il conserve une faible odeur musquée pas désagréable, — le parfum de la chair tropicale à laquelle il était attaché. Je l'aurais emporté ainsi, mais l'orfèvre le saisit, le fait rougir sur son petit brasier, le martèle en un cercle presque parfait, le refroidit et le polit.

Je demande ensuite à voir des *béras* ou bracelets d'enfants. Et la jeune mère m'amène sa fillette, qui peut à peine marcher. Elle a des yeux extraordinaires, — les yeux de sa mère [160] magnifiés. Ceux de son père sont petits et féroces. Je marche la seule paire de minuscules anneaux qui encerclent les petits poignets, et pendant que l'orfèvre les enlève, l'enfant me fixe de son merveilleux regard. Alors je remarque que la particularité de ses yeux réside plutôt dans la dimension de l'iris que dans la dimension de la pupille ; bien que beaux, ils ne sont pas doux... Ils ont la flamme sombre et splendide des yeux d'un grand oiseau ; d'un oiseau de proie.

... Elle grandira, cette fillette, et deviendra une femme mince et gracieuse, sans doute très belle ; peut-être, suivant la coutume hindoue, est-elle déjà promise à quelque brun garçonnet, le fils d'un ami. Il ne faudra pas attendre de très longues années le jour de leur mariage bruyant ; sous ce soleil les filles poussent aussi vite que ces belles formes aux larges feuilles qui remplissent la porte ouverte d'émeraude scintillante. Et elle devinera le charme de ses yeux, elle ressentira la tentation de s'en servir, et peut-être d'esquisser un de ces sourires qui exercent leur pouvoir sur la vie et sur la mort.

Et ensuite ce sera la vieille histoire créole... Un jour dans les champs de canne à sucre [161] jaune, parmi l'essaim de travailleurs voilés et enturbannés, on surprend une parole, on intercepte un regard ; la lame du coutelas scintille en tournoyant et une foule de femmes hurlantes s'assemble dans le soleil autour d'un corps décapité. Et se dirigeant vers la ville entre deux hommes casqués et armés, un prisonnier hindou, rougi de sang, marche très tranquillement, très droit, avec la solennité d'un juge et le regard brillant et sec d'une idole...

[162]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXXI**

---

[Retour à la table des matières](#)

... Nous pénétrons très lentement dans le port de Saint-Georges <sup>181</sup>, à la Grenade <sup>182</sup>, dans un silence de mort... Ici le signal du canon est interdit... Quelqu'un dit que la violence des échos de ce havre rend le bruit du canon dangereux ; d'autres déclarent que la ville est dans un tel état de ruine que la détonation d'une « bouche-à-feu » le ferait écrouler.

... Il y a dans l'air de lourdes odeurs humides, comme de la moisissure ou de l'argile mouillée fraîchement remuée.

Ce port est un bassin profond et clair, entouré et ombragé d'immenses collines volcaniques [163] toutes vertes. La brèche par laquelle on y pénètre est cachée à la vue par un promontoire, et par des coteaux derrière ce promontoire ; on a l'impression d'être dans le cercle intérieur d'un double cratère.

---

<sup>181</sup> Note des Classiques : capitale de La Grenade (pays), fondée en 1650 par les français sur ordre du cardinal de Richelieu.

<sup>182</sup> Note des Classiques : le terme anglais Grenada (La Grenade) désigne à la fois l'île de ce nom et un pays des Antilles dont les principales îles, outre la Grenade, sont l'île Ronde, l'île de Carriacou et l'île de Petite Martinique.

À l'ombre de la colline la plus élevée, qui s'étend sur la moitié du port, il y a un scintillement et un éclaboussement continuel de poissons.

Du pont du *steamer*, gravissant la base de l'immense colline à un angle aigu, on aperçoit la ville comme à vol d'oiseau. C'est une vieille ville d'architecture espagnole antique, — voûtes pesantes, murs qui ne craignent point les tremblements de terre. Les constructions jaunes qui nous font face au-delà du quai semblent à moitié en ruines ; elles sont étrangement striées de moisissures et ont l'air d'avoir été longtemps submergées. Nous nous rendons à terre en barque, et nous débarquons au milieu d'une cohue de nègres silencieux et à l'air paresseux.

... Quel endroit pittoresque et ensoleillé que celui-ci ! Toutes les rues étroites tombent en ruines : partout on voit les mêmes taches vertes sur les murs, comme de la vase déposée par une inondation. Partout la maçonnerie est [164] disjointe, les toits s'écroulent et d'âpres odeurs de moisissure s'en dégagent... Cependant cette architecture espagnole fut construite pour durer ; ces murs jaunes, bleus et verts furent érigés avec la solidité de places fortes ; les escaliers même sont en pierre ; les balustrades et les grilles sont de fer forgé. Dans un climat du nord, pareils édifices résisteraient à l'usure de cinq siècles. Mais ici les forces de désintégration sont d'une puissance extraordinaire, et l'air même semble avoir le mordant dévorant d'un acide. Toutes les surfaces, tous les angles cèdent aux attaques du temps, du climat et des organismes microscopiques. La peinture s'écaille, les tuiles tombent, les pierres glissent de leurs places, et dans chaque fente de petites végétations vertes se pelotonnent, se propagent à travers les jointures, et détériorent la maçonnerie. Il y a une moisissure effarante, une mousse exagérée, le mystère et la mélancolie d'une cité déserte. De vieux entrepôts sans enseignes, immenses et vides s'ouvrent régulièrement chaque jour, pendant quelques heures.



Cependant les affaires des vieux négociants qui y vivent semblent problématiques ; on croirait que ces hommes [165] grisonnants attendent toujours le retour des navires qui firent voile il y a une génération de cela, et qui ne reviendront jamais. En pénétrant dans ces entrepôts, on ne voit pas de clients, mais, de temps à autre, un mendiant nègre. Et très haut, au-dessus de tout cela, dominant des rues si escarpées qu'un véhicule n'y pénètre jamais, les murs rouges du fort s'écroulent, tachés par la moisissure de la ruine.

On parvient au cimetière par une route qui sort en grimpant de la ville. Les grilles de fer fléchissantes que l'on franchit sortent presque de leurs gonds tant elles sont rouillées, et le mur bas qui l'entoure est presque entièrement verdi. A l'intérieur, on aperçoit une désolation d'herbes folles, de vignes, d'étranges plantes grimpantes, d'arbustes fantastiques qui poussent à tort et à travers avec quelques palmiers qui s'élèvent au-dessus de cette confusion verte ; çà et là seulement, on aperçoit un scintillement de dalles funéraires dont les inscriptions sont à demi effacées. Celles qu'on peut lire sont des épitaphes de marins qui datent des années 1800, 1802, 1812. Des lézards courent par-dessus les dalles ; certaines ondulations [166] subites des herbes rappellent qu'il faut se méfier des serpents, et des grillons sont perchés partout, — insectes couleur d'herbe avec deux éclats de rubis pour yeux. Ils poussent un cri comme le son d'une machine à polir le marbre. À l'extrémité du cimetière s'élève une lourde ruine qui semble avoir jadis fait partie d'une église ; elle est aujourd'hui recouverte d'herbes folles et l'on ne distingue que difficilement la maçonnerie. De grands arbres poussent à l'intérieur.

Il y a quelque chose de particulièrement impressionnant dans les ruines des Tropiques, cette Nature luxuriante et toujours belle consume si vite les résultats de l'effort humain, enterre si profondément les souvenirs, déforme si grotesquement

le travail de générations entières, que l'on sent ici comme nulle part ailleurs combien l'homme est éphémère et combien intense et incessant est l'effort nécessaire pour préserver ses frêles créations, même pour un temps très court, des vastes forces inconscientes qui sont antagonistes à toute stabilité, à tout équilibre factice.

... Une route lugubre serpente autour d'une falaise qui surplombe le creux de la baie. En [167] la suivant, on passe à l'ombre de feuillages extraordinairement sombres et sur un sol noirâtre semé de jolis fruits d'un vert vif tombés d'en haut. Ne les touchez pas, même du bout du doigt. Ce sont des pommes mancenilles <sup>183</sup> ; les anciens Caraïbes empoisonnaient les barbes de leurs flèches garnies de plumes de perroquet avec le suc laiteux de ce fruit. Sur le terreau, grouillant parmi les fruits venimeux, des crabes innombrables produisent un son pareil au murmure de l'eau. Certains sont très grands avec des yeux prodigieux, des pinces blanches comme de l'ivoire et une carapace rouge. D'autres, très petits et très rapides dans leurs mouvements, sont couleur framboise ; d'autres encore sont vert pomme avec de curieuses marbrures noires et blanches. L'air est saturé d'une odeur désagréable de décomposition végétale.

Emergeant de l'ombre des mancenilles, on voit la route plus haut, toujours plus haut, sous des falaises saillantes de rocs plutoniques <sup>184</sup> qui semblent prêts à s'écrouler sur le chemin.

---

<sup>183</sup> Note des Classiques : le manceniller (*Hippomane mancinella*), arbre ordinairement haut de 5 à 10 mètres (25 mètres dans des cas exceptionnels), produit un fruit d'environ 3 cm de diamètre, la mancenille, qui dégage une odeur agréable de citron et de pomme reinette, mais qui est très toxique, comme les feuilles, la sève et le bois de ce végétal. Un simple contact cutané peut provoquer une dermatite sévère.

<sup>184</sup> Note des Classiques : roches magmatiques grenues qui se forment par refroidissement lent d'un magma. Le granite est la plus fréquente d'entre elles.

Près de la route le roc est nu et noir ; plus haut il est voilé d'une draperie de lianes et de vignes inconnues. Tout autour on perçoit des [168] bruits de rampement et de sourds échos de chutes. Les végétations épaisses, très hautes, remuent dans l'air lourd comme si un être vivant se glissait sinueusement parmi elles. Et toujours cette odeur humide de décomposition. Plus loin la route apparaît plus sauvage, plongeant entre les rochers noirs à travers d'étranges voûtes de feuillages et d'arbres noirs comme la nuit. La solitude est oppressante ; on retourne sans regret par des grilles rouillées et des murs croulants vers la vieille cité des Antilles qui se pourrit au soleil.

Et pourtant la Grenade, malgré le délabrement de sa capitale et l'apparente désolation de ses environs, n'est pas une des îles des Antilles les moins prospères. D'autres îles ont été moins fortunées ; l'ère de la dépression est à peu près passée pour la Grenade. Grâce au développement rapide de certaines de ses cultures secondaires, — le café et le cacao, — elle espère, avec raison, réparer les pertes colossales causées par la ruine de l'industrie sucrière.

Cependant, dans le silence des rues moisissantes, dans cette mélancolie des demeures abandonnées, dans cette invasion végétale, il [169] y a comme une évocation de ce que tout port des Antilles pourrait devenir lorsque les ressources de l'île auront été épuisées et que son commerce aura été ruiné. Lorsque toutes les personnes ayant l'énergie et les moyens de chercher d'autres champs d'exploitation seraient parties, — les entrepôts fermés et les quais laissés à pourrir dans l'eau verte, — la Nature aurait tôt fait de voiler l'endroit de façon à y oblitérer tous les signes visibles du passé. Et en moins d'une génération, du moment où le dernier navire marchand aurait fait voile, un voyageur chercherait en vain le marché jadis populeux et affairé ; la végétation l'aurait dévoré.

... Dans le parler anglais et créole de la population nègre, on peut discerner les preuves d'une transition linguistique. Le patois français primitif est en train de s'oublier très vite ou de se transformer méconnaissablement <sup>185</sup>.

Or, dans presque toutes les îles, l'idiome nègre est différent. Certaines des Antilles ont changé de nationalité si souvent que le nègre n'a jamais pu y former un véritable patois. À peine venait-il d'acquérir une idée du langage de ses premiers maîtres, que d'autres [170] maîtres et une autre langue lui étaient imposés, — et ceci s'est peut-être renouvelé trois ou quatre fois. Le résultat est une agglomération absolument incompréhensible de parlers, un baragouin <sup>186</sup> fantastique et inintelligible que nul ne saurait imaginer à moins de l'avoir entendu.

---

<sup>185</sup> Note des Classiques : impropiété de vocabulaire, « *de manière à devenir méconnaissable* ».

<sup>186</sup> Note des Classiques : terme à connotation méprisante apparu au Moyen-âge. Il désigne une manière de s'exprimer tellement incorrecte qu'elle en devient incompréhensible.

[171]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXXII**

---

[Retour à la table des matières](#)

... Une belle forme fantastique flotte vers nous à travers la clarté matinale ; d'abord d'or nuageux comme l'horizon, puis gris perle et ensuite bleu changeant avec des éclats verts : c'est Sainte-Lucie <sup>187</sup>. C'est l'île la plus étrangement formée de toute cette famille volcanique ; partout il y a des chaînes de montagnes aiguës comme des cristaux brisés. Dans le lointain, les Pitons, sommets jumeaux de la côte escarpée, montrent des contours plus doux, pareil à deux seins noirs se dressant contre le ciel.

... Comme nous entrons dans le port de Castries <sup>188</sup>, [172] les lignes de la terre ne paraissent pas moins délicieusement

---

<sup>187</sup> Note des Classiques : île de 620 km<sup>2</sup> du bord oriental de la mer des Caraïbes. Indépendante depuis 1979, Sainte-Lucie est le seul pays au monde à porter le nom d'une femme, soit celui de Lucie de Syracuse, sainte catholique martyrisée au quatrième siècle lors des persécutions de Dioclétien.

<sup>188</sup> Note des Classiques : capitale de Sainte-Lucie et ville la plus importante de l'île. Elle doit son nom au français Charles Eugène Gabriel de La Croix, marquis de Castries, qui commandait en 1756 le corps expéditionnaire envoyé par la France aux Caraïbes.

bizarres malgré leur riche verdure que lorsqu'elles sont vues de loin : elles ont un degré d'angle particulier... D'autres de ces îles ont plus ou moins un air de famille ; on pourrait facilement prendre une silhouette pour une autre, même après plusieurs voyages aux Antilles. Mais Sainte-Lucie est d'une excentricité toute particulière.

Castries, sommeillant sous les palmiers au bord de son havre en courbe, qui est peut-être un ancien cratère, ressemble plutôt à un village qu'à une ville, avec ses rues de cottages bas et ses petits jardins tropicaux. La population de sangs-mêlés est très belle ; et les anciennes mœurs coloniales françaises se sont moins modifiées ici, sous l'influence anglaise, qu'à Saint-Christophe ou ailleurs. On parle toujours le patois créole, bien que les costumes aient changé. On ne saurait imaginer un plus beau site, même dans ce monde tropical. Dans l'amas de hauteurs vertes qui dominent cette petite ville, des brèches révèlent, au-delà des bosquets de palmiers nains, les cimes de pics arrêtant les nuages. L'entrée du port paraît traversée de barres d'acier ; ce sont [173]des courants. Au loin, de chaque côté, les collines volcaniques ondulent vers des lointains vaporeux ; et dans leurs vallées les plus rapprochées, de belles tonalités de nuances rappellent ce ton bleu diaphane ou pourpre qu'on voit dans un étang... J'ai remarqué pour la première la même surprenante coloration des ombres qu'à la Martinique, où elle existe au point qu'on croirait presque que cette île possède une atmosphère qui lui est propre. Un ami m'informe que ce phénomène est sans doute dû à des substances inorganiques qui flottent dans l'air, — chaque substance en diffusion ayant ses propres indices de réfraction. Des substances ainsi tenues en suspension par des vapeurs varient suivant la nature du sol dans les différentes îles, et produisent des effets locaux particuliers de coloration de l'atmosphère.

... Nous ne faisons escale à Castries que pendant une demi-heure, puis nous repartons prendre des marchandises à un autre port. Comme nous voguons, les mêmes délicieux effets de couleur se répètent avec des visions de collines nouvelles et surprenantes. Les versants les plus proches descendent jusqu'à la [174] mer et sont d'un vert radieux, avec des rayures et des marbrures de verdure plus sombre ; les collines lointaines sont bleu pâle avec des proéminences vertes qui arrêtent le soleil ; et derrière ces coteaux il y a une éminence d'un gris lumineux, — gris perle, qui se définit dans l'irradiation argentée de l'horizon. L'impression générale que produit ce paysage est celle du mouvement soudainement pétrifié, — soulèvements d'un tremblement de terre, brusquement interrompu, une féerie de cônes, de pics et de monstrueuses formes tronquées.

Nous approchons des Pitons.

Vus de loin, ils apparaissent comme des mamelons jumeaux, nus et sombres contre le ciel. Cependant, à présent ils s'éclairent un peu, se colorant, — et ils changent aussi de forme. Ils prennent une teinte lilacée rompue par des lumières grises et vertes ; et comme nous nous en approchons, davantage encore, nous voyons qu'ils sont dissimilaires à la fois de forme et de teinte... Maintenant ils se séparent devant nous, projetant de longues ombres pyramidales à travers la route du navire. Puis, comme ils s'entrouvrent à notre approche, ils révèlent entre eux un bras de mer, — une très [175] belle baie arrondie, bordée de coteaux creux d'un vert ardent. Et une charmante petite colonie, une plantation à sucre, se pelotonne entre eux sur les rives mêmes de la baie.

Du côté de la terre, ces Pitons s'élèvent au-dessus d'un brillant océan de verdure tacheté d'oasis de feuillage plus sombre. Des maisons sont perchées très haut sur le mont le plus proche parmi les versants boisés et il y a aussi des bandes brillantes

de couleur, — minuscules pâturages montagnards qui ressemblent à des pièces de velours de soie verte.

... Nous passons les Pitons, nous entrons dans un autre petit havre-cratère, et nous jetons l'ancre devant le village de Choiseul <sup>189</sup>. Ce village s'étend sur un saillant au-dessus de la plage et à l'ombre de hautes collines... Nous franchissons la barre et faisons amarrer le navire très haut sur le doux sable jaune. Délicieuse odeur saline de varech <sup>190</sup>.

Le village est décevant ; ce n'est qu'un carrefour de rues très courtes bordées de maisonnettes en bois noirâtre. Il n'y a pas d'édifices, sauf la bizarre vieille église française au toit élevé, et toute hérissée de pointes, qui ressemble à un éteignoir. Par-dessus, de larges étendues [176] de rochers de lave ; une rivière peu profonde court près du village jusqu'à la mer, bouillonnante sous l'ombre des tamariniers. Elle passe près de la place du Marché, — une place sans éventaires, sans bancs, sans abris et sans pavés ; les femmes y font la lessive et les enfants nus s'y baignent ; ils sont couleur de bronze, d'une belle couleur foncée qui contient un soupçon de rouge.

Il n'y a guère autre chose à voir ; des collines escarpées et boisées coupent la vue vers l'intérieur. Mais par-dessus la lisière de la mer, une forme étrange se révèle peu à peu, surgissant comme un beau nuage jaune. C'est une île si élevée, si lumineuse, si spectrale qu'elle ressemble à une vision de l'île

---

<sup>189</sup> Note des Classiques : village dont le nom fait référence au duc de Choiseul, qui avait hérité des plantations de son grand-père, gouverneur de l'île de la Tortue, puis de Saint-Domingue. Situé entre Soufrière et Vieux Fort, il donne sur la baie de Choiseul.

<sup>190</sup> Note des Classiques : varech en Normandie, goémon en Bretagne, macroalgues collectées par l'homme à diverses fins ; combustible, nourriture des animaux, production d'iode ou de soude.



des Sept Cités. Ce n'est que la silhouette de Saint-Vincent <sup>191</sup> que le soleil baigne d'or vapoureux...

... Nuit à La Soufrière <sup>192</sup>, autre baie semi-circulaire dans un creux de collines vertes. Les vallons retiennent des ombres bleuâtres ; mais il y a de longues rayures et taches vertes qui marquent les cours d'eau ou les surfaces très abruptes. Du côté ouest, d'immenses ombres sont lancées par brisures à travers la vallée, et par-dessus la moitié des toits de la ville [177] remplie de palmiers. Sur la gauche, une petite rivière vient se précipiter dans la mer, et à l'ouest on aperçoit un cimetière emmuré hors duquel un palmier monumental s'élève à une hauteur sublime ; sa crête baigne encore dans le soleil par-dessus l'ombre envahissante. La nuit approche ; l'ombre des collines inonde tout le paysage et s'élève même au-dessus de la crête du palmier. Puis, se dressant toute noire dans le flamboiement du couchant, la terre perd toute sa couleur, tout son charme ; les formes de frondaisons, les variations de teintes deviennent invisibles. Sainte-Lucie n'est qu'une apparition monstrueuse ; tous ses coteaux ondoyants, toutes ses vallées en amphithéâtres deviennent noirs comme de l'ébène. Et l'on contemple un rêve géologique, une vision de la mer primitive ; l'apparition de la terre à sa création, toute hérissée de pics fissurés, nue et sombre dans l'accouchement énorme d'un archipel.

---

<sup>191</sup> Note des Classiques : principale île de Saint-Vincent-et-les-Grenadines, d'une superficie de 346 km<sup>2</sup>, située en mer des Caraïbes, entre Sainte-Lucie et l'archipel des Grenadines.

<sup>192</sup> Note des Classiques : baie qui tire son nom du volcan qui la surplombe, la Soufrière, ou Soufrière de Saint-Vincent, point culminant (1220 mètres) de l'île de Saint-Vincent. Volcan actif de type péleén dont la dernière éruption a débuté en 2020 entraînant l'évacuation du nord de l'île.

[178]

**Un voyage d'été aux Tropiques****XXXIII**

---

[Retour à la table des matières](#)**Retour.**

De nouveau le vaste poème azur et émeraude se déroule devant nous, mais en ordre inverse. La litanie des îles des saints se répète, mais à rebours. Tous les brillants ports familiers s'ouvrent pour nous recevoir ; chaque forme délicieuse flotte de nouveau vers nous, d'abord jaune d'or, puis gris vaporeux, ensuite bleu irréel, mais toujours enfin radieusement nette, symétriquement exquise, comme ciselée dans de l'améthyste, de l'émeraude ou du saphir. Nous repassons en revue les mêmes merveilleux plissements de collines volcaniques, [179] les villes assises dans les cratères éteints, les bois qui se dressent jusqu'au ciel, les pics ceints perpétuellement de ce nuage lumineux qui semble être l'haleine de la vie de chaque île, — sa manifestation vitale.

Et c'est maintenant seulement que la longue succession d'impressions exotiques et inconnues commence à se grouper et à former des résultats homogènes, — idées générales et convictions. Et parmi celles-ci est la certitude que la race blanche est en train de disparaître de ces îles acquises et conservées à

un tel coût de sang et d'argent. Des raisons innombrables ont été avancées, — raisons économiques, climatériques <sup>193</sup>, ethniques et politiques, qui toutes contiennent une parcelle de vérité, et dont aucune ne suffirait pourtant à expliquer ce fait. Déjà la population blanche des Antilles disparaît avec une rapidité incroyable. Dans l'île paradisiaque de la Martinique, il y avait en 1848, 120.000 blancs ; aujourd'hui, pour environ 160.000 noirs et sangs-mêlés, il y a peut-être 5.000 blancs qui doivent soutenir la lutte ethnique, et le nombre de ceux-ci diminue chaque année. Beaucoup des îles britanniques ont été abandonnées par leurs cultivateurs de jadis ; [180] Saint-Vincent est déserté ; Tobago <sup>194</sup> est une ruine ; Saint-Martin <sup>195</sup> est à demi abandonné ; Saint-Christophe s'écroule ; La Grenade a perdu plus de la moitié de ses habitants blancs ; Saint-Thomas <sup>196</sup>, jadis un des ports des Antilles les plus prospères, les plus actifs et les plus cosmopolites, est en pleine décadence. Et tandis que l'élément blanc disparaît, les races noires se multiplient comme jamais elles ne se sont multipliées ; l'augmentation des populations noires et métisses a été partout un des résultats surprenants de l'émancipation. La croyance générale qui existe parmi les créoles blancs des Petites Antilles tendrait à confirmer l'ancienne prédiction qui dit que les esclaves du passé seront les maîtres de l'avenir. Çà et là, la lutte se prolongera peut-être, mais partout le résultat final sera le même ; à moins que les conditions actuelles du commerce et de la

---

<sup>193</sup> Note des Classiques : en rapport avec le climat.

<sup>194</sup> Note des Classiques : île des Petites Antilles, d'une superficie de 300 km<sup>2</sup>, appelée Tabago jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle.

<sup>195</sup> Note des Classiques : île des Petites Antilles, d'une superficie de 95,83 km<sup>2</sup>, qui possède une partie française et une partie néerlandaise.

<sup>196</sup> Note des Classiques : île des Grandes Antilles, d'une superficie de 81 km<sup>2</sup>, faisant partie des îles Vierges des États-Unis.

production ne se transforment étonnamment. Les peuplades indigènes exterminées des Antilles ont déjà été remplacées par des populations bien équipées pour se mesurer avec les forces de la Nature qui les entoure, — la splendide et terrible Nature des Tropiques, qui consume les énergies des races du Nord, qui [181] dévore tout ce qui a été accompli grâce aux héroïsmes et aux crimes, — qui efface leurs villes et rejette leur civilisation. C'est à ces populations physiologiquement en harmonie avec cette Nature qu'appartiennent toutes les chances de victoire dans la lutte déjà engagée pour la suprématie de race.

Cependant la disparition des populations blanches ne résoudrait pas le problème ethnique. Entre les nègres et les métis il existe des haines encore plus durables et plus intenses qu'aucun des préjugés de race qui existaient autrefois entre les blancs et les affranchis : une nouvelle lutte pour cette suprématie ne devait pas manquer de se déchaîner avec l'accroissement continu des nombres, et la lutte toujours plus grande pour la vie. Et le véritable élément noir numériquement plus puissant, plus fertile, plus rusé, mieux adapté au climat pyrogénique<sup>197</sup> et à l'environnement tropical, doit fatalement vaincre... Toutes les races mêlées, toutes ces belles populations aux teints de fruits, semblent condamnées à l'extinction ; la tendance future, si les conditions actuelles continuent, se porte vers la race noire, et la barbarie universelle. Partout les [182] péchés du passé ont porté les mêmes fruits, ont fourni les colonies d'énigmes *sociales* qui se moquent de la sagesse des législateurs, — moisson de problèmes que la science politique moderne n'a pas encore pu résoudre. Peut-on espérer que les sociologues de l'avenir pourront répondre à ces problèmes, lorsque la Nature, qui ne pardonne jamais, aura exigé toute la

---

<sup>197</sup> Note des Classiques : terme probablement employé par l'auteur dans le sens de « *qui donne de la fièvre* ».

rétribution pour tous les crimes et toutes les folies commis  
pendant trois siècles ?

[183]

# FEMMES CRÉOLES DES ANTILLES FRANÇAISES

[Retour à la table des matières](#)

[184]

[185]

**Femmes créoles  
des Antilles françaises**

**I**

---

[Retour à la table des matières](#)

Bien que l'on sache en général que la condition de la femme dans la plupart des pays latins est une condition de réclusion relative, totalement différente de l'existence de large liberté dont elle jouit dans les communautés anglaises ou américaines, il subsiste encore un certain malentendu romanesque concernant sa vie dans les tropiques latins. Les romans, l'art et la poésie se sont combinés pour créer un faux idéal de cette vie, et pour prêter au mot *créole* un sens suggérant bien des choses heureuses, vagues et lumineuses. Les artistes et les romanciers ne sont cependant [186] pas entièrement à blâmer ; leur but a été seulement de refléter un peu de la magie de la Nature dans les zones de l'été éternel. Et nul art, nulles paroles ne sauraient dépasser la splendeur qui fut leur inspiration. Celui qui a vu, ne fût-ce qu'une fois, la Nature tropicale sous un soleil tropical, a reçu une révélation. Et s'il a un cœur, les paroles de saint Jean prendront une nouvelle signification étrange, exprimées perpétuellement par les pics pourpres, par les bois immortels, la

gloire saphir de la mer et du ciel : « Ce que nous vous enseignons est que Dieu est la Lumière même <sup>198</sup>. »

*Lumière !* Personne dans les villes du Nord ne saurait imaginer les possibilités de la lumière et de la couleur aux abords de l'équateur, — et celui qui les a connues une fois en demeurera éternellement hanté comme un exilé du Paradis... La poésie des tropiques est née de pareils regrets. Le roman et la chanson sont essentiellement imaginatifs, et ce qui surpasse et rassasie l'imagination ne stimule pas directement leur production. Le créole ne devient poète qu'exilé, alors qu'il se souvient du charme de son pays sans les douleurs de sa vie quotidienne. Peut-être n'y a-t-il point d'incident [187] plus touchant dans l'histoire littéraire que le sort de Léonard, le poète de la Guadeloupe <sup>199</sup>. Sa jeunesse fut passée en grande partie à l'étranger à lutter afin d'obtenir les moyens de retourner à son île natale. Il y réussit après des efforts formidables, et retourna pour tomber victime de la révolution de 1789, et menacé de mort s'il insistait pour y demeurer. Ses amis le firent embarquer à la hâte, et bien qu'il eût déjà été blessé, et qu'il fût poursuivi par un assassin, il ne put se décider à partir. Il quitta plusieurs fois le bateau, et on ne réussit à le persuader de rester à bord qu'avec la plus grande difficulté. Mais la nostalgie l'avait miné, et il arriva en France mourant. À Nantes il essaya de se rembarquer, espérant au moins mourir sur son île bien-aimée ; or, il expira un peu avant le départ du navire.

---

<sup>198</sup> Note des Classiques : la citation précise est : « *Tel est le message que nous avons entendu de Jésus Christ et que nous vous annonçons : Dieu est lumière ; en lui, il n'y a pas de ténèbres* », première lettre de Saint-Jean (1,5 – 2,2)

<sup>199</sup> Note des Classiques : Nicolas-Germain Léonard (1744/1793). Sainte-Beuve a écrit de lui : « *Il semblait en vérité que la patrie fût pour lui la Guadeloupe quand il était en France, et la France quand il était à la Guadeloupe* ».



La nature tropicale est, en vérité, une enchanteresse ; non contente d'ensorceler, elle transforme le corps et l'âme. Elle satisfait les sens et engourdit les aspirations ; elle endort les facultés supérieures tout en satisfaisant, comme nulle part ailleurs, les besoins physiques de la vie.

Il a souvent été dit que le bonheur humain [188] a une certaine mesure fixe dans toutes les conditions de l'existence : la qualité peut varier, mais la capacité pour chaque individu demeure la même. Pareille croyance semblerait trouver sa confirmation dans les conditions de la société tropicale. Les plaisirs de la vie intellectuelle deviennent presque impossibles dans un pays où le moindre effort mental produit la somnolence, et où le milieu de chaque journée est consacré au sommeil. Et le spectacle éblouissant de la végétation tropicale sous les cieux tropicaux ne saurait tout à fait compenser l'effet énervant d'une atmosphère aussi chaude et aussi lourde que celui d'un bain turc. L'existence sociale, dans ces conditions, devient nécessairement indolente et provinciale. Et l'enchantement des Tropiques ne serait irrésistible que pour les étrangers désireux de passer leur vie à rêver et à abandonner tous les dons de la civilisation si durement acquis par la lutte dans le Nord. Et il faut savoir cela, afin de deviner combien peu enviable est la vie des femmes blanches, même dans les tropiques anglais, où l'on fait du moins un effort pour maintenir les coutumes sociales de la mère patrie. Mais, dans les vieilles colonies [189] latines du Pacifique et des Antilles, la vie de la femme a toujours été resserrée par des conventions rigides qu'aucune jeune Américaine, ni même Anglaise, ne se résoudrait à supporter.

[190]

**Femmes créoles  
des Antilles françaises**

**II**

---

[Retour à la table des matières](#)

Le Temps semble avoir bougé très lentement dans les vieilles colonies françaises. Dans les rues de la Martinique, de la Réunion <sup>200</sup>, de Marie-Galante <sup>201</sup> ou de la Guadeloupe, on croirait presque vivre au XVII<sup>e</sup> siècle, tant l'architecture et les coutumes se sont peu modifiées au cours de deux ou trois cents ans. Les grands changements effectués par l'abolition de l'esclavage ne sont pas immédiatement reconnaissables pour un étranger. Les nègres affranchis et les gens de couleur, formant la masse de la population, conservent encore les costumes simples et voyants du passé, et paraissent jouer [191] à peu près le même rôle dans la vie coloniale des blancs que celui qu'ils jouaient autrefois en tant qu'esclaves. L'émancipation, le

---

<sup>200</sup> Note des Classiques : île française de l'océan indien, d'une superficie de 2512 km<sup>2</sup>. Cette île volcanique, qui fait partie de l'archipel des Mascareignes, a le statut de DROM (Département et Région d'Outre-Mer). Son point culminant (3070 mètres), le piton de la fournaise, est un volcan actif.

<sup>201</sup> Note des Classiques : île française de l'archipel des Petites Antilles d'une superficie de 158 km<sup>2</sup>. Elle dépend administrativement de la Guadeloupe.

républicanisme, l'éducation n'ont pas encore aboli les anciennes mœurs, ni beaucoup modifié le parler créole. Si Joséphine pouvait se lever de la poussière de son repos pour visiter de nouveau son lieu de naissance martiniquais, elle trouverait si peu de changement aux Trois Iles, sauf la façon d'être plus dégourdie des jeunes nègres, — qu'elle ne saurait deviner l'existence du nouveau régime républicain. Et la vie moderne de la femme créole, quoique moins luxueuse qu'au siècle précédent de prospérité coloniale, diffère fort peu de celle de son arrière-arrière-grand-mère.

Sa naissance est annoncée avec une formalité désuète dans les journaux coloniaux, et est dûment enregistrée dans les archives de la Mairie. Elle est baptisée dans le crépuscule de quelque baptistère colonial, où les silhouettes de palmiers frémissent derrière les vitraux ; et elle reçoit la demi-douzaine de noms, — les noms d'anges, de saints, d'ancêtres, — qui accompagnent tout enfant créole à son entrée dans le monde. Puis, quelque belle femme [192] noire ou brune, vêtue de couleurs éblouissantes et couverte de bijoux barbares, la porte sur un coussin en soie de maison en maison, afin que tous les parents puissent l'embrasser. Et toujours, à travers les souvenirs de son enfance, celui de ce visage brun lui sourira, — le visage de sa nourrice noire, — sa *da*. C'est sa *da* qui la baigne, la nourrit, l'habille, l'endort avec une chanson, et sans doute pendant un certain temps prend-t-elle la *da* pour sa mère. C'est la *da* qui la sort, la promène dans le beau monde des tropiques, et qui lui montre le vaste cercle azuré de la mer, le va-et-vient des navires, les pics encerclés de nuages, l'or murmurant des cannes à sucre, les palmiers et les oiseaux bourdonneurs aux plumages de gemmes. C'est la nourrice noire qui, la première, lui apprend à embrasser, à prononcer des mots, *Manman*, *Da*, *Papoule*, à exprimer ses pensées puériles dans le plus doux roucoulement qui fut jamais murmuré par des lèvres humaines, —

le parler créole. C'est la *da* qui la première fait frémir et épanouir son imagination d'enfant avec des histoires impossibles, et qui stimule son sens musical en lui enseignant des [193] chansons étranges, — mélodies que l'esclave apporta aux Antilles du Sénégal <sup>202</sup> ou de la Côte d'Or <sup>203</sup>.

Devenue plus grande, la fillette est peu à peu séparée de sa *da* ; elle apprend à parler français, à se soumettre à mille contraintes, et elle est envoyée, encore tout enfant, au couvent. Elle ne quitte celui-ci qu'arrivée à l'âge de femme. Peut-être pendant ces années voit-elle ses parents les jours autorisés pour les visites et pendant les courtes vacances de Noël. Mais autrement elle est pratiquement aussi séparée d'eux que si elle était emprisonnée, — bien qu'ils puissent vivre à quelques rues d'elle. S'ils sont très riches, elle sera peut-être envoyée en France. Dans ce cas elle acquerra des connaissances supérieures à celles enseignées dans un couvent colonial — mais son éducation est, sous tout autre rapport, fort simple et démodée. On s'efforce de donner aux jeunes filles une instruction morale et religieuse plutôt que laïque. Les pensionnaires des couvents créoles portent un uniforme très simple, — une robe toute droite de couleur sombre, ceinturée à la taille, et un large chapeau de paille. Les différentes classes se [194] distinguent par d'étroits rubans croisés sur la poitrine et le dos, et attachés à la taille, les pans flottants. Une classe porte des rubans bleus, une autre des rubans roses ; une troisième des rubans blancs. Dans son ensemble, l'uniforme est laid ; il prête aux fillettes un air gauche tout à fait étranger à la race créole. Rien ne saurait paraître moins intéressant qu'une procession de

---

<sup>202</sup> Note des Classiques : république d'Afrique de l'Ouest d'une superficie de 196 722 km<sup>2</sup>, ancienne colonie française, indépendante depuis 1960.

<sup>203</sup> Note des Classiques : probablement la partie de la côte africaine donnant sur le golfe de Guinée, entre le cap des Trois-Pointes et le cap Saint-Paul.

pensionnaires se rendant à l'église, escortée par des religieuses. Mais ce n'est là que la phase chrysalide de la vie de la jeune fille créole : le beau papillon se révélera lorsque cet uniforme sera définitivement abandonné.

À dix-sept ou dix-huit ans, la jeune fille créole rentre chez elle, chargée d'un grand nombre de livres de prix (généralement les publications de Mame et C<sup>ie</sup>)<sup>204</sup> — volumes à gros effet d'un caractère semi-religieux, et de quelques récits de voyage qui ont été attentivement examinés par un censeur ecclésiastique qui les a prononcés des lectures saines et inoffensives. Une fête intime est donnée en son honneur, et elle fait ses débuts dans la société créole. Dorénavant sa vie ne serait pas considérée bien enviable par les jeunes filles [195] américaines. Elle quitte rarement sa maison, sauf pour visiter quelques parents, ou pour aller à l'église, escortée par quelques membres de sa famille ou par une vieille dame qui lui sert d'accompagnatrice. Tout ce dont elle a besoin est acheté pour elle par son père, ses frères ou par sa femme de chambre ; ceux-ci choisissent au magasin les objets désirés, qui sont ensuite livrés dans un plateau balancé sur la tête d'une porteuse. Elle fait son choix : certains articles sont retenus et les autres sont renvoyés au marchand qui fait parvenir sa facture en temps voulu.

Point de soirées ni de visites ; la vie active de la colonie finit avec le coucher du soleil ; tout le monde se retire entre huit et neuf heures du soir, pour se lever dès l'aube. Sauf pendant la brève saison théâtrale et à l'occasion du bal de carnaval annuel donné par la société *select*, il n'y a point de divertissements nocturnes. La discipline du couvent a préparé la jeune fille à cette vie cloîtrée, mais n'était la chaleur intense du climat, elle souffrirait cependant sans doute de la monotonie de son

---

<sup>204</sup> Note des Classiques : maison d'édition fondée à Tours en 1796, spécialisée dans l'édition religieuse.

existence. Fort heureusement pour elle, elle ignore les autres conditions de la société [196] autant qu'elle ignore le mal. Et la tendresse de sa mère et de ses autres parents s'efforce de lui rendre l'existence heureuse. Pourtant elle regrette encore parfois le couvent, — et la liberté des récréations dans la cour ouverte, avec ses palmiers et ses *sabliers*. Elle aime aller rendre visite aux religieuses, afin d'apercevoir les élèves qui s'amuse comme elle s'amusait autrefois, — et peut-être regrette-t-elle, en son for intérieur, de n'être plus une enfant. Hélas ! — elle ne se rend pas compte combien de fois encore elle éprouvera ce regret, avant qu'on la revête tout de noir, et qu'on la dépose pour dormir de son sommeil éternel dans un coin du cimetière colonial, sous les grands palmiers.

Des barreaux conventionnels enserrent de toutes parts sa jeune vie. Elle est un oiseau en cage, qui aspire vaguement à la liberté, sans soupçonner les périls que la liberté pourrait amener à sa suite. Ses plaisirs, ses idées, ses émotions sont encore ceux d'un enfant, — même le jour où sa mère, l'ayant embrassée, lui murmure une nouvelle qui la fait rougir jusqu'aux cheveux. On l'a demandée en mariage ! Un monsieur qu'elle connaît à peine, [197] même en tant que visiteur, a demandé sa main. Pourra-t-elle l'aimer ? Elle ne sait ; elle est prête à se conformer aux désirs de sa mère. Dorénavant ils se rencontrent plus fréquemment, — mais toujours au salon en présence de sa famille ; il ne la courtise point ; ils n'ont point de conversations ni de promenades privées ; en somme il n'y a rien de romanesque dans les fiançailles créoles. Tout est arrangé et déterminé par les chefs des deux familles. On chuchote dans le monde les nouvelles de ses fiançailles, mais celles-ci ne sont jamais annoncées dans les journaux. Enfin le notaire est appelé et le contrat de mariage est rédigé d'une manière strictement légale. Elle prend rarement part à ces préliminaires, mais son futur mari, s'il est un homme du monde, aura soin de lire le

contrat très attentivement et d'en discuter les provisions <sup>205</sup> point par point. C'est, de fait, considéré (comme) une véritable faiblesse que d'omettre ces conditions formelles du côté financier du mariage. Plus d'un homme orgueilleux et sensible a eu maintes raisons de regretter plus tard la confiance ou l'affection qui l'ont poussé à signer son contrat de mariage sans l'avoir examiné. Mais la fiancée [198] n'a rien à voir en tout ceci ; elle se contente de laisser ses parents s'efforcer de leur mieux d'assurer son bonheur matériel.

Le mariage lui ouvre une sphère de vie plus large. Elle peut sortir librement, visiter ses amies, recevoir des parents chez elle et même parfois aller dans les magasins. Mais cette liberté relative a ses désavantages. Elle entraîne une suite d'obligations mondaines plus ou moins fatigantes, — visites pendant les heures les plus chaudes de la journée, — et la nécessité de porter des robes parisiennes noires et très ajustées dans une atmosphère et sous un soleil plus durs à supporter qu'aucune condition estivale de la zone tempérée. Et sans doute éprouve-t-elle un soulagement lorsque, plus tard, les soucis de son ménage et de ses enfants lui permettent de s'excuser de prendre une part active à la vie mondaine de la colonie. Dorénavant elle quitte rarement sa maison, si ce n'est pour aller à l'église.

---

<sup>205</sup> Note des Classiques : l'auteur entend sans doute ici parler des clauses financières du contrat de mariage, le terme ayant pu être mal traduit.

[199]

**Femmes créoles  
des Antilles françaises**

**III**

---

[Retour à la table des matières](#)

Telle a été depuis plus de trois siècles la vie monotone, à demi cloîtrée, des femmes créoles dans les colonies françaises. Pareille vie eût été celle de Joséphine si elle eût épousé un négociant ou un planteur de la Martinique au lieu d'un soldat. Pendant le siècle passé, et auparavant, l'esclavage et la richesse rendaient la vie de la femme créole plus luxueuse. Elle avait aussi plus de plaisirs mondains, plus de réceptions, plus de soirées, d'amusements, surtout dans la capitale, Port-Royal <sup>206</sup>, où le Gouverneur tenait une véritable cour. De plus, la fleur de la société créole passait [200] beaucoup de son temps à Paris, et exerçait une certaine influence dans la métropole. Mais, dans la colonie propre, la jeune fille créole n'a pas de libre et joyeuse jeunesse, pas d'espoir d'acquérir une plus large liberté, sauf par le mariage, pas de roman d'amour. Pourtant, malgré ces désavantages apparents, les *demoiselles* du siècle dernier furent

---

<sup>206</sup> Note des Classiques : ville de Jamaïque fondée en 1656 par les anglais, repaire de corsaires et de pirates.



renommées, dans le monde entier, pour leur charme, leurs jolies manières et leur singulière beauté. Le climat et autres conditions tropicales avaient en quelques générations complètement changé la race créole, modifiant non seulement le teint et le tempérament, mais la forme même du squelette <sup>207</sup>, — allongeant les membres, amenuisant les extrémités, approfondissant les orbites afin de protéger les yeux de la lumière immense. Le créole devint plus souple et plus raffiné d'aspect que son parent européen, — plus élancé mais aussi plus mince, — plus souple mais moins robuste ; et cette grâce, qui est la caractéristique particulière du sang latin, paraît avoir atteint le maximum de son expression physique chez les femmes de la Martinique. La colonie était, fort justement, très fière de ses femmes ; leur [201] réputation à l'étranger était devenue romanesque ; des légendes de leur grâce enchanteresse circulaient dans le monde entier. Leur influence était même si redoutée que le gouvernement métropolitain passa une loi spéciale défendant à ses fonctionnaires coloniaux d'épouser des créoles, par crainte que les devoirs diplomatiques ne fussent dictés selon la volonté de quelque jolie femme, plutôt que selon celle du souverain ! Pourtant, quelques années plus tard, une femme créole allait partager le trône du premier Napoléon et changer les destinées de l'Europe par ses doux conseils, — cette Joséphine de la Pagerie de Trois Iles, dont le souvenir survit dans la belle statue de marbre que les citoyens de la colonie ont érigée dans la Savane de Fort-de-France.

---

<sup>207</sup> Note des Classiques : une telle évolution squelettique nécessiterait, en réalité, des centaines de milliers d'années, et non « quelques générations ».

[202]

**Femmes créoles  
des Antilles françaises**

**IV**

---

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un autre souvenir martiniquais que l'on ne saurait ignorer en parlant des beautés créoles d'antan. Robert <sup>208</sup>, un minuscule village de la côte sud-est, a une légende qui lui valut jadis une célébrité aussi grande que celle dont jouit Trois-Iles. Robert se vantait d'être le lieu de naissance d'une autre belle créole, qui devint, affirme-t-on, la Sultane Validé <sup>209</sup> de Sélim III. Plus d'un historien semble avoir ajouté foi à cette histoire, et M. Sydney Daney <sup>210</sup>, dans son *Histoire de la Martinique* <sup>211</sup>, publie même son portrait, sous lequel on lisait l'inscription suivante : « Aimée Dubuc de Rivery <sup>212</sup> Sultane Validé, et mère de Mohammed II. »

---

<sup>208</sup> Note des Classiques : Robert est aujourd'hui la troisième ville de la Martinique, après Fort-de-France et Le Lamentin.

<sup>209</sup> Note des Classiques : titre portée par la mère d'un sultan en exercice dans l'Empire ottoman.

<sup>210</sup> Note des Classiques : Sidney Daney de Marcillac (1810/1893), historien.

<sup>211</sup> Note des Classiques : *Histoire de la Martinique, depuis la colonisation jusqu'en 1815*, Sidney Daney de Marcillac, 6 tomes, 1846, Fort-Royal.

<sup>212</sup> Note des Classiques : Aimée du Buc de Rivery (vers 1776 / 1817). Les historiens contemporains considèrent généralement que son histoire n'est qu'une

[203]

Un joli visage, des cheveux poudrés rejetés en arrière selon la mode du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, et cette douce rondeur de contours qui suggère la maturité des seize ans, — lorsque l'enfant mince assume la beauté de la femme.

La légende, inspira, dit-on, un roman que je ne pus trouver dans la colonie ; peut-être est-il épuisé. Les pages de M. Sidney Daney, qui la traite comme événement historique, contiennent sans doute les renseignements les plus précis à ce sujet. Selon lui, M<sup>lle</sup> Aimée Dubuc de Rivery naquit à la plantation de Pointe Royale, à Robert, en décembre 1766, trois ans après Joséphine. C'était la fille d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de la Martinique. Toute jeune, elle fut envoyée faire son éducation en France et passa plusieurs années dans un couvent de Nantes. À l'âge de dix-huit ans, ses parents la rappelèrent auprès d'eux, et elle s'embarqua à Nantes escortée d'une gouvernante. Le navire fut attaqué et capturé par un corsaire algérien ; et Aimée et sa gouvernante furent amenées à Alger où elles furent vendues comme esclaves. La beauté de la jeune créole attira l'attention du Dey, qui, désirant s'assurer [204] l'amitié du Sultan, acheta la jeune fille et l'envoya comme cadeau à Sélim III, à Constantinople. Là, elle devint, dit-on, d'abord favorite et ensuite Sultane Validé, et enfin mère de Mohammed II qui naquit en 1785, et monta sur le trône ottoman en 1808. Telle est la légende dans sa forme la plus brève.

Pour ceux familiers avec l'histoire de la Turquie, le récit est clairement absurde. Mais on y croit encore dans la colonie,

---

légende inspirée par une pièce de théâtre et colportée par des membres de sa famille.

bien que M. Pierre Régis Dessalles <sup>213</sup>, historien plus exact que Daney, l'ait discrédité dans une note attachée à un de ses chapitres sur les Annales du Conseil souverain de la Martinique. Dessalles, que sa profession médicale avait habitué à l'exactitude, n'avancait jamais une déclaration sans un examen méticuleux des faits, et il avait à sa disposition toutes les Archives de la Marine, parmi lesquelles sont conservés en France tous les documents coloniaux importants, car le climat et les insectes rendent impossible la conservation parfaite des papiers dans les tropiques. Parmi ces documents il trouva l'histoire de la famille de Rivery, ou Derivry, cette dernière orthographe étant celle officiellement adoptée. Le père, Henri-Jacob [205] Dubuc Derivry de la paroisse de Robert, épousa le 24 mai 1773 une demoiselle Marie-Anne Aibousat, appartenant à une famille célèbre dans l'histoire de la Martinique. De ce mariage il y eut trois enfants :

1° Marie-Anne, née le 1<sup>er</sup> avril 1774 ; morte le 28 novembre 1775.

2° Rose-Henriette-Germaine, née le 6 février 1778.

Il n'existe pas de document sur le sort de Rose-Henriette-Germaine, c'est sans doute la jeune fille qui, selon la légende, fut enfermée au sérail de Constantinople, tandis que son frère, capturé avec elle, fut créé Pacha, et devint Méhémet-Ali, père d'Ibrahim-Pasha.

---

<sup>213</sup> Note des Classiques : Pierre François Régis Dessalles (1755/1808), conseiller au Conseil souverain de la Martinique. Il fit paraître en 1786 à Bergerac, chez J.-B. Puynesge, les *Annales du Conseil souverain de la Martinique ou Tableau historique du gouvernement de cette colonie depuis son premier établissement jusqu'à nos jours*.

3° Marie-Alexandrine-Louise Victoire, née le 24 juin 1780 et qui épousa le 15 janvier 1806 un monsieur Mallet.

Ainsi s'évapore la légende. Tout en admettant la précocité des femmes créoles, il est bien évident que, puisque Rose-Henriette est née le 6 février 1778, et que le Sultan Mahmoud, son soi-disant fils, naquit le 20 juillet 1785, l'histoire est impossible selon les annales qui ne donnent qu'un intervalle de douze ans entre le mariage de M. Derivry et la naissance de [206] Mahmoud, époque à laquelle Rose n'aurait eu que sept ou huit ans ! M. Daney dit qu'elle est née à Robert le 1<sup>er</sup> décembre 1755. Mais M. Derivry ne s'est marié qu'en 1773. De plus, Mahmoud ne fut point le fils de Sélim III. Pourtant, malgré ces faits irréfutables, la légende est toujours accréditée, — la colonie continue à se vanter de son Aimée Derivry comme étant la mère du Sultan ; et quelques manuscrits fanés que j'ai lus et recopiés moi-même sont montrés aux étrangers comme preuves de cette histoire romanesque.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a environ un siècle et demi, une jeune fille créole de la famille Derivry fut envoyée en France parfaire son éducation, et que ses parents ne la revirent jamais. Plusieurs histoires étranges circulèrent sur son sort, pour expliquer le mystère de sa disparition, certaines cruelles, certaines improbables, toutes fausses ; — ses parents allèrent en Europe et y passèrent des années en vains efforts pour retrouver sa trace ; et en attendant il se forma sur son sort cette légende que des planteurs hospitaliers racontent encore avec orgueil dans la colonie, tout en vous offrant un verre de sirop au rhum.

[207]

**Femmes créoles  
des Antilles françaises**

**V**

---

[Retour à la table des matières](#)

Mais bien que l'ancienne vie créole demeure à peu près inchangée, cette vie s'est rétrécie et a subi beaucoup de modifications. La richesse et le luxe du XVIII<sup>e</sup> siècle ne sont plus que des souvenirs. L'influence exercée par la race créole sur la politique métropolitaine a tout à fait cessé. La race elle-même tend à disparaître rapidement de ces îles. Sauf parmi les quelques survivants de l'ancien régime, vous chercheriez en vain maintenant ce beau type orgueilleux d'hommes vaillants et vigoureux qui furent jadis l'orgueil de la France coloniale. Avec l'abolition de l'esclavage et [208] l'introduction du suffrage universel, les nouvelles conditions sociales deviennent presque insupportables pour la race dominante, avec son conservatisme intense. Bien entendu ce furent les hommes d'une individualité marquée qui souffrirent le plus dans la guerre sans espoir de préjugés de race et de politique de race provoquée par l'abandon trop rapide des droits politiques à une population d'esclaves. Et les blancs les plus énergiques se trouvèrent obligés d'émigrer ailleurs. Ces caractères puissants qui avaient donné à l'ancienne vie créole toute sa dignité et toute

sa stabilité disparurent de la scène ; et le reste des blancs s'accoutumèrent à cette existence inerte, passive, qui est la leur aujourd'hui. Les conditions sociales de la monarchie ont été renversées ; la population nègre, qui se multiplie avec une rapidité surprenante depuis l'émancipation, est en train de pousser la population blanche hors des îles ; la race d'anciens esclaves est aujourd'hui la race dominante, du point de vue politique. Et il semble plus que probable que la race créole blanche aura disparu totalement des Antilles Françaises, ou en tout cas de la Martinique, d'ici quelques générations.

[209]

Seuls ceux qui sont depuis longtemps familiers avec la vie coloniale pourraient dire ce que la femme créole a souffert dans cette lutte des races. Avec le déclin de la dignité des classes et de la prospérité de la caste, son existence devient nécessairement de plus en plus étroite, et son avenir contient de moins en moins de promesses de bonheur. Quelque chose de sa vie présente peut se deviner d'après son invisibilité ; encore plus du fait qu'elle est dominée par une influence religieuse qui règle et limite strictement ses distractions, ses lectures et l'étendue de ses connaissances. Elle a perdu cette hauteur gracieuse qui fut jadis la caractéristique particulière de sa race. Elle a peut-être aussi perdu quelque chose de ce don aristocratique d'un tact très fin qui la distinguait jadis comme fille de diplomates ; elle s'embourgeoise un peu. Ses chances dans la vie se rapetissent cruellement. Sans doute, la population blanche féminine excède-t-elle maintenant de beaucoup la population masculine ; pourtant les mariages sont rares et deviennent chaque année moins nombreux. Chez les créoles modernes, l'importance de la dot d'une jeune fille dépend plutôt [210] des considérations d'affaires que de l'affection mutuelle. Il n'en était pas ainsi autrefois. Le mariage était alors considéré comme un devoir social, et même le relâchement des mœurs

tropicales au temps de l'esclavage empêchait rarement un homme de remplir ce devoir social et d'abandonner toute vie déréglée après un certain âge. Le changement qui s'est produit dans les idées coloniales sous ce rapport a été attribué à la dégénération morale, — au conservatisme de classe dans les rapports des créoles avec les éléments étrangers, et à diverses autres causes. C'est simplement le résultat de la pauvreté. Les anciennes conditions étaient absolument artificielles, et basées sur l'institution de l'esclavage soutenue par un puissant gouvernement monarchique. Et le véritable caractère de cette structure est maintenant révélé par le fait que la race blanche ne peut se maintenir dans les colonies.

Seuls ceux qui se rappellent la monarchie peuvent décider jusqu'à quel point la jeune fille créole a été changée par les conditions nouvelles. L'étranger a, bien entendu, peu d'occasions de l'observer. Possède-t-elle encore ce charme exotique qui jadis l'éleva jusqu'au [211] trône d'un empire et inspira ce rêve exquis en marbre blanc que l'on voit dans la Savane de Fort-de-France, entre la rivière Madame et la rivière Monsieur ? Conserve-t-elle encore cette douce puissance d'ensorcellement qui effraya jadis la métropole au point de voter une loi interdisant à tout fonctionnaire colonial français d'épouser une créole ? Je ne sais. Mais c'est vrai qu'elle endure plus que sa part des pénalités d'erreurs commises par ses pères dans le passé, — ces erreurs de l'esclavage qui n'ont pas encore été expiées. Et il est également exact que beaucoup de belles jeunes filles orgueilleuses et blondes, qui ont peut-être du sang princier dans les veines, cherchent enfin à échapper au formalisme monotone d'une vie sans but et sans espoir en retournant pour toujours au couvent de leur enfance, sans rien connaître des grandes joies ou des peines profondes de la vie, d'autant plus désireuses de transmuier en extase religieuse, et en pénitence, cette puissance d'amour et ce divin désir d'abnégation



pour l'amour d'autrui, qui sont les attributs mêmes de l'âme féminine.

[212]

[213]

# HISTOIRE CRÉOLE

[Retour à la table des matières](#)

[214]

[215]

Il faisait une parfaite journée des Antilles. Mon ami le notaire et moi traversions la Martinique par une route qui montait presque aux nuages en serpentant dans des forêts tropicales, pour en redescendre par boucles à travers des pentes vert-dorées de canne à sucre — et un paysage stupéfiant de pics violets, bleus et gris fantômes, jusqu'à la côte où rugissaient les vents étésiens. Nous avons monté toute la matinée, suivant à pied notre voiture la plupart du temps afin d'épargner la petite mule courageuse. Et la mer montait derrière nous. Elle ressembla enfin à une monstrueuse muraille [216] bleue, — bleu de pensée, sous l'horizon qui s'exhaussait sans cesse. La chaleur était comme celle qui émane d'un bain de vapeur, mais l'air était agréable à respirer avec son odeur tropicale, — une odeur faite de senteurs de sève étranges, parfums bizarres et épicés, exhalaisons de pourriture exotique. De plus, les lointains ressemblaient à des visions du Paradis, et c'était une joie que de voir les torrents descendre en rugissant dans les ravins resserrés entre les ombres des fougères arborescentes et des bambous.

Mon ami fit arrêter la voiture devant une grille pratiquée dans une haie toute remplie de fleurs qui ressemblaient à des papillons roses et blancs.

— Je dois faire une visite ici, dit-il. Accompagnez-moi.

Nous mêmes pied à terre, et il donna quelques coups sur la grille avec le pommeau de son fouet. Là-bas, à l'extrémité d'un jardin ombragé, je distinguais le porche d'une maison de plan-teur ; plus loin se dressaient des rangées de cacaotiers et des aperçus de jeunes cannes à sucre. Bientôt un nègre, qui ne portait qu'un pantalon en toile blanche et un énorme [217] chapeau de paille, vint en boitillant nous ouvrir la porte, suivi d'une multitude surprenante de poulets qui pépiaient. Je ne pus distinguer le visage du nègre à l'ombre du grand chapeau, mais je vis que ses jambes et tout son corps étaient étrangement ratatinés, comme desséchés jusqu'à l'os. Je n'avais jamais vu d'être plus étrange, et je m'émerveillai de sa suite ailée.

— Eh ! s'écria le notaire, vos poulets sont toujours aussi vifs Je désire voir M<sup>me</sup> Floran.

— *Moin ké dit !* répondit en patois le fantôme, d'une voix rauque.

Et il nous précéda en boitillant, tandis que tous les poulets le suivaient en piaillant sur ses talons.

— Cet homme, remarqua mon ami, fut mordu par un fer de lance il y a environ huit ou neuf ans. Il s'est guéri, ou du moins à demi guéri, par extraordinaire. Mais depuis lors ce n'est plus qu'un squelette. Voyez comme il boite.

Le squelette disparut derrière la maison et nous attendîmes quelques instants sur le porche. Puis une métisse, au turban couleur de guêpe, et vêtue des teintes de l'iris, — étonnante [218] à contempler, — vint nous prévenir que Madame espérait que nous voudrions bien nous reposer au jardin, comme il faisait très chaud dans la maison. On nous apporta des chaises et une table dans un endroit ombragé, et la métisse nous apporta des citrons, du sirop de rhum, de ce rhum clair des plantations qui a l'odeur de jus de pommes, et de l'eau glacée dans une *dobanne* en argile rouge. Mon ami prépara les

rafraîchissements et ensuite notre hôtesse, une charmante vieille dame aux cheveux d'argent clair, vint nous trouver. Je n'ai jamais vu un sourire plus gracieux que celui avec lequel elle nous accueillit, et je me demandai si elle avait pu être plus charmante dans sa jeunesse créole qu'aujourd'hui, avec ses rides bienveillantes, ses cheveux d'argent, et ses yeux noirs si francs et si brillants. Je ne pus prendre part à la conversation qui suivit, et qui se rapportait simplement à des questions d'affaires.

Le notaire eut vite réglé l'affaire en cours, et après quelques charmantes paroles d'adieu de la douce femme, nous prîmes congé d'elle. Le nègre momifié nous précéda de nouveau pour nous ouvrir la grille, — suivi de toute [219] son escorte de volaille. Et tout en reprenant nos places dans la voiture, nous les entendions qui poursuivaient de leurs piaillements leur antique épouvantail.

— S'agit-il de sorcellerie africaine ?, demandai-je. Comment enchante-t-il ces poulets ?

Bizarre, n'est-ce pas ? répondit le notaire tandis que nous nous éloignons. Ce nègre doit avoir au moins quatre-vingts ans. Et il peut fort bien vivre encore vingt ans, — *le misérable !*

Mon ami prononça cette épithète d'un ton qui me surprit, car je le savais un des meilleurs hommes de la terre, et singulièrement libre de tout préjugé. Je devinai qu'il y avait une histoire là-dessous, et j'attendis donc en silence.

— Écoutez-moi, dit le notaire après une pause, pendant laquelle nous laissâmes la plantation loin derrière nous. Ce vieux sorcier est né esclave sur cette plantation. Le propriétaire, M. Floran, était le mari de la dame que nous venons de voir. Ils étaient cousins, et ce fut un mariage d'amour. À peine avaient-ils été mariés deux ans lorsque la révolte éclata, — la révolte

des noirs de 1848. Fort heureusement [220] il n'y avait pas d'enfants. Plusieurs planteurs furent assassinés, et M. Floran fut un des premiers tués. Et le vieux nègre que nous venons de voir, le vieux sorcier comme vous l'appellez, quitta la plantation et joignit les nègres révoltés. Me comprenez-vous ?

— Fort bien, dis-je. Mais il aurait pu agir ainsi poussé par la crainte.

— Certainement ; les autres nègres agirent de même. Mais c'est lui qui avait tué M. Floran, sans aucune raison ; il l'abattit avec un coutelas. M. Floran rentra chez lui à cheval lorsqu'il fut attaqué à environ un mille plus bas que la plantation. Sobre, ce nègre n'eût jamais osé affronter M. Floran ; la canaille était ivre, il était fou de boisson. La plupart des nègres avaient bu du tafia dans lequel ils avaient broyé des guêpes, pour se donner du courage.

— Mais, interrompis-je, comment se fait-il que ce sacripant vive encore sur la plantation Floran ?

— Attendez ! Lorsque les soldats eurent réussi à mater la révolte, on chercha partout l'assassin de M. Floran. Mais il demeura introuvable. Il se tenait caché parmi la canne à sucre, comme un rat des champs, comme un [221] serpent. Un matin, tandis que les gendarmes le cherchaient encore, — il se précipita dans la maison et s'abîma aux pieds de Madame, en pleurant et en criant : *Aie yaië, yaië ! Moin te tchoué y ! Moin té tchoué y ! Aie yaië yaië !* C'étaient ses propres paroles : « Je l'ai tué ! Je l'ai tué ! » Et il implora pitié. Lorsqu'on lui demanda pourquoi il avait tué M. Floran, il répondit que c'était le diable, — *diabe à*, — qui l'y avait poussé. Eh bien !... Madame lui pardonna.

— Mais comment est-ce possible ?, m'écriai-je.

— Oh ! Elle avait toujours été très religieuse, répondit mon ami. Sincèrement croyante. Elle se contenta de dire : *Que Dieu*

*me pardonne comme je vous pardonne !* Elle obligea ses domestiques à cacher l'assassin et à le nourrir. Et il demeura caché jusqu'à ce que le calme fût revenu. Puis elle le renvoya au travail et il n'a jamais cessé de travailler pour elle depuis ce jour. Aujourd'hui il est trop vieux pour aller aux champs, alors il s'occupe de la basse-cour.

— Mais, dis-je, comment les parents de Madame lui ont-ils permis de le pardonner ?

[222]

— Madame insista qu'il n'était pas mentalement responsable, — qu'il n'était qu'un pauvre imbécile qui avait tué sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Et elle déclara que si *elle* pouvait lui pardonner, combien plus facilement les autres le pouvaient-ils, eux aussi. Il y eut une consultation, et les parents décidèrent d'arranger les choses afin que Madame pût agir à sa guise.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils savaient qu'elle trouvait une sorte de consolation religieuse, une sorte de réconfort religieux à pardonner à ce misérable. Elle s'imaginait que son devoir de chrétienne l'obligeait non seulement à lui pardonner, mais aussi à veiller sur lui. Nous trouvions qu'elle avait tort, et pourtant nous la comprenions. Eh bien ! Voilà un exemple de ce que la religion peut faire.

La surprise d'un fait nouveau, — ou la perception soudaine de quelque chose jamais imaginé jusque-là, peut causer un sourire involontaire. Et inconsciemment je souris, tandis même que mon ami parlait, ce que voyant, son front s'assombrissait.

— Oh ! Vous riez, s'écria-t-il. Vous riez ! C'est [223] mal ! Vous vous trompez. Mais vous ne croyez pas, — vous ne savez

pas ce que c'est, — la vraie religion, — le véritable christianisme.

Je lui répondis sérieusement :

— Pardon ! Je crois tout ce que vous m'avez dit. Si j'ai souri inconsciemment, c'est parce que je ne pouvais m'empêcher de m'émerveiller...

— De quoi donc ? demanda-t-il gravement.

— De l'instinct infailible de ce nègre.

— Oh ! oui, répondit-il, en hochant la tête. Oui... Ce fut la ruse d'un animal, l'instinct de la brute... Madame était la seule personne au monde qui pouvait le sauver...

— Et il le savait ! Ajoutai-je.

— Non ! Non ! Non ! s'écria mon ami violemment. Il n'a jamais pu le savoir. Il l'a *senti*, seulement. Trouvez-moi un instinct comme celui-là, et je vous montrerai un cerveau capable de toute connaissance, de toute pensée, de tout entendement : non pas le cerveau d'un homme, mais celui d'un animal...

[224]



[225]

## TABLE DES MATIÈRES

[226]

[227]

Un voyage d'été aux tropiques [7]

Femmes créoles des Antilles françaises [185]

Histoire créole [215]

Lexique alphabétique des notes pour l'édition numérique  
des Classiques des sciences sociales par Pierre Cabrol.

[228]

## Lexique alphabétique des notes

Par Pierre Cabrol

[Retour à la table des matières](#)

### A

Acajou (arbres) : note 120  
 Achéron : note 16  
 Acomat (arbres) : note 118  
 Affranchi : note 73  
*Allée des Duels* (Martinique) : note 135  
 Anguille de mer : note 94  
 Anneaux clous : note 82  
 Annélide : note 27  
*Arboribus suis horror inest* : note 125  
 Arbre-à-pain : note 41  
 Arbre-du-voyageur : note 132  
*At last : A christmas in the West Indies* :  
 note 171

### B

*Babagée* : note 162  
 Bagasse : note 130  
 Bagne de Cayenne : note 154  
 Balata (arbre) : note 123  
 Balisier (plante) : note 116  
 Bananier : note 26  
 Balaou, balépu : note 84  
 Baragouin : note 186  
 Barbade (la) : notes 144, 145, 149 et  
 150  
 Barrots (ou baux) : note 37

Basse-Terre (Saint-Christophe) : note  
 40  
*Bay Rhum* : note 21  
*Béras* : note 180  
 Bioluminescence : note 52  
 Bleu de gentiane : note 63  
 Bois-de-fer (arbre) : note 122  
 Bonite, bonnique : note 89  
 Bridgetown (ville) : note 146

### C

Cacaotier : note 25  
 Calicot : note 30  
 Calcaire : note 151  
 Calvaire de la Délivrande (Marti-  
 nique) : note 110  
 Capresse : note 66  
 Carangue : note 96  
 Carmin : note 15  
 Castel : note 170  
 Castries (ville) : note 188  
 Chabine : note 70  
 Chaponne : note 100  
 Choiseul (village) : note 189  
 Chou palmiste : note 24  
 Cigares de Porto Rico : note 34  
 Cirrus : note 8

Climatérique : note 193

Collier-choux : note 76

Colonialisme : notes 140, 143 et 147

Confusion possible : note 48

Constellation du bélier : note 13

Contrat de mariage : note 205

Coolie : note 103

Coomans Pierre Olivier Joseph : note 109

Côte d'Or : note 203

Cotonnade : note 32

Coulirous, couliou, chinchard, caringue : note 85

Courbaril (arbre) : note 119

Couresse : note 128

Couronne : note 93

Crapaud de mer : note 98

Crescendo : note 5

Créole : notes 115 et 207

Croix du Sud : note 17

## D

Daney de Marcillac Sidney : note 210

Démérara : note 153

Dessalles Pierre François Régis : note 213

Diminuendo : note 5

Dominique (la – île) : note 54

*Douillette* : note 78

*Doudou* : note 77

Dubray Vital Gabriel (sculpteur) : note 140

Du Buc de Rivery Aimée : note 212

## E

*Emporium* : note 148

Eros : note 165

Evolution humaine : note 207

## F

Fer-de-lance : notes 104 et 125

Fiacre : note 176

Fichu : note 75

Figuier d'Inde : note 42

Flamboyant : note 178

Fort-de-France (ville) : note 138

Frederiksted : note 22

## G

Garance : note 19

Georgetown : note 153

Gommier (arbres) : note 117

Grenada : note 182

Griffe : note 67

Gros yeux : note 92

Guadeloupe : note 53

Guyana ; note 152

Guyane anglaise : notes 152 et 153

## H

Hearn Lafcadio : note 1

*Histoire de la Martinique, depuis la colonisation jusqu'en 1815* : note 211

## I

Impropriétés de vocabulaire : notes 105, 113, 137, 142, 177 et 185

Indigo : note 11

## J

Joséphine de Beauharnais : notes 133 et 140

## K

Kama : note 164  
Kingsley Charles : note 172

## L

Labat Jean-Baptiste : note 127  
La Grenade : note 182  
Lambi : note 95  
*Lantcho* : note 106  
Lapis-lazuli : note 12  
La Réunion (île) : note 200  
Larmier ; note 155  
Léonard Nicolas-Germain : note 199  
Lépoptère : note 126  
Loch : note 6  
Loi somptuaire : note 72

## M

Madère : note 175  
Madras : note 74  
Malle poste : note 56  
Mame et Cie (maison d'édition) : note 204  
Manceniller : note 183  
Mangouste : note 129  
Manguier : note 43  
Maquereau, macriau : note 86  
Marie-Galante (île) : note 201  
Martinique (la – île) : note 57  
Mât de misaine : note 7  
Méphitique : note 124  
Mer caribéenne : note 18  
Mer des Sargasses : note 9  
Mercure : note 107  
Métisse : note 69  
Mille (distance) : note 169  
Montagne Pelée (volcan) : note 58  
Montserrat : note 49

Moringue : note 83  
Morne : note 108  
Muezzin : note 163  
Mulâtresse : note 65

## N

Nègre (péjoratif) : note 23  
Nelson Horatio : note 147  
Névis (Niévès - île) : note 46  
Niévès (Névis - île) : note 46  
Nouvelle-Orléans (la - ville) : note 62

## O

Orange verte : note 33  
Orénoque (fleuve) : notes 166 et 173  
Orphie : note 90

## P

« Petit nègre » : note 29  
Phlégéthon : note 38  
Piazza : note 156  
Pied (mesure) : notes 131, 134, 159 et 160  
Pisquette : note 96  
Plymouth (ville de Montserrat) : note 50  
Poire-avocat : note 79  
Poisson-lune : note 97  
Pommier cannelle : note 36  
Port d'Espagne (Port of Spain) : note 174  
Port Diana : note 50  
Port-Royal (ville) : note 206  
Pyrogénique : note 197

## Q

Quarteronne : notes 35 et 68

R

Racisme (propos racistes) : notes 51, 64  
à 71, 81, 103 et 136  
Robert (village) : note 208  
Roches plutoniques : note 184  
Roseau (ville) : note 55  
Rotang : note 158  
Rufz de Lavison Etienne : notes 114 et  
125

S

Sagoutier : note 157  
Saint-Christophe (île) : note 39  
Saint-Georges (ville) : note 181  
Saint-Jean (apôtre) : note 198  
Saint-Marin (île) : note 195  
Saint-Pierre (ville) : notes 61, 111 et  
112  
Saint-Thomas (île) : note 196  
Saint-Vincent (île) : note 191  
Sainte-Lucie (île) : note 187  
Sang-mêlé : note 71  
Santa-Cruz (îles Vierges des Etats-  
Unis) : note 20  
Sapotier : note 102  
Savane (la) : note 139  
Sénégal (pays) : note 202  
Shilling anglais : note 59  
Shiva : note 179  
Sierra : note 168  
*Sloop* : note 44  
Soufrière de Saint-Vincent (volcan et  
baie) : note 192

Souris de mer : note 91  
Statue de la liberté : notes 3 et 4  
Statuesque : note 141  
Steamer : note 2  
Strombe géant : note 95  
Sultane Validée : note 209  
Surcharge : note 31  
Suroît : note 47

T

Tamarinier : note 28  
Tché-tcha : note 88  
Tendre-à-caillou (arbre) : note 121  
Thazard, yazard : note 87  
Tillandsia : note 45  
*Titiri* : note 80  
Tobago (île) : note 194  
Toison d'or : note 13  
Trinidad : note 167  
*Tub* : note 60

V

Varech : note 190  
Vents étésiens : note 10  
Vénus (planète) : note 14  
Vermeil (poisson) : note 99  
Vers palmistes : note 101  
*Victoria regia* : note 161  
Vivaneau royal : note 92

W

Westmacott Richard : note 147

[229]

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-cinq septembre mille neuf cent trente et un

A POITIERS

PAR

MARC TEXIER

pour le

MERCURE de France